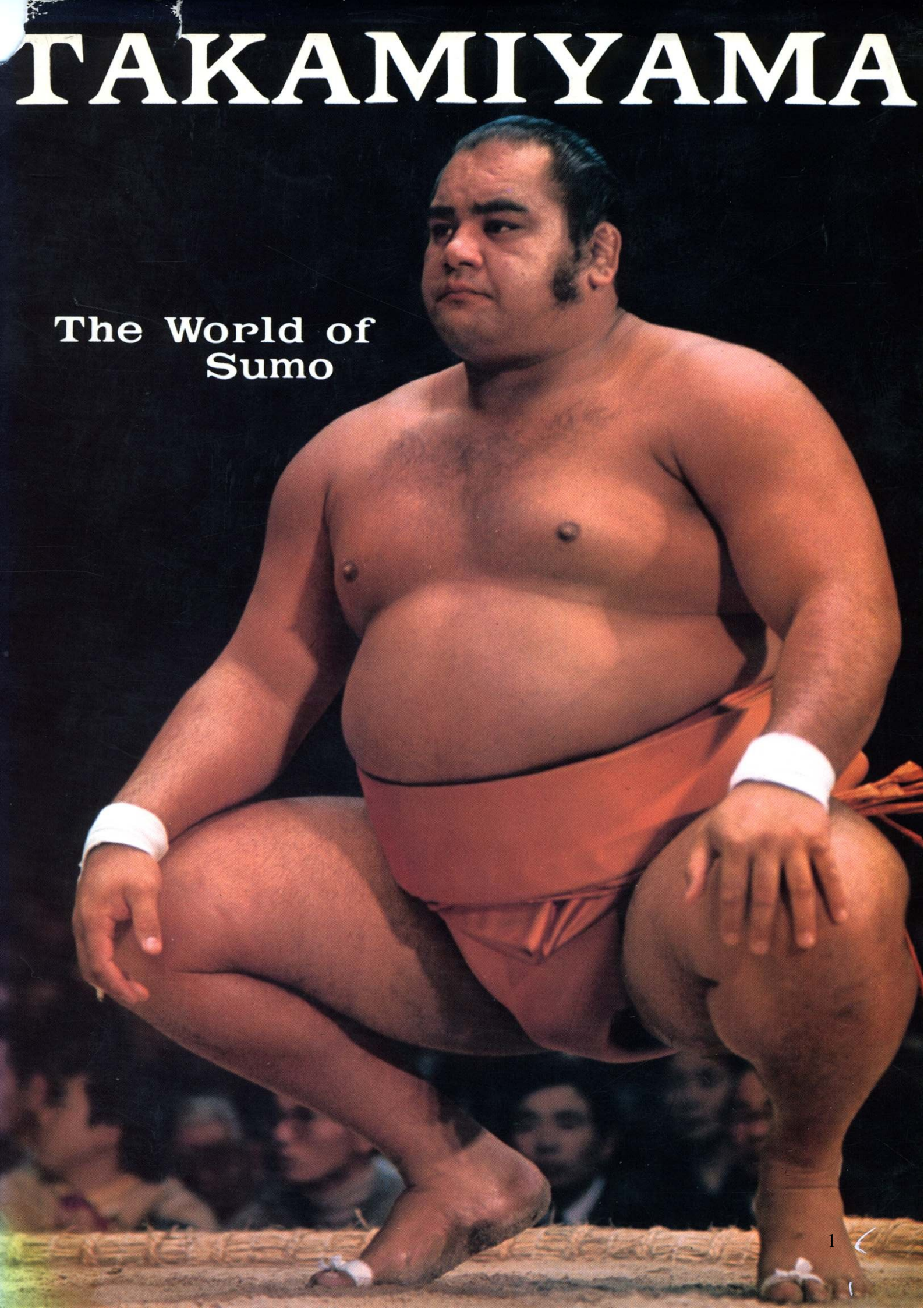
TAKAMIYAMA

The World of Sumo



TAKAMIYAMA

THE WORLD OF SUMO

Traduction de l'anglais par Denis Chaton

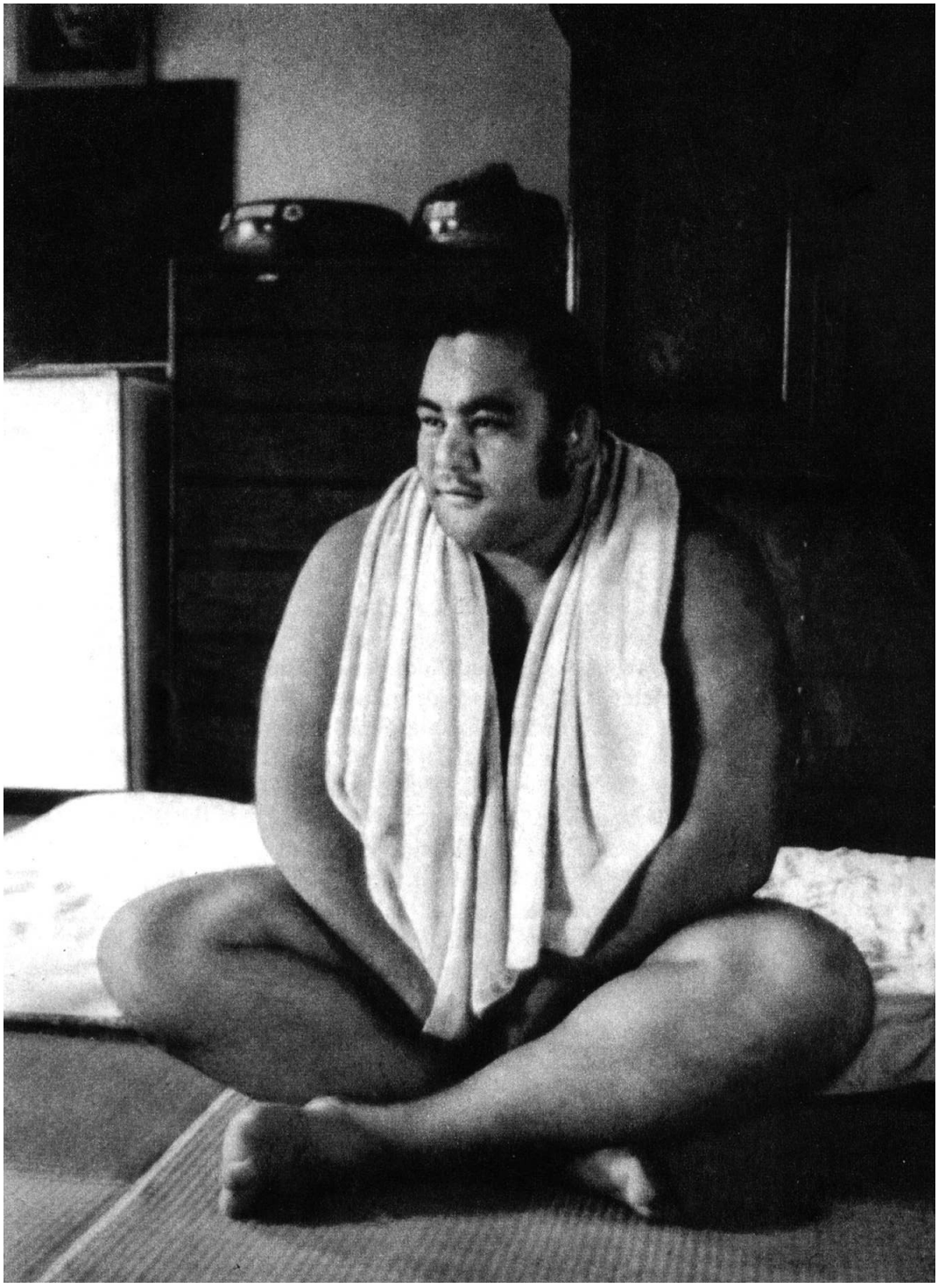
Préface

Le 28 janvier 1972, Jesse Kuhaulua devint le premier récipiendaire d'un prix récompensant l'activité interculturelle, remis par le Centre Est-Ouest de l'Université d'Hawaï. Cet honneur est fait désormais annuellement à une personne « qui, dans la vie quotidienne, a de manière significative contribué en Asie, dans la région Pacifique et aux Etats-Unis, à l'établissement de meilleures relations entre les gens de la culture dont elle est issue et les membres des autres cultures ». Lors de la remise de la récompense, le Chancelier Everett Kleinjans exprima ce que les hommes des deux rives du Pacifique, ce que les entraîneurs, les autres lutteurs et les officiels du sumo en étaient venus à penser du lutteur connu sous le nom de Takamiyama : « *Le sumo est bien plus qu'un sport – sa scénographie, ses rituels et sa philosophie sont enracinés dans deux millénaires de culture et d'histoire japonaise. S'immerger dans sa culture, et être respecté et admiré par les Japonais autant que Jesse Kuhaulua a pu l'être, requiert un degré particulièrement élevé de sensibilité, de travail et de sens humain qui transcende les frontières culturelles* ».

Jesse Kuhaulua à Hawaï, Takamiyama au Japon. Bien plus que ses exploits sur le *dohyo*, c'est sa réussite humaine, son « cœur », comme pourrait le dire son ami et camarade d'entraînement Asaarashi, qui a valu à « Jesse Takamiyama » une telle estime et une telle affection. Bien que citoyen américain, Jesse est, par essence, citoyen de deux cultures et est devenu presque inconsciemment l'un de ces rares exemplaires d'ambassadeur culturel, dont l'existence permet de promouvoir l'amitié entre les peuples bien à l'écart des intérêts gouvernementaux ou privés.

Si Takamiyama représente quelque chose d'autre que sa propre personne, c'est le sumo, qui a forgé son identité unique et l'a fait apparaître aux yeux du public. Son choix d'activité fut assez inhabituel pour un Américain, et il souffrit et triompha dans un monde qui, de son propre aveu, pourrait bien ne plus être pénétré à nouveau par un non-Américain. Bien plus qu'une autobiographie, ce livre nous parle de ce monde.

John Wheeler
Tokyo, janvier 1973.



Prologue

Nagoya, 16 juillet 1972

La nuit dernière, on a eu un sacré typhon. L'orage qui a violemment secoué les vieux bâtiments du temple, dans lequel les lutteurs de notre confrérie sont installés durant le tournoi de Nagoya, a laissé la ville purifiée. Le ciel sans nuage luit d'un bleu presque irréel, et l'air est pour un moment si rare dénué de toute pollution. Mais l'étouffante humidité du milieu de l'été est revenue, rendant même les heures de la matinée difficilement supportables.

Je me lève, encore fatigué. Ce n'est pas que le grondement du typhon qui a rendu le sommeil difficile : c'est la pression. Et la nuit dernière n'a pas été bien différente des trois précédentes. Seulement trois jours, mais qui ont semblé une éternité. C'est sûr, chaque tournoi paraît bien long : lutter quinze jours d'affilée est toujours totalement épuisant. Mais cette fois-ci tout est différent, parce que je mène par une précieuse victoire. Une victoire aujourd'hui, la dernière, signifiera que mon rêve sera devenu réalité – mon premier titre ! Au cours des trois dernières journées, j'ai commencé à croire ce que je ne m'étais pas permis d'imaginer deux semaines plus tôt. Un tournoi ! Jamais je n'en ai été plus proche.

Mon esprit se tourne vers le combat de cette après-midi : Asahikuni, mon adversaire, le dernier obstacle. Il est petit, peut-être la moitié de mon gabarit, mais il est agile. Il va probablement essayer de prendre ma charge de côté pour me déséquilibrer, ou essayer de me crocheter. Il va me falloir être prudent.

Je traverse la grande salle où les plus jeunes et moins bien classés des lutteurs de la confrérie dorment. Ils sont debout depuis des heures afin de s'entraîner tour à tour et de préparer le premier repas de la journée. Leur couchage est rangé proprement sur un côté de la pièce, laissant les longues files de tatami libres d'absorber les rayons du soleil qui filtrent en diagonale à travers les fenêtres ouvertes. Je jette un coup d'œil, et m'incline inconsciemment, en direction de l'autel, mais les statuettes qui s'y trouvent sont nimbées d'obscurité, le soleil étant encore trop bas pour parvenir jusqu'à la pièce. A l'extérieur, les autres lutteurs haut classés vagabondent sous le porche. Je suis le dernier à me lever aujourd'hui.

« Bonjour, Jesse. On dirait que le temps est avec toi aujourd'hui ». L'un de mes confrères aborde le sujet que tout le monde a en tête.
« Bonjour. Pour sûr, c'est une belle journée ».
Un silence très pensif suit.
Un autre lutteur brise la glace.
« C'est qui aujourd'hui ? Asahikuni ? »
« Ouais ».

« Il est petit, mais costaud. Ne te lance pas trop fort sur lui en lui donnant une occasion de bondir sur le côté ou de te crocheter. Accroche-toi au sol et laisse le venir ».
« Ouais ». Les autres lutteurs opinent, et le sujet change rapidement pour s'orienter vers les finesses d'un bon swing de golf. Peu après, quelques-uns des jeunes lutteurs apparaissent pour venir nous aider à enrouler nos *mawashi* autour de la taille. L'entraînement sera léger, comme lors de chaque journée de tournoi. Nous devons conserver notre énergie pour les combats de l'après-midi. Nous nous dirigeons vers l'aire d'entraînement voisine. Un lutteur me lance en tournant la tête vers moi « Fais simplement ton combat, mec. Pas de panique. Et bonne chance ».
« Merci ».

Dans l'aire d'entraînement je commence par des exercices d'étirement, puis pénètre dans le cercle de terre battue pour affronter une succession de jeunes membres mal classés de la confrérie. Juste un petit échauffement musculaire – je laisse mes adversaires bien plus légers essayer de me repousser en dehors du cercle. Je pense à Takanohana, l'homme à juste une victoire derrière moi dans le tournoi. C'est l'un des deux seuls gars à m'avoir battu cette fois-ci et il est toujours un adversaire difficile. S'il gagnait aujourd'hui et que je venais à perdre, cela engendrerait deux scores identiques de 12-3 et amènerait un play-off. Faut que j'évite ça. Faut que je gagne et m'en tire en chopant Asahikuni. Je suis à peine conscient des poussées persistantes de ce petit corps contre mon torse, qui bataille pour repousser ma grande carcasse. Pendant un instant il devient Asahikuni. J'agrippe son *mawashi* et, d'une projection rapide du bras, l'envoie s'écraser face contre terre. Il se relève bien vite, prêt à en encaisser plus. Peut-être un jour sera-t-il un grand champion avec de nombreuses victoires dans son escarcelle. Mais pour l'heure il est juste une jeune recrue aux grands rêves.

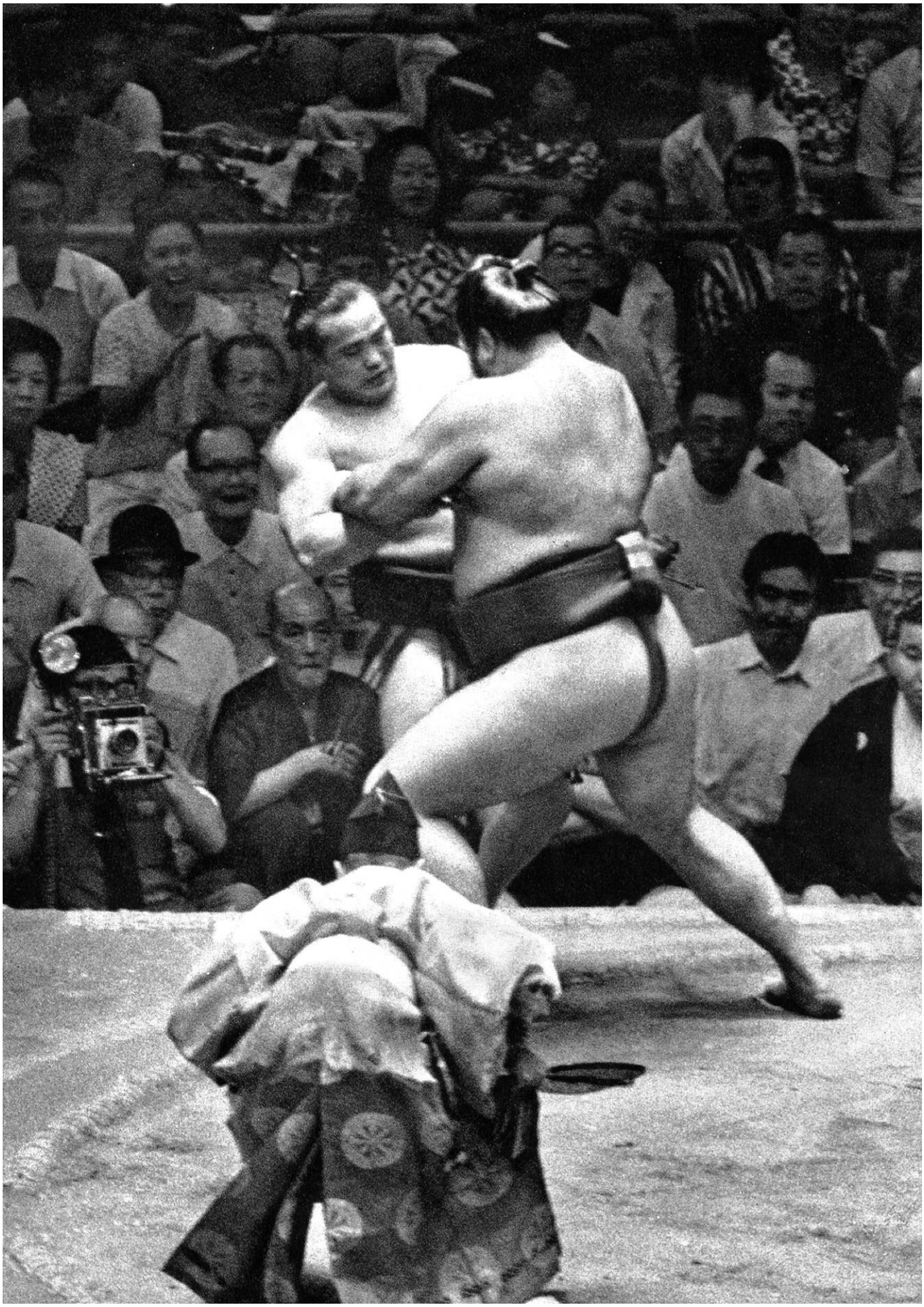
Finissant la séance, je me saisis d'une serviette et me dirige vers les bains. Le patron de la confrérie m'a observé sur le *dohyo* en silence; il s'approche.
« Plus qu'une, Jesse. Décroche-nous la timbale ».

Les minutes s'égrènent tandis que je demeure assis, silencieux, dans les vestiaires, attendant mon tour pour combattre. Les lutteurs vont et viennent mais personne ne s'approche. Ils savent ce que je traverse – beaucoup ont connu cela auparavant. Lentement, si lentement, les combats se déroulent. Il n'y a plus qu'une chose qui compte désormais : Asahikuni.

La salle commence déjà à s'emplir de journalistes, alors qu'un de mes assistants vient se pencher vers moi pour me murmurer « c'est l'heure ». Enfin. Je vérifie une dernière fois mon lourd *mawashi* de soie, puis m'avance d'un pas lourd à travers la foule nerveuse de journalistes pour me diriger vers l'arène. Ces gars-là seront sur moi en une nuée bruissante dans quelques minutes si je reviens en vainqueur.

Je pénètre dans l'arène et m'assied sur mon coussin en contrebas du cercle de terre battue surélevé, pour y attendre mon combat. Je peux ressentir l'attente qui s'accroît au sein de la foule rassemblée. Ils sont tout aussi impatients que je peux l'être. Mais il y a une grande différence. La plupart d'entre eux souhaitent le suspense d'un play-off entre moi et Takanohana. Non pas qu'ils souhaitent me voir perdre face à Asahikuni. Ils aimeraient juste tout naturellement avoir l'excitation supplémentaire d'un combat en mort subite. Eh bien, pour une fois il va me falloir les décevoir. Pas de play-off aujourd'hui. Je vais en finir tout de suite.

Asahikuni est assis juste en face de moi, de l'autre côté du *dohyo*. Il semble nerveux, tendu. L'estomac noué, je ne suis pas non plus exactement calme moi-même, mais je fais en sorte de conserver une apparence détachée. Je lui jette un rapide coup d'œil de défi, croise mes bras et lève les yeux vers les lumières. Les secondes s'écoulent avec lenteur.



Takamiyama repousse Asahikuni le dernier jour du tournoi de Nagoya 1972 – et s'adjuge ainsi le gain du championnat.

Finalement, nous nous faisons face. Nous effectuons avec stoïcisme les rituels d'échauffement, la tension s'accroissant en parallèle. L'arbitre nous fait signe. Ça y est. Je m'accroupis le plus bas possible, mais ne charge pas. Il s'écrase contre moi et j'absorbe l'impact. Pas de pas de côté, pas de crochetage, il me rentre dedans de toutes ses forces. Attrapant son *mawashi* des deux mains, je colle tout mon poids contre lui et, prudemment, sans discontinuer, je le repousse. Soudain, je sens sa main qui essaie de me décrocher de sa ceinture. Je tiens bon. Puis il essaie de me déséquilibrer d'une vive tentative de projection. Je le contre, adoptant une position encore plus basse, et continue à le repousser en arrière. Nous sommes sur le rebord de paille. Encore une bonne poussée et il sera dehors. Prudence, Jesse, prudence, ne le laisse pas se faufiler sur le côté. Je pousse vers l'avant. Ses talons s'enfoncent sur la limite surélevée; et il résiste avec force. Encore un peu de pression – je le sens abandonner. Ça y est ! Son pied est en dehors. C'est fini. Je l'ai fait. Je suis le champion !

De retour dans les vestiaires. La folie. Des myriades de flashes et les journalistes qui se bousculent. Est-ce bien à moi que tout cela arrive ? Dans un demi-brouillard, j'en ai presque le vertige. Des larmes me montent aux yeux. J'imagine que ça ne posera pas de problème si je lâche quelques larmes maintenant. Ça a été suffisamment difficile de les contenir dans l'arène après la fin du combat. Les séchant, je sens le petit bandage qui recouvre la balafre reçue lors de la rencontre tête contre tête avec mon adversaire de la veille. Mais la douleur est partie. J'essaie de comprendre tout ce qui m'arrive et de me faire à un rôle totalement nouveau, mais je me trouve rapidement submergé par les journalistes et leurs rafales de questions.
« Pouvez-vous décrire en un mot vos sentiments de l'instant ? »
« Joie. La plus immense. Tout simplement ».
« Qu'avez vous pensé à l'instant où vous avez remporté votre dernier combat aujourd'hui, celui qui est décisif pour l'attribution du tournoi ? ».
« J'ai réussi. C'est comme un rêve ».
« Quel souvenir avez-vous du combat en lui-même ? »
« Absolument aucun. J'ai été en transe dès le début du combat. Je me souviens avoir pensé quand nous avons pénétré dans le cercle qu'il me faudrait l'observer minutieusement au moment de l'assaut et d'être très prudent. J'étais tendu, mon cœur battait très fort ».
« Et ces larmes ? ».
« Non, c'est de la sueur ».
« Quel est votre plus grand désir maintenant ? ».
« Me reposer. Les trois jours qui viennent de s'écouler m'ont semblé un mois complet. Mais si je devais me réincarner, je deviendrais lutteur de sumo. Tout ça fait que ça en valait la peine ».

Les questions se poursuivent. J'essaie de répondre clairement mais il devient difficile de réfléchir. Heureusement, je suis rapidement secouru par un autre lutteur qui fend la foule de journalistes pour me dire que le dernier combat du jour vient de s'achever. Ils sont prêts pour la cérémonie de remise des prix.
« Takamiyama ! », « Takamiyama ! », « Jesse ! », « Takamiyama ! ». Je fais mon entrée dans l'arène pour la seconde fois de la journée aujourd'hui. Mes noms japonais et américain sont scandés dans le tonnerre des applaudissements. Debout en contrebas du *dohyo* tandis que les premières mesures de l'hymne japonais emplissent la salle, je me remémore le nombre de fois où j'ai vu d'autres lutteurs recevoir le trophée du tournoi qui sera mien dans quelques instants, le nombre de fois où j'ai rêvé moi-même d'être à leur place. Est-ce encore le rêve qui se poursuit ou est-ce pour de vrai cette fois-ci ? Difficile d'en être sûr.

Toujours dans un brouillard, je monte sur le *dohyo*. Mais cette fois-ci, au lieu d'un adversaire au visage menaçant, je fais face au président de l'Association de Sumo qui se trouve derrière l'énorme Coupe de l'Empereur, symbole du tournoi. Nous nous inclinons. Il me tend tout d'abord un certificat puis l'énorme coupe elle-même. Trop excité pour me défaire d'abord du certificat avant de recevoir la coupe, je me trouve à le chiffonner quelque peu contre le trophée. Un assistant me

rappelle à l'ordre au moment où je lui remets les deux objets, et je promets de respecter le formalisme idoine pour les autres trophées à venir. J'imagine qu'on peut me pardonner une faute mineure, je n'ai pas vraiment disposé de beaucoup de temps pour m'entraîner.

Les prix et coupes se succèdent rapidement, le drapeau du tournoi d'où pend une bannière portant mon nom en compagnie des vainqueurs des tournois récents; la Coupe du Premier Ministre; un bol de cristal, symbole des relations amicales entre le Japon et la Tchécoslovaquie, remis par l'ambassadeur tchécoslovaque; un énorme portrait encadré qui sera suspendu dans le stade de sumo de Tokyo avec ceux des champions récents; une coupe de la plus grande chaîne de télévision japonaise. Puis, vers la fin des remises, mon ami David Jones, directeur des relations publiques de la PanAm pour l'Extrême Orient, monte me remettre le trophée PanAm. Revêtu d'un kimono de cérémonie, il lit le certificat en japonais et me remet la récompense, comme il le fait à chaque tournoi. Mais cette fois il s'écarte du scénario pour ajouter quelques remarques en anglais au sujet de la joie toute particulière et de la satisfaction qu'il ressent en ce jour, qu'après tant d'années à remettre ce trophée il espérait qu'il me le remettrait un jour. En lui serrant la main, je prends conscience encore une fois que mes yeux s'embuent à nouveau de larmes.

Au moment où je m'apprête à partir, on m'informe qu'il reste encore un événement au programme. Le grand et efflanqué ambassadeur des Etats-Unis au Japon, Robert Ingersoll, a fait spécialement le voyage jusqu'à Nagoya pour lire personnellement un message de félicitations en provenance des Etats-Unis. Combattant les larmes et mon incrédulité, je reste debout à ses côtés tandis qu'il lit la missive :

« Cher Jesse : j'ai eu le plaisir d'apprendre votre émouvante victoire au tournoi de sumo de Nagoya, et je tiens à vous exprimer mes félicitations personnelles comme celles de tous les Américains pour votre réussite. J'ai cru comprendre que votre dévouement sincère à ce sport a su gagner le respect de vos hôtes japonais. Votre performance a aussi gagné le respect de vos compatriotes. Encore une fois, mes félicitations, et meilleurs vœux pour la poursuite de vos succès. Richard Nixon ».

Tout en pressant le pas vers les vestiaires pour me changer pour la parade en ville et la fête pour la victoire, j'entends encore les mots de l'ambassadeur, et me convainc un instant que ceci doit, finalement, bien n'être qu'un rêve.

THE WHITE HOUSE

WASHINGTON

July 16, 1972

Dear Jesse:

I was delighted to learn of your stirring victory in the Nagoya Sumo Tournament, and I want to express to you my personal congratulations and those of all Americans on your achievement.

I understand that your sincere dedication to this sport has won you the respect of your Japanese hosts. Your performance has also won the admiration of your countrymen. Again, my congratulations, and best wishes for your continued success.

Sincerely,

Richard Nixon

Mr. Jesse Kuhaulua
C/O United States Embassy
Tokyo, Japan

Lettre de félicitations du Président Nixon

I/ *Kokugi*

Aujourd'hui

Au cours de ces quinze longues journées de juillet à Nagoya, je n'ai été balancé sur la terre battue ou repoussé en dehors du cercle qu'à deux reprises : lors de mes treize autres combats, c'est moi qui ai produit la poussée ou la projection victorieuse, pour devenir le premier non-Japonais, le premier *gaijin*, à jamais remporter la Coupe de l'Empereur dans le *kokugi* du Japon, le sport national. Mon champ de bataille était un monticule d'argile de 5,5 m de large pour soixante centimètres de haut, appelé le *dohyo*, dont la surface dure est recouverte d'une fine couche de sable. Les combats de sumo sont restreints au sein d'un cercle intérieur d'environ 4,5 m de diamètre délimité par des balles de paille circulaires remplies de terre enterrées dans l'argile pour ne dépasser que de quelques centimètres du sol. Lors de l'entraînement, les sumotori, nom que portent les lutteurs de sumo, travaillent sur des cercles qui, mis à part les balles de paille, ne dépassent pas du sol. Les blessures peuvent se produire, bien que cela soit très rarement le cas, quand deux hommes au gabarit considérable dégringolent simultanément d'un *dohyo* de tournoi élevé à soixante centimètres du sol.

Les sumotori combattent sans armes et quasiment nus, la seule chose qu'ils portent étant le *mawashi*, une lourde pièce de soie qui mesure environ neuf mètres pour soixante centimètres de large et qui est pliée en quatre avant d'être enroulée autour de la taille et des parties génitales. Les *sagari*, pièce purement décorative, pendent du *mawashi* à l'avant du lutteur, et sont des bandes de soie amidonnée qui forment une sorte de petite jupette. Les *mawashi* d'entraînement, avec lesquels on se passe des *sagari*, sont en coton et sont blancs si le lutteur est dans l'une des deux divisions reines du sport, et sombres s'il n'en fait pas partie. Mais le *mawashi* n'est pas qu'un simple outil de pudeur ou une jolie décoration. C'est plutôt la clé de la majeure partie des techniques de projection ou d'expulsion du sport, qui impliquent une manœuvre sur l'adversaire après s'être assuré d'une prise sur son *mawashi*. Certains lutteurs ont connu de belles carrières en employant régulièrement des tactiques, comme les poussées, qui ne comprennent pas une prise au *mawashi*. Moi-même, je n'emploie pas ces prises autant que je le devrais. Les plus grandes stars du sumo, toutefois, sont en général de très grands techniciens du *mawashi*.

Le but du sport dans lequel j'ai décidé de faire carrière paraît simple, même si cela est trompeur. Un sumotori l'emporte quand n'importe quelle partie du corps de son adversaire, autre que la seule plante de ses pieds, touche la terre battue à l'intérieur du cercle ou quand n'importe quelle partie, ne fut-ce que l'ongle d'un orteil, touche en dehors du cercle. Comme le but dans le sumo est soit de balancer, pousser, crocheter ou mettre à terre son adversaire au sein du cercle ou de le porter, pousser ou repousser en dehors de celui-ci, il n'existe aucun corps à corps horizontal qui peut conférer des points comme dans beaucoup d'autres formes de lutte. Après être passé par une série de mouvements d'étirement et de gestes cérémoniels, les deux lutteurs se font face au centre du

cercle, prenant une position accroupie agressive. Au signal de l'arbitre ils chargent, s'entrechoquant l'un l'autre dans un terrifiant claquement. La charge initiale, le *tachiai*, lorsque deux hommes se précipitent l'un sur l'autre de toutes leurs forces, est le moment de vérité dans le sumo. Le *tachiai* génère une sensation d'excitation et de joie intense, et représente pour un amoureux du sumo ce qu'un long touchdown est pour un fan de football américain.

Les combats sont en général brefs, la plupart étant réglés en moins d'une minute. Les plus courts – comme par exemple quand un sumotori évite la charge de son adversaire, et le tire au sol pour le mettre à quatre pattes – ne durent qu'à peine plus d'une seconde. Des confrontations qui durent plusieurs minutes comportent souvent de féroces manœuvres pour s'arroger une prise favorable sur le *mawashi*, qui est alors mise à profit pour projeter l'adversaire ou le contraindre à sortir du cercle. L'une des visions les plus saisissantes du sumo est de voir un lutteur s'assurer une prise à deux mains sur la ceinture de son adversaire sous les bras de celui-ci (*morozashi*), puis soulever l'impuissant lutteur et le déposer au delà des limites (*tsuridashi*). Tout aussi spectaculaire, l'*utchari*, un mouvement de pivot retourné qui fait basculer une défaite en victoire et symbolise à la perfection la nature vive, hasardeuse et imprévisible de ce sport. L'*utchari* est utilisé par un sumotori qui s'est vu repousser sur le rebord du cercle et semble condamné à en être repoussé. A la dernière seconde, celui qui semblait être vaincu ancre ses pieds dans le rebord de paille, se penche dangereusement en arrière et, tordant son corps, soulève son assaillant tout en le faisant tourner autour de lui et en dehors du cercle. Son adversaire est contraint de toucher en dehors quelques secondes avant que lui-même ne s'écroule à l'envers dans le premier rang des spectateurs. Le *tsuridashi* et l'*utchari* ne sont que deux des soixante-dix techniques officielles [ndt : il y en a aujourd'hui 82] listées en 1960 par l'Association de sumo, l'instance dirigeante du sumo professionnel, mais elles illustrent excellemment la puissance, la vivacité et les revers de fortune instantanés qui emplissent les brefs instants de combats à l'intérieur du cercle de terre battue.

Sans aucun doute, la chose qui frappe le plus un spectateur qui voit pour la première fois un combat de sumo est la taille et la constitution des sumotori. Bien que les jours des lutteurs de plus de deux quintaux semblent révolus, la plupart des lutteurs font sur la balance entre 105 et 170 kilos. A l'heure actuelle, je suis le plus grand des lutteurs du sport avec 190 cm, et également l'un des plus lourds, pesant en général autour de 163 kilos. La majeure partie du gabarit massif des sumotori se concentre dans la partie basse de leur corps. Une combinaison originale d'une nourriture très riche en calories et d'exercices spécifiques aboutit à un physique qui se caractérise par des jambes épaisses, des hanches lourdes et un ventre énorme et protubérant. L'objectif premier de cette remarquable théorie de bodybuilding est de créer un centre de gravité bas pour l'équilibre et la stabilité, de mettre dans le cercle un homme difficile à repousser et encore plus à faire chuter. La clé ultime du succès en sumo étant réputée résider dans les *ashi* (jambes) et *koshi* (hanches) d'un lutteur, les entraîneurs passent le plus clair de leur temps à faire subir à leurs sumotori des exercices de musculation destinés à renforcer ces deux zones, et les journalistes sportifs sont prompts à évaluer les forces et les faiblesses des *ashikoshi* d'un lutteur quand ils analysent ses perspectives. Un autre des objectifs de base quand on essaie de produire un champion est de produire un corps qui, tout en étant capable d'une grande puissance, est également souple et flexible. Un sumotori tendu, raide, perclus de muscles serait, quelque soit la puissance dont il dispose, une victime facile pour les projections de ses adversaires et serait incapable de passer au travers des changements rapides d'orientation qui interviennent au cours d'un combat. Le corps idéal est celui qui recouvre un développement musculaire considérable avec une fine couche de graisse. Essentiellement en raison de leurs ventres énormes, les sumotori semblent simplement gras quand on les voit de loin. Mais, bien qu'il y ait un certain nombre de garçons presque tristement corpulents dans ce sport, quiconque s'est retrouvé suffisamment près pour flanquer une beigne dans l'estomac d'un sumotori préférera sans doute le refaire contre un mur de brique.

Tous les lutteurs ne sont pas des géants, toutefois. Certains sont « petits », pesant à peine 100 à 105

kilos avec un estomac à peine prononcé. Et ces poids légers se retrouvent confrontés aux lutteurs de 160 kilos. Car si le sumo professionnel compte six divisions qui comptent elles-mêmes des rangs, ces classements n'ont rien à voir avec le poids. Il n'y a que l'habileté qui fasse monter dans la structure pyramidale de la hiérarchie du sumo, et il y a à la fois de gros et de petits sumotori à chaque niveau de celle-ci. L'absence de catégories de poids ajoute un élément supplémentaire d'excitation pour le fan de sumo, qui s'enthousiasme souvent de voir un lutteur manœuvrer et battre un adversaire qui fait pratiquement deux fois son poids.

Il n'y a quasiment aucune règle qui contrôle l'entrée dans ce sport. La seule exception est constituée par les minima de taille pour les nouvelles recrues. Un sumotori aspirant de 18 ans ou moins doit mesurer au moins 170 cm et peser un minimum de 70 kilos; pour les recrues majeures, les limites basses sont de 173 cm et de 75 kilos [ndt : ces critères ont subi des aménagements depuis]. Si les limites de taille sont minimales, il y a tout aussi peu de choses qu'un lutteur n'est pas autorisé à faire à l'intérieur du cercle. Le sumo est vraiment plus notable pour les actions qu'il permet que pour celles qu'il prohibe. Presque tout est autorisé, y compris les croche-pieds, les frappes mains ouvertes, et même de pousser fortement sous le menton de son adversaire avec le bras tendu (tant que les doigts sont maintenus en position ouverte et qu'il n'y a pas tentative d'accrocher la gorge). Parmi les quelques fautes qui entraînent une défaite automatique, on trouve les coups de poings, tirer volontairement sur le chignon qu'arbore chaque lutteur, lancer ses doigts dans les yeux de l'adversaire, claquer les deux oreilles de l'adversaire simultanément, étouffer, attraper la partie du *mawashi* qui recouvre les parties intimes à l'avant ou la fine bande qui court entre les fesses à l'arrière, et imposer des pressions dangereuses pour les os, telles que plier les doigts vers l'arrière de toutes ses forces.

Aujourd'hui, le sumo est sans doute l'un des sports de contact les moins sanglants au monde. L'arbitre est même autorisé à donner aux combattants une pause pour éviter un épuisement total. Si un combat s'est poursuivi pendant un moment sans qu'aucun des sumotori ne soit à même de pénétrer la défense de son adversaire, l'arbitre peut s'avancer et décider d'un *mizu-iri*. Il arrête l'action, sépare les lutteurs, leur donne quelques instants pour se reposer, puis les replace exactement dans la même position avec les mêmes prises. Mais tel n'a pas toujours été le cas dans la longue histoire du sumo. L'ancêtre du sport moderne était une affaire bien plus violente et agressive avec certains combats qui allaient jusqu'au bout, au sens propre du terme.

Hier

Le sumo est aussi vieux que le Japon et les dieux qui l'ont créé. Pendant plus de quinze siècles, le sumo a, sous l'une ou l'autre forme, joué un rôle important dans la constitution de la vie japonaise. Le nom du sport, ses règles, costumes, techniques et ses succès et déboires ont inévitablement varié avec le cours changeant des évènements historiques tout comme avec les modifications des valeurs et des structures de l'organisation sociale, mais il a toujours perduré comme une expression vivante de l'esprit japonais.

Comme tant d'autres aspects de la culture japonaise, les origines du sumo sont imprégnées du riche folklore des mythes et légendes de cette nation. Dans le plus vieil ouvrage de référence de la littérature japonaise, le Kojiki [Récit des Faits Anciens], achevé en 712, nous lisons qu'au cours des premières luttes entre les dieux pour le contrôle de la terre, le sort de la « race divine », qui finit par triompher et engendra une lignée impériale qui dit être ininterrompue à ce jour, dépendit autrefois du résultat d'une épreuve de force. Il semble que la déesse du soleil, Amaterasu, envoya Take-mika-duti-no-kami pour prendre le contrôle de la « Terre Centrale de la Plaine des Roseaux » (le Japon) à la divinité Opo-kuni-nushi-no-kami. La défense du royaume d'Opo-kuni-nushi-no-kami fut confiée

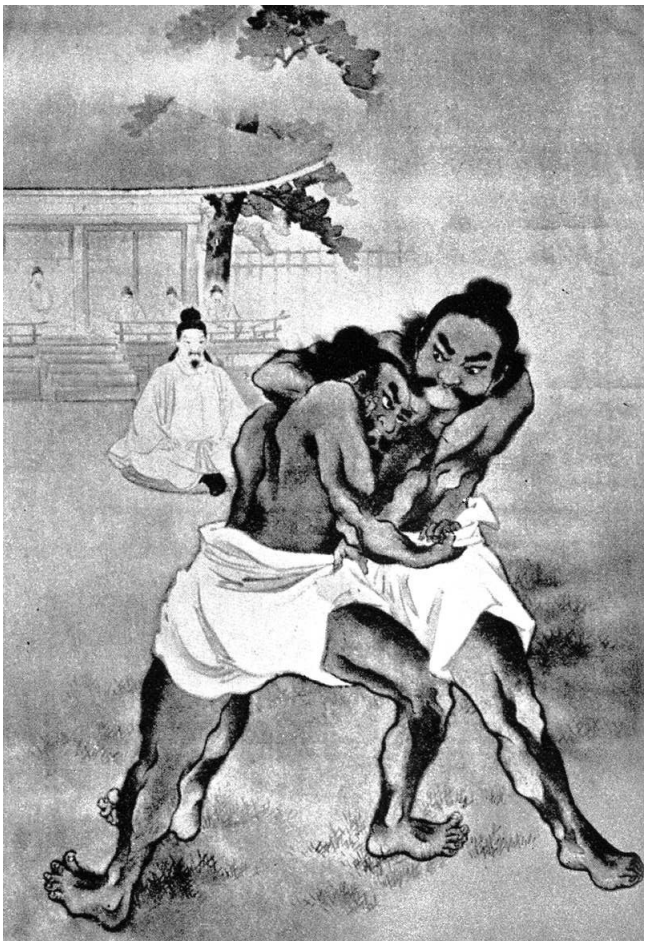
à son deuxième fils, Take-mi-na-kata-no-kami. Voici la traduction du résultat de ce combat fatal :

« ... Take-mi-na-kata-no-kami s'avança, portant un énorme bloc de pierre du bout des doigts, et dit : 'Qui est venu sur nos terres et parle si bas ? Viens, laisse moi tester ta puissance; je vais d'abord prendre ton bras'.
Quand il le laissa prendre son bras, celui-ci le changea tout d'abord en un bloc de glace, puis le transforma de nouveau en une lame d'épée. A ce moment, il prit peur et recula.
Puis, (Take-mika-duti-no-kami) à son tour, demanda l'autorisation de se saisir du bras de Take-mi-na-kata-no-kami.
Quand il le prit, ce fut comme saisir un jeune roseau; il l'empoigna et le réduit en miettes, le jetant sur le côté. Immédiatement, il s'enfuit.
Ils le poursuivirent, et le rattrapèrent au lac de Supa, sur la terre de Sinano; alors qu'ils s'apprêtaient à le tuer, Take-mi-na-kata-no-kami leur dit :
'Par pitié ne me tuez pas. Je n'irai pas ailleurs... j'obéirai à la Terre Centrale de la Plaine des Roseaux en accord avec les ordres des descendants des divinités du ciel' »

Si bien peu de ce que nous appelons le sumo aujourd'hui peut être observé dans de telles confrontations cosmiques, c'est une épreuve de force entre deux combattants qui s'est vu conférer un rôle aussi crucial dans le cycle des mythes du Japon par les premiers écrivains. Cela reflète la signification que de telles rencontres ont dû avoir dans les croyances et les coutumes des premiers Japonais, bien avant que les lettrés du Kojiki n'aient eu leurs plumes en main. On peut voir ce test de puissance comme une sorte de médiation au cours de laquelle les disputes étaient réglées par la volonté divine. De fait, le sumapi (un des premiers noms du sumo) était dans le Japon antique un rituel effectué pour découvrir la volonté des dieux, comme il pouvait en exister dans pas mal d'autres sociétés primitives. D'autres écrivains voient une dimension supplémentaire dans le récit du Kojiki, en ce que l'esprit magnanime du lutteur pardonne au vaincu. Ce côté spirituel est toujours partie intégrante du sumo aujourd'hui comme le sont les aspects physiques.

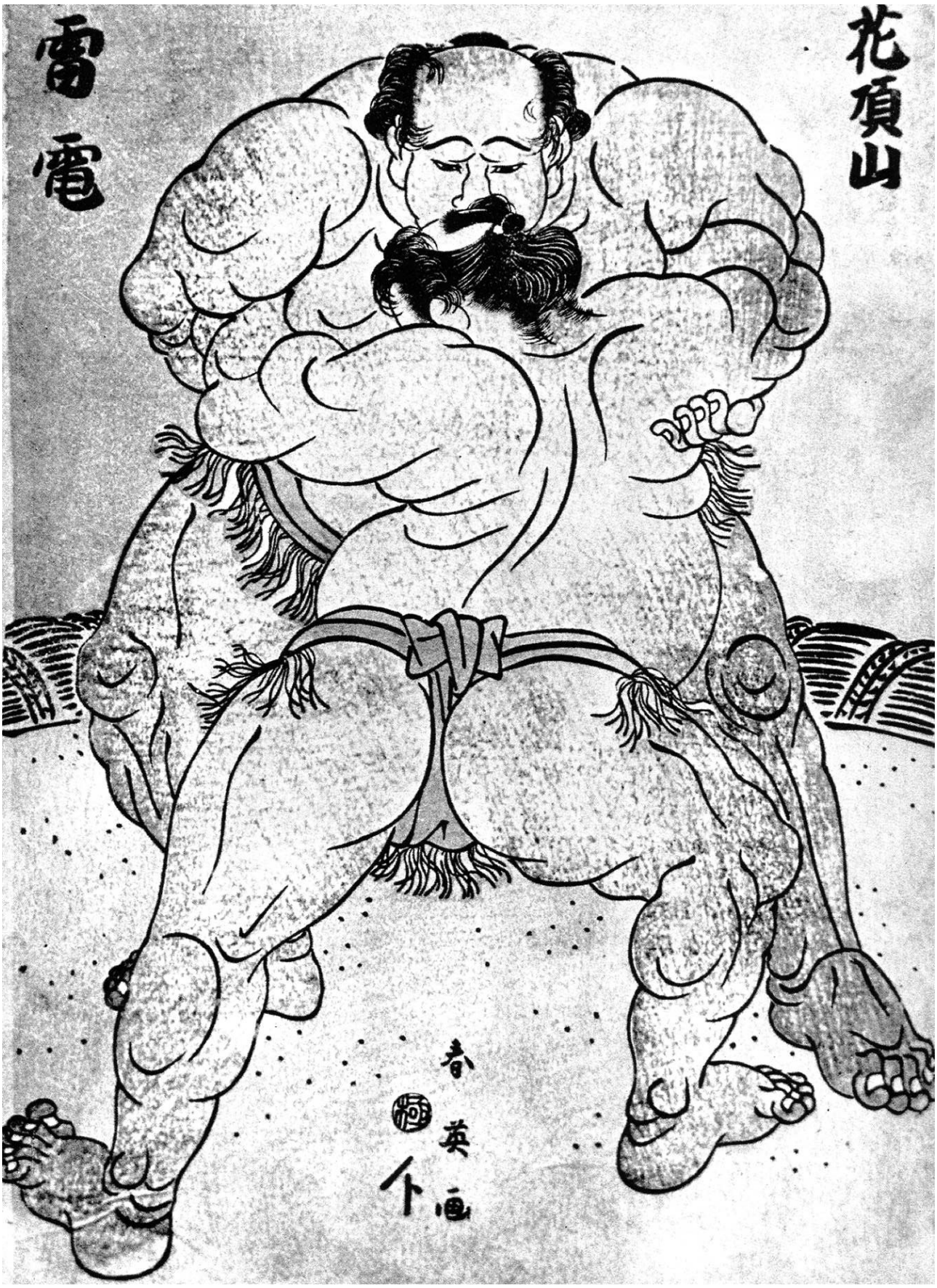
A partir de preuves archéologiques parcellaires (telles que des statuettes de terre cuite, les *haniwa*, ayant la forme de lutteurs et remontées de tombeaux funéraires), du folklore local et d'un autre document historique ancien, le Nihongi, nous pouvons supposer qu'une forme primitive de rituel de sumo était pratiquée par les cultivateurs de riz des périodes Yayoi et Kofun (-200 – 552) pour augurer du résultat des récoltes. Les partisans du vainqueur pouvaient envisager la grâce divine et de bonnes récoltes ; ceux qui se trouvaient du côté du perdant avaient du souci à se faire. Ces combats, appelés *shinji-zumo*, montrent que depuis les temps les plus anciens le sumo était étroitement associé aux rituels religieux – et avec le sanctuaire, centre de telles activités – en même temps que les pratiques agricoles qui façonnèrent l'esprit japonais. Et quand de telles luttes furent effectuées devant la cour impériale, leur signification commença à prendre une importance nationale.

Le Nihongi [Chroniques du Japon], achevé en 720, couvre la protohistoire de la période des dieux jusqu'au règne de l'Impératrice Jito qui s'acheva en 697. La première des nombreuses références à la lutte décrit un combat mortel en 23 av. J.C., dans la septième année, septième mois, et septième jour du règne de l'empereur Suinin. Une traduction nous dit que certains courtisans informèrent l'empereur au sujet d'un homme du nom de Kuyehaya, du village de Taima, « d'une grande force physique », qui pouvait « briser les os et redresser des crocs de boucher », et qui clamait « Vous pouvez chercher aux quatre coins de l'empire, mais pourrez-vous trouver quelqu'un qui puisse rivaliser avec ma force ? ». L'empereur demanda alors s'il y avait quelqu'un qui pouvait défier ce « champion de l'Empire ». On suggéra le nom d'un homme courageux, Nomi-no-Sukune, et l'empereur ordonna sur le champ une confrontation. Les deux guerriers furent mis face à face et « demeurèrent l'un devant l'autre. Chacun leva sa jambe et frappa l'autre, quand Nomi-no-Sukune brisa d'un coup les côtes de Kuyehaya, ainsi que les reins, le tuant sur le coup ».



Le combat de légende entre Sukune et Kuyehaya (23 av. JC)

Le premier Takamiyama, qui devint ensuite le premier Takasago, fondateur de la Takasago-beya



Le légendaire Raiden, opposé au seul et unique *ozeki* qui parvint à le battre à deux reprises (environs de 1795)

Le combat mortel entre Kuyehaya et Sukune a souvent été décrit comme l'origine du développement du sumo, car il est le premier combat entre mortels rapporté dans l'histoire du Japon. Sukune est vénéré par beaucoup comme le fondateur de la lutte nippone, bien que les lutteurs d'aujourd'hui soient chanceux que les règles se soient quelque peu raffermies depuis cette époque. Et la légende, grandement embellie par d'innombrables retransmissions orales bien avant que les auteurs du Nihongi ne la couchent sur le papier, vit encore, chérie dans le folklore et dans les cœurs de nombreux Japonais. Encore aujourd'hui un grand festival de sumo a lieu chaque 7 juillet de l'année à l'endroit même où le combat légendaire est censé avoir eu lieu.

Dans les derniers chapitres du Nihongi, plus près de l'époque durant laquelle les auteurs des chroniques vécurent effectivement, on trouve des récits plus vérifiables de combats de lutte. En l'an 642, l'Impératrice Kogyoku ordonna à des « gars courageux » de combattre devant des émissaires venus de Corée. Quarante années plus tard, au cours du règne de l'Empereur Temmu, le Nihongi relate que « les Hayato (gardes du palais) vinrent en nombre, porteurs de tributs des produits de leurs pays. En ce jour le Hayato d'Ohosumi et le Hayato d'Ata luttèrent dans la Cour. C'est le Hayato d'Ohosumi qui eut la victoire ».

Au cours du règne de l'Empereur Shomu (724-749), célèbre pour avoir fait ériger le Grand Bouddha de Bara, les combats de lutte à la cour impériale finissent par devenir partie intégrante des cérémonies protocolaires tenues chaque année au septième jour du septième mois. Le Sumai (sumo), en compagnie de la danse de cour, des concerts et autres divertissements, est effectué en plein air en présence de l'empereur et des nobles de haut rang. Avec ces bases établies par Shomu, la lutte devient rapidement une cérémonie de cour indépendante au cours de la période Heian (794-1185). Sous le nom de *sumo-sechie* – en même temps que le tir à l'arc et le tir à l'arc monté, l'un des trois sports « *sechie* » officiellement promulgués durant la période – ces spectacles annuels pompeux et élaborés se poursuivent durant plus de trois siècles, établissant la réputation du sumo comme sport national.

Mais le *sumo-sechie* ne fut pas qu'un simple spectacle pour divertir la cour ou un outil servant à encourager le développement militaire de la nation. Il fut aussi un important rite religieux, une forme nationale du *shinji-zumo* qui était pratiqué depuis la période antique pour augurer si la Volonté Divine accorderait chance et bonnes récoltes.

Les lutteurs qui se produisaient en *sumo-sechie* étaient pour l'essentiel des paysans, réquisitionnés dans l'ensemble du pays sur ordre impérial. Ils appartenaient à l'un des deux campements de la garde impériale, droit ou gauche. Avant la journée de *sumo-sechie*, dix-sept combattants étaient choisis pour représenter chacun des deux camps. Au contraire d'aujourd'hui, chaque homme combattait comme partie intégrante d'une équipe, et la victoire était accordée au côté, droit ou gauche, qui avait remporté la majorité des dix-sept combats. En fonction du camp auquel ils appartenaient, les lutteurs entraient dans l'aire de combat depuis la gauche ou la droite de l'empereur (aujourd'hui, l'est ou l'ouest). Les rangs étaient peu nombreux, mais les meilleurs de chaque camp se voyaient conférer le titre de *hote,* et les deux suivants celui de *waki.* Les autres lutteurs étaient connus sous le vocable de *sumaibito.*

Comme dans les premières formes de *shinji-zumo*, il n'y avait pas d'arbitre en *sumo-sechie*. Au lieu de cela, deux hommes des deux camps étaient choisis pour confronter les deux lutteurs et commencer le combat. Une autre différence essentielle avec le sumo d'aujourd'hui était l'absence de *dohyo*. Le *dohyo*, qui confine l'action dans un espace restreint, fut un développement bien plus tardif qui modifia considérablement ce sport en créant une possibilité de victoire en sortant l'adversaire hors du cercle. Mais à l'époque du *sumo-sechie*, et pendant un certain temps après, l'unique but du sumo était de faire chuter son adversaire. Ces chutes, toutefois, furent rendues moins brutales par l'interdiction de techniques de poing. En fait, c'est au cours de cette période que

la plupart des techniques de projection de base que nous pouvons voir aujourd'hui sur un *dohyo* furent créées. Ces perfectionnements, établis sous l'autorité constante de la cour impériale, éloignèrent le sumo de ses origines de combat « jusqu'au-boutiste » et le rapprochèrent considérablement de ce qu'il est de nos jours.

Les nombreuses histoires et anecdotes miraculeuses concernant le sumo dans la période Heian sont un régal à la lecture. L'une des plus intéressantes, reportée dans le Gempei seisuiki, raconte une querelle de succession entre deux fils de l'Empereur Montoku (850-858), Koretaka et Korehito. Il fut décidé de régler la querelle au moyen d'un combat de sumo qui apparaissait au premier abord être terriblement déséquilibré. Celui choisi pour représenter Koretaka était un géant du nom de Ki-no-Natora, qui avait la force de soixante hommes ; l'envoyé de Korehito était un petit homme du nom d'Ootomo-no-Yoshio. Quand les deux lutteurs se firent face, l'énorme Natora prit Yoshio et le lança en l'air, mais Yoshio parvint à se raidir juste avant de retomber au sol et atterrit sur ses pieds. Apprenant le danger qui guettait Yoshio, le prêtre en chef d'un temple voisin commença à prier. Soudain, un énorme buffle d'eau, qui représente la dignité et la vertu, fit son apparition et commença à lâcher un énorme beuglement qui vogua jusqu'au palais, ôtant toutes forces à Natora. Profitant de cette occasion inattendue, Yoshio jeta rapidement Natora à terre, assurant l'accession au trône pour Korehito.

À mesure que s'évanouissait l'influence de la cour impériale et que le pouvoir politique passait aux classes militaires au cours du douzième siècle, le sumo cessa d'être une fonction de cour. Mais le sport continua à prospérer sous la férule des nouveaux maîtres du Japon. Appelé *buke-zumo* (sumo du guerrier), la lutte fut encouragée par les samurai comme un art militaire indispensable pour les combattants, en même temps que le tir à l'arc et l'escrime. Les lutteurs en vue servaient souvent sous l'autorité de chefs militaires sur le champ de bataille, laissant derrière eux des récits de grande audace. Comme l'accent était avant tout mis sur sa valeur comme art martial et sur son efficacité sur le champ de bataille, le *buke-zumo* assumait une forme assez différente des premières cérémonies de lutte à la cour. La victoire était accordée à celui qui non seulement faisait chuter son adversaire, mais le contraignait en outre à l'impuissance en le clouant au sol. En ce sens il ressemblait sans doute plus à certaines formes de lutte répandues en Occident qu'au sumo moderne. Le judo, qui était resté confondu avec le sumo durant des siècles, commença à se singulariser comme art militaire au seizième siècle, devenant finalement une variante entièrement indépendante au début de la période Tokugawa (1603-1867).

Parallèlement à l'ajout du sumo comme art martial pour l'entraînement militaire – et aspect bien plus important pour le développement du sport moderne – la popularisation des combats de lutte comme divertissement populaire qui commence au cours de la période Kamakura (1185-1333) et se poursuit sous la férule d'Oda Nobunaga (1534-1582). Le fondateur du gouvernement militaire de Kamakura, le Shogun Minamoto Yoritomo, aurait assisté à des combats de sumo en même temps que du tir à l'arc monté et des courses de chevaux lors d'un festival au sanctuaire de Kamakura Tsurugaoka Hachiman en 1189, établissant un précédent pour les autres chefs militaires. Et dans les campagnes à travers tout le pays, les lutteurs qui rentraient chez eux commencèrent à montrer à la population les techniques raffinées de ce sport, étendant sa popularité. Des combats de sumo se déroulèrent dans des temples et dans les sanctuaires à travers le pays tout entier, poursuivant la tradition du *shinji-zumo*. Mais cette fois-ci les combats étaient avant tout du divertissement. Le temple bénéficiait alors des dons des spectateurs. Et en retour, les officiels du temple partageaient les bénéfices avec les lutteurs qui attiraient les foules. Ces spectacles, appelés *kanjin-zumo* (sumo pour solliciter des fonds pour des œuvres pieuses) à partir d'environ le milieu de la période Muromachi (1336-1573), aboutirent à la naissance de groupes de lutteurs semi-professionnels qui faisaient le tour du pays pour montrer leur art lors de festivals religieux devant les guerriers et les gens du peuple. Au cours de la même période, des combats moins formels, connus sous le terme de *kusa-zumo*, se déroulaient dans les champs des villages, renforçant les racines populaires du sumo.

C'est au cours de la période Tokugawa que le sumo se professionnalise complètement dans les centres urbains en pleine croissance, et prend la forme que nous lui connaissons aujourd'hui. Mis à part quelques notables exceptions, avec l'avènement de groupes professionnels de lutteurs, tout d'abord à Kyoto et Osaka, puis plus tard dans la capitale militaire Edo (Tokyo), les combats de sumo lors des festivals religieux furent abandonnés. Le nom de *kanjin-zumo* fut conservé, mais les combats étaient organisés pour que les lutteurs et leurs superviseurs gagnent de l'argent, et non pas pour lever des donations pour les organisations religieuses. Dans les premières années, les combats de sumo dans des villes telles qu'Edo donnèrent souvent lieu à des scènes de querelles violentes et de bagarres entre samurai dans l'assistance, amenant le gouvernement Tokugawa, entre 1648 et 1720, à promulguer occasionnellement des décrets interdisant le sumo. En dépit de ces interdits, la popularité du sumo demeura intacte, et ses promoteurs tenaient souvent des combats au coin des rues (*tsuji-zumo*) et dans l'enceinte des temples, sans autorisation. Mais des emplois aussi précaires ne suffisaient pas à remplir les bols de riz des lutteurs. Pour sauver leur gagne-pain, les groupes professionnels de sumo, essayant de remédier aux causes des querelles autour de leurs spectacles, établirent une série de règles et de préceptes pour encadrer le sport et choisirent des superviseurs afin de les faire respecter. Les techniques gagnantes furent soigneusement définies et les combats furent restreints dans un espace défini, le *dohyo*, comme ils le sont encore aujourd'hui. Ces efforts menèrent finalement à une autorisation officielle – dès 1684 pour Edo – du *kanjin-zumo*.

Au début de la période Tokugawa, les meilleurs lutteurs étaient employés par les plus grands seigneurs féodaux du Japon, se voyant conférer le statut de samurai et traiter comme des suivants. Quand les interdits sur la lutte furent édités, les seigneurs perdirent momentanément leur intérêt pour ce sport, mais celui-ci fut bientôt ravivé par la renaissance du *kanjin-zumo* au cours de l'ère Genroku (1688-1704). Les chefs des différents fiefs encouragèrent les lutteurs professionnels en accordant des pensions à des sujets dotés de physiques avenants et tentaient de produire de bons combattants de *kanjin-zumo* au sein de leurs fiefs pour accroître la gloire de leurs domaines. De riches marchands contribuaient également à la prospérité du sport en donnant de l'argent à leurs lutteurs favoris. Avec un mécénat si continuel, le sumo commença à prendre son autonomie en tant que sport professionnel.

Bien qu'il existât des organisations de sumo indépendantes dans plusieurs régions du pays, le plus important centre de *kanjin-zumo* au cours de l'ère Genroku était la région Kyoto-Osaka, et c'est là qu'un système de tournois officiels et un classement furent créés. À l'orée des années 1780 toutefois, quand le sumo fut enfin pleinement organisé sur un plan national, la capitale avait basculé à Edo. Des lutteurs venaient de tout le Japon pour participer aux grands tournois d'Edo, inaugurant un âge d'or sans précédent et établissant les bases du sport moderne.

En confinant les lutteurs dans une zone définie, le *dohyo*, le sumo devient alors quasiment un sport différent. Car avec l'émergence du cercle de combat, une nouvelle série de techniques, qui visent à amener l'adversaire au-delà de la limite des balles de paille, se joint aux classiques techniques de projection pour rendre le sport plus rapide, plus compliqué et bien plus passionnant à voir pour le spectateur. Il y a beaucoup de théories sur l'origine du *dohyo*. A la fin de l'ère Muromachi, les combats se déroulaient dans un cercle formé par les spectateurs assis, et la victoire allait au lutteur qui projetait son adversaire à terre ou le repoussait dans la foule. Mais comme une frontière humaine ne constitue pas franchement une limite précise, et sans doute aussi parce qu'elle peut causer quelques moments douloureux parmi les malchanceux des premiers rangs, il fut décidé de marquer le champ de bataille avec des balles de paille (*hyo*). Certaines sources font remonter la construction du premier *dohyo* au début des années 1570, au cours du règne d'Oda Nobunaga, dont on dit qu'il était un grand amateur du sport. Les chroniques officielles de Nobunaga, toutefois, ne font jamais mention du *dohyo*, et c'est dans la décennie postérieure à 1673 que le *dohyo* fait son apparition dans les dessins et croquis pour la première fois. Les premiers cercles sont alors constitués simplement en plaçant les balles sur le sol afin de former un carré ou un cercle. Plus tard,

au début du dix-huitième siècle, les balles de paille seront partiellement enterrées et la forme circulaire figée, établissant un format encore en usage aujourd'hui.

Quand les Bateaux Noirs du Commodore Perry débarquent au Japon en 1853, signalant le début de la fin du gouvernement des Tokugawa et de sa politique isolationniste, de larges lutteurs de sumo sont mobilisés pour montrer à ces visiteurs pas vraiment bienvenus l'importance et la force de la nation japonaise. L'année suivante, au retour des navires américains, les lutteurs se rendent dans le port de Yokohama pour tenter d'intimider encore ces étrangers insistants, en soulevant et transportant de lourds ballots de riz, en tenant des combats et en projetant avec facilité les marins suffisamment idiots pour relever le défi. On rapporte qu'un grand sumotori du nom de Shiramayumi parvient alors à charger huit balles de riz sur un navire en en chargeant quatre sur son dos, deux sur l'avant de son ventre et un dans chaque mains. Si de tels exemples de force ont dû véritablement estomaquer les marins étrangers, les efforts des lutteurs n'ont que peu d'influence face à la détermination de Perry à contraindre le Japon à ouvrir ses portes à l'Occident.

Les années qui suivent la Restauration Meiji de 1867 sont des années difficiles pour le sumo. Avec l'abolition des anciens fiefs et l'instauration de préfectures nationales, les mécènes samurai du sport, qui complétaient les revenus issus des tournois des bons lutteurs en les employant comme gardes du corps ou à d'autres tâches, subissent des temps difficiles. Les rapides réformes du nouveau gouvernement créent également un sentiment de malaise chez beaucoup de ceux qui avaient précédemment contribué à la prospérité du sumo, entraînant une chute de la fréquentation des tournois. Qui plus est, les débuts de l'ère Meiji voient un engouement soudain pour « la civilisation et les Lumières », pour tout ce qui est occidental, et le rejet de beaucoup de choses appartenant au passé de la nation, qui sont alors considérées comme des obstacles à un développement accéléré. Pris dans ces vagues révolutionnaires, le sumo est considéré comme une survivance anachronique des temps féodaux du Japon. Les journaux aboient avec les loups, appelant à ce que ce sport « barbare » soit aboli, et considérant que la quasi nudité des lutteurs est laide et honteuse. Mis devant de tels défis, les officiels de l'ancienne organisation du sumo à Edo, la Sumo Kaisho, jurant leurs grands dieux qu'ils ne laisseront pas mourir le sport, ne peuvent cependant pas proposer grand-chose de constructif pour sa survie.

Face aux doutes quant à la survie du sport, un champion des réformes finit par arriver au premier plan en la personne d'un lutteur de haut rang du nom de Takasago. Très désireux d'en finir avec certains des maux qui rongent la Sumo Kaisho et de donner un souffle nouveau à cette organisation, Takasago pousse à des changements – pour finalement se voir jeté dehors par le Conseil. Inflexible, il part pour Nagoya et met en place sa propre organisation, revenant à Tokyo en 1876 pour y organiser une démonstration à Akihabara. Echouant au départ car la police refuse d'autoriser la présence de deux groupes de sumo dans la ville, Takasago gagne progressivement la sympathie de quelques personnes influentes, qui travaillent à réconcilier les différences qui existent avec l'autre organisation de sumo. Ces efforts finissent par payer avec la réintégration de Takasago dans l'organisation et une série de réformes dans sa direction. Takasago devient rapidement chef de la Sumo Kaisho, et après avoir complètement refondu la vieille organisation datant des Tokugawa, il en change le nom pour celui de *Tokyo Ozumo Kyokai* (Association de Sumo de Tokyo) en 1889. Les lutteurs combattent au profit de l'organisation, et en retour partagent les bénéfices avec les organisateurs. Cette organisation annonce la moderne *Nihon Sumo Kyokai* (Association Japonaise de Sumo) qui contrôle le sport de nos jours.

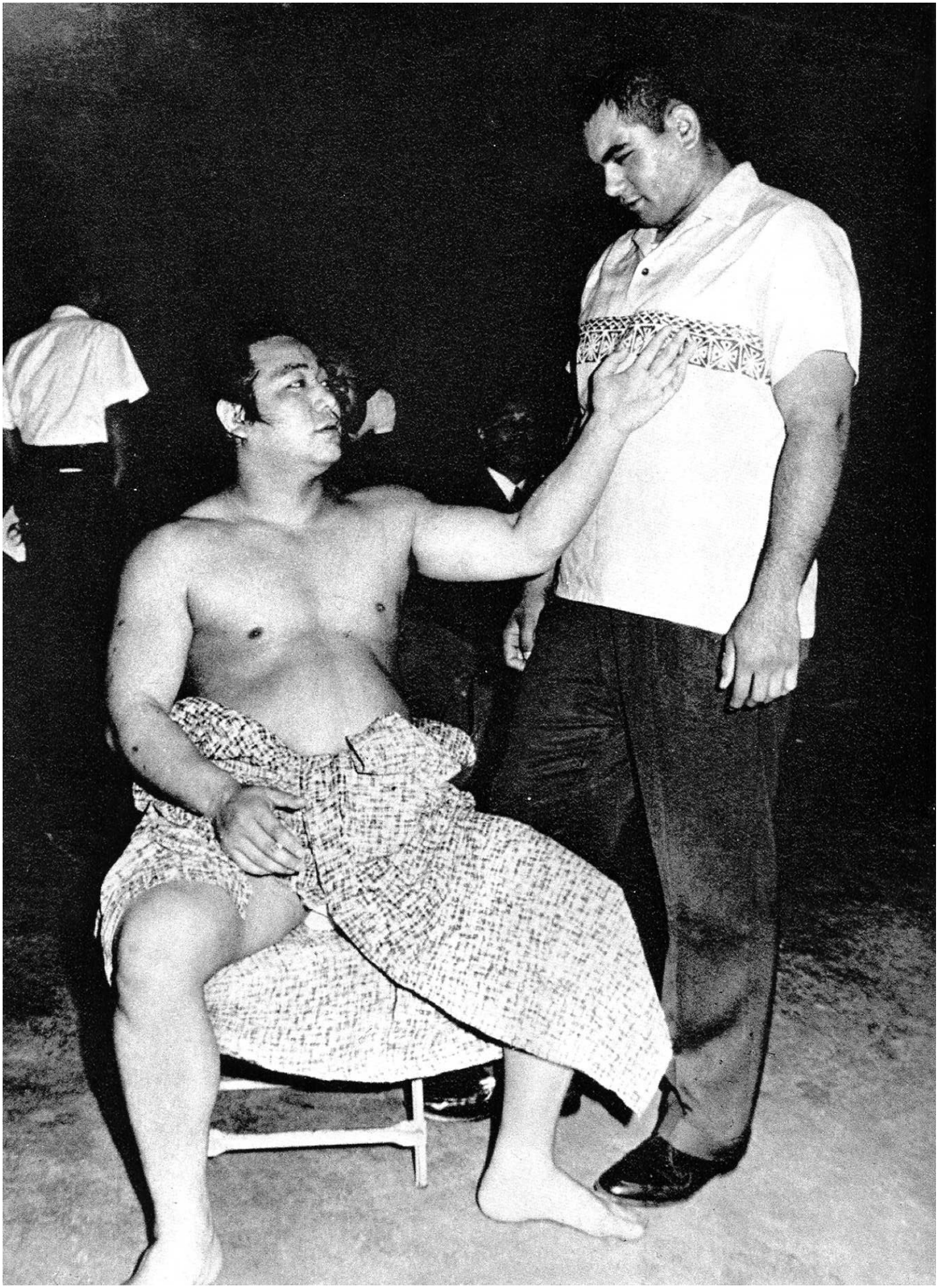
C'est le même Takasago qui fonde ensuite ce qui deviendra l'une des confréries (l'endroit où les lutteurs vivent et s'entraînent) les plus prospères, qui porte encore aujourd'hui son nom. Plus de 85 ans plus tard, cette même Takasago-beya devient ma maison après que j'aie quitté Hawaï et sois venu au Japon pour chercher fortune dans le sumo. Le nom de sumo que l'on me donne, Daigoro Takamiyama, reflète les grandes attentes que mes maîtres placent en moi : c'était le premier nom de

lutteur du fondateur de la *heya*, avant que le réformateur pionnier ne l'ait changé en Takasago.

Tandis que des hommes comme Takasago œuvrent de l'intérieur pour maintenir en vie le sumo, le souffle du changement commence à bouleverser la société toute entière. La frénésie d'occidentalisation produit une immanquable réaction de la part de ceux qui cherchent à éviter que la culture traditionnelle et les caractéristiques du Japon ne soient entièrement balayées. Un tournant pour le sport national se produit en 1884 lorsque l'empereur Meiji, praticien de sumo lui-même, fait tenir en sa présence une démonstration, pour bien marquer son soutien. Et dans les années postérieures à 1885, le sumo profite d'un vent nouveau de confiance nationale et de patriotisme après les succès militaires face à la Chine et à la Russie. La guérison totale du sport est symbolisée par l'achèvement avec succès en juin 1909 d'un stade permanent pour les tournois de sumo, le *Kokugikan* (Palais du Sport National) dans le quartier Ryogoku de Tokyo. Avant que le *Kokugikan* n'ait été construit, les tournois se tenaient dans une structure temporaire, avec un petit toit soutenu par quatre piliers au-dessus du cercle, mais qui laissait les spectateurs à la merci des éléments. L'actuelle Mecque du sumo, également appelée *Kokugikan*, est une structure d'après-guerre située à Kuramae [ndt : le *Kokugikan* a depuis été reconstruit, à nouveau à Ryogoku], juste de l'autre côté de la rivière par rapport à l'ancienne structure de Ryogoku. C'est le site où se tiennent les trois tournois qui ont lieu à Tokyo chaque année en janvier, mai et septembre. Trois autres tournois se tiennent en dehors de Tokyo à Osaka (mars), Nagoya (juillet) et Fukuoka (novembre).

Depuis environ 1910, apparaissent des plans pour mettre fin à l'une des dernières irrationalités existant dans l'organisation du sumo. Il y a alors deux organisations indépendantes de sumo, l'une à Tokyo, l'autre à Osaka, chacune tenant des tournois indépendants, et à l'occasion des tournois conjoints. Des différences simples dans la constitution des deux groupes empêchent une fusion jusqu'en 1925. En avril de cette année, avec l'argent d'un cadeau du prince héritier, l'association de sumo de Tokyo créée une coupe de la victoire (la Coupe de l'Empereur) devant être remise au vainqueur de chaque tournoi. La création de l'Association Japonaise de Sumo parvient enfin à mettre l'administration du sumo sous un corpus national unifié.

Le premier récipiendaire de la Coupe de l'Empereur fut le *yokozuna* Tsunenohana, vainqueur du tournoi de janvier en 1926. Quarante six années et 178 tournois plus tard, j'eus l'honneur d'être le premier non-Japonais à recevoir cette même coupe. Les journaux du lendemain du tournoi titrèrent qu'une page nouvelle, mais non achevée, était en train de s'écrire dans la longue histoire du *kokugi* du Japon, mais il était difficile pour moi d'avoir une pensée si élevée. La seule chose que je savais, c'est que ce championnat représentait pour moi le moment le plus heureux de ma carrière dans le sumo, qui avait débuté quelque treize années plus tôt sur les *dohyo* amateurs de mon île natale de Maui.



Hawaï, février 1964. Le *yokozuna* Tochinoumi aide à convaincre Takamiyama de venir au Japon pour y devenir lutteur de sumo.

II/ *De Happy Valley à la Takasago-beya*

Dix-neuf années à Maui

Pourquoi ? Je ne sais pas pourquoi, peut-être était-ce mon destin, mais avec le recul ça m'apparaît incroyable que je sois devenu un lutteur de sumo professionnel. Les raisons qui ont fait que je me suis mis à ce sport furent un accident au collège et mon désir de jouer au football au lycée, et n'avaient rien à voir avec un quelconque intérêt positif envers le sumo en lui-même. Au moins au début. Mais je vais trop vite.

Je suis né sous le nom de Jesse James Walani Kuhaulua le 16 juin 1944 à Happy Valley, sur l'île de Maui. On m'a dit que je pesais 5 kilos et j'ai dû garder le rythme parce que d'aussi loin que je me rappelle j'ai toujours été bien plus costaud que les autres gamins. Je suis l'aîné de ce qui est devenu une famille de cinq enfants, trois filles et deux garçons. Ma famille est d'ascendance hawaïenne, et je me souviens que je ne comprenais pas grand-chose des conversations quand j'allais voir la famille de ma mère parce qu'ils ne parlaient que le hawaïen. Beaucoup de gens aujourd'hui pensent que j'ai du sang japonais, aussi, en raison de ma faculté à m'adapter au Japon et à la vie japonaise, et j'ai même lu certains écrits sur moi qui affirmaient que je suis d'origine japonaise. Ce n'est pas vrai, mais j'imagine que d'une certaine manière c'est un compliment.

Les fins de mois ont toujours été difficiles. Mais comme tout le monde y mettait du sien, on y arrivait. Il n'y avait pas assez, cependant, pour acheter des biens luxueux, comme un poste de télévision, et je me souviens que quand j'avais envie de regarder la télé j'allais chez l'épicier. Je restais à l'extérieur du magasin et regardais à travers la vitre, pendant des heures d'affilée Je savais qu'il me faudrait travailler extrêmement dur si je voulais parvenir à mes objectifs. L'une des choses dont je me rappelle avec le plus d'acuité de mon enfance était que je travaillais très dur. Que cela soit les corvées à la maison, ou nettoyer la cour ou tondre la pelouse pour les voisins, j'y mettais vraiment tout mon cœur. Je mettais sans doute plus de sérieux dans le travail que je n'en ai jamais mis à l'école. Si je me permettais de glander un peu de temps en temps quand j'étais en classe, je ne le faisais jamais quand je travaillais. La raison en était en partie le besoin de compléter les revenus familiaux, mais c'est surtout que ma taille et ma force m'ont assez naturellement dirigé vers les activités physiques. J'étais un bon travailleur donc ça me plaisait. En cm1 à Iao, quand j'ai commencé à travailler comme jardinier, je mesurais 1,85 m et pesais environ 120 kilos. En seconde, je travaillais à mi-temps pour un gars qui réparait des machines à laver. Mon boulot était de transporter les machines depuis les maisons jusqu'au camion.

Ne pas disposer d'un salaire régulier rend difficile de prévoir comment dépenser son argent. L'une des méthodes que j'avais pour économiser un peu d'argent était de sauter des repas au lycée. Comme ma mère me donnait 25 cents pour mon repas de midi tous les jours, je pouvais me le

mettre dans la poche en ne mangeant pas à midi. Je n'avais pas le sentiment de perdre un gramme à cause de ça. Et parfois quand j'avais besoin d'un peu d'argent pour faire un déplacement avec l'équipe de foot, je pouvais demander à mon grand-père. On avait toujours de quoi manger sur la table, mais je devais me passer de pas mal d'autres choses. Je me souviens d'avoir régulièrement été gêné d'avoir à demander aux voisins un ballon de basket ou de foot, ou quand je devais aller au lycée en seconde avec de grands trous dans mes chaussures parce que je ne pouvais pas me permettre d'en acheter de nouvelles.

J'ai connu, bien sûr, aussi de bons moments durant ma scolarité. Au collège, à l'école Iao, puis plus tard au lycée de Baldwin, je passais pas mal de temps avec quatre autres amis. Deux d'entre eux avaient des voitures, et donc nous passions beaucoup de temps à simplement nous balader, prenant le volant à tour de rôle. Parfois, quand ma famille était absente, je les invitais chez moi et faisait la cuisine. On se cotisait tous pour acheter la nourriture. Rien de bien extraordinaire, juste du riz et des trucs en boîte comme du porc aux haricots, des saucisses ou du corned-beef mais j'aimais faire la cuisine à cette époque et on pensait tous que c'était super bon. J'avais pas mal d'autres amis par ailleurs. Je crois que j'étais un des garçons les plus populaires de l'école. Mon oncle a dit un jour que bien que je sois plus grand que les autres gamins, j'avais un bon fond et je pouvais m'intégrer à n'importe quel groupe. Je ne sais pas trop. J'ai toujours aimé plein de sortes de gens. Et de toute façon, il n'y en avait pas beaucoup qui auraient eu envie de commencer une bagarre contre moi. Mais je me souviens que j'étais très timide avec les filles. Je n'allais danser aux bals de l'école que quand des filles m'y invitaient. Je ne suis pas vraiment sorti avec une fille avant mon année de terminale à Baldwin. J'aurais peut-être dû y aller un peu plus à fond car je n'étais pas vraiment repoussant. J'étais costaud, c'est sûr, mais je n'avais assurément pas les tripes que j'ai maintenant.

Depuis mon plus jeune âge, la chose que j'ai toujours préféré pratiquer a été le sport. Etant grand et costaud, j'aurais dû me diriger naturellement vers des sports comme le football ou l'athlétisme, mais j'ai toujours eu un problème de faiblesse aux jambes. En deuxième année à l'école primaire de Wailuku, j'étais un jour pressé d'aller à l'école, et j'ai traversé sans regarder. Un camion m'a renversé et projeté à environ vingt mètres, me blessant salement aux deux jambes. Je suis resté à l'hôpital pratiquement six mois, sans pouvoir retourner à l'école. J'ai progressivement recommencé à marcher, mais seulement après trois ou quatre mois de plus en chaise roulante. Même quand je suis retourné à l'école, je n'ai jamais pu revenir au niveau des autres gamins parce que mes jambes me faisaient rapidement mal et fatiguaient vite quand je me mettais à courir. Je m'essayai au softball et à l'athlétisme plus tard à Iao, mais je n'ai jamais pu réussir.

J'ai cru à un moment que je ne pourrais jamais faire partie d'une équipe sportive. Et ce n'est qu'arrivé en classe de seconde que j'en ai finalement intégré une. L'entraîneur Larry Shishido des Baldwin High Bears fut, c'est assez compréhensible, impressionné par mon gabarit – je faisais environ 1,88 m et pesais près de 130 kilos cette année-là – et me donna une chance de jouer au football. Bien qu'il me fût toujours difficile de courir sur de longues distances, je me débrouillais assez bien pour tacler, et devins co-capitaine des all-stars dans ma dernière année. Au milieu de cette année, je finis par atteindre les 140 kilos et le coach m'employait en un contre un dans les dix yards ou quand il fallait grappiller quelques mètres nécessaires. J'y parvenais en général parce que tout le monde avait peur de me tacler. J'imagine que j'étais le seul arrière de 140 kilos sur Hawaï. Plus tard, je fis également du lancer de poids et de disque pour l'équipe d'athlétisme.

Coach Shishido est également celui qui m'a fait m'essayer au sumo. Pour renforcer mes jambes, il me suggère en fin de seconde que je me mette à l'haltérophilie et au sumo. Comme lui-même est impliqué dans le sumo, il sait que les exercices de base de ce sport, qui se concentrent sur les hanches et les jambes, m'aideront à renforcer mon point faible. Je rejoins donc le club de sumo de Maui, sous la férule de l'entraîneur en chef, Isamu Ogasawara. Le club est l'une des nombreuses associations amateurs de sumo qui existent à Hawaï et qui sont tenues par des Japonais de première

et seconde génération qui cherchent à garder vivants les coutumes et traditions de leur héritage. Comme les clubs similaires de Honolulu et sur l'île principale de Hawaï, le club de Maui pratique le sumo pendant environ un mois chaque année en préparation d'un tournoi inter-îles. Les sept meilleurs lutteurs de chaque club sont envoyés au tournoi qui se tient alternativement sur l'une des trois îles participantes soit le 11 juin, l'anniversaire du Roi Kamehameha, l'unificateur des îles hawaïennes, ou le 4 juillet. Les années où le tournoi ne se tient pas sur Maui, l'Association de Sumo de Maui et d'autres groupes de sponsors d'origine japonaise sponsorisent des films ou des évènements culturels japonais pour rassembler des fonds afin envoyer l'équipe de Maui à Oahu ou Hawaï.

Au cours de ma première année de pratique du sumo, je suis choisi pour être l'un des sept gars qui doivent représenter Maui au tournoi inter-îles. Chaque lutteur du tournoi combat comme membre de son équipe. Il n'y a pas de champion individuel qui soit couronné et il n'y a pas de classement des lutteurs comme cela peut exister dans le sumo professionnel. Maui ne gagne pas cette année là, mais je remporte tous mes combats. Bien que je ne possède pas beaucoup de raffinement technique, je parviens en général à surclasser mes adversaires en puissance grâce à une charge violente et une attaque en poussée. Je trouve le sumo intéressant, mais je le pratique toujours essentiellement en complément au football – et si possible, pour gagner des primes. Chaque année, au tournoi, il y a des prix qui sont attribués pour des performances dans les combats qui précèdent les combats décisifs pour l'attribution du titre, des prix tels que de la nourriture en conserve, des radios, et des trophées. Un lutteur qui réussit une série de trois victoires consécutives peut se voir attribuer un prix, un lutteur qui en remporte cinq gagnera un prix plus élevé, et ainsi de suite.

Avec l'aide et les instructions d'Ogasawara et de deux frères du nom d'Aloha et James Sato, j'apprends petit à petit de plus en plus sur le sumo et commence à véritablement apprécier le sport en lui-même. L'année suivante, au cours du mois précédant le tournoi, nous nous entraînons deux fois par semaine de six à dix heures le soir, et je ne manque pas une seule session. Mais le véritable tournant survient plus tard cet été, au mois d'août 1961, quand trois instructeurs viennent du Japon pour travailler avec les lutteurs hawaïens. Le chef de la délégation japonaise est le professeur Toshio Takizawa, directeur sportif de l'Université Meiji de Tokyo. Il est accompagné par deux anciens champions universitaires, dont l'un était champion amateur du Japon. Comme ils ont prévu d'emmener avec eux au Japon un groupe de lutteurs hawaïens pour combattre face à des lutteurs universitaires et amateurs japonais, le principal objectif de la visite est d'apprendre aux Hawaïens les finesses du sport, comme ce qu'il faut faire dans le cercle avant que le combat ne commence, et la manière idoine de se mettre en position avant la charge initiale.

Tout en préparant les lutteurs hawaïens à leur voyage au Japon, les instructeurs japonais passent une semaine dans chacun des centres de sumo d'Hawaï, Honolulu, Hilo et Maui. Au cours de leur séjour sur Maui, je viens à l'entraînement tous les jours, et me dis que j'ai impressionné Takizawa. Bien qu'il y ait d'autres gars en salle de muscu qui sont aussi costauds et peut-être aussi bons que moi, la conjonction de ma taille, de ma jeunesse et de mon attitude – Takizawa dit que je suis *majime* (sérieux, appliqué) – l'enthousiasme tout particulièrement. Je me sens très flatté quand il me demande de venir au Japon, mais il me faut refuser parce que je suis encore à l'école et que je n'en ai pas les moyens.

C'est Takizawa qui me fait finalement me déshabiller. Lui et les autres instructeurs japonais sont choqués de constater que certains des plus jeunes nouent le *mawashi* sur un short. Beaucoup des lutteurs les plus vieux n'ont pas de problème à ne porter que le *mawashi*, qui laisse apparente la majeure partie de la région pelvienne, à l'exception d'une fine partie entre les fesses, mais les plus jeunes sont timides et un peu plus hésitants. Donc nous portons également des shorts. Mais les Japonais, pour qui notre aspect doit paraître quelque peu ridicule, ne peuvent accepter cette tolérance à la timidité américaine. Takizawa me dit qu'il souhaite prendre quelques photos à

montrer chez lui de retour au Japon, mais il ajoute qu'il me faut enlever mon short. Je suis plutôt embarrassé mais j'obtempère et ressens pour la première fois l'impression d'être un véritable sumotori.

L'instruction et les encouragements reçus des instructeurs japonais m'apportent une motivation décisive pour travailler plus dur le sumo. Et bien que je n'imagine pas encore en avoir jamais l'occasion, l'invitation de Takizawa à venir au Japon emplit mon esprit de rêves de voyages à l'étranger et de triomphes sur le cercle de sumo qui vont bien au-delà de victoires sur Oahu ou Hawaï dans le tournoi inter-îles. Je n'ai alors pas la moindre idée de la vitesse avec laquelle ces rêves deviendront réalité.

Quand Takizawa revient au Japon, il montre les photos qu'il a prises de moi à Takasago, l'ancien grand champion Maedayama et patron de la Takasago-beya. J'apprends que Takasago a manifesté de l'intérêt et qu'il souhaite me rencontrer en personne. Mais l'affaire en reste là pendant plus de deux ans. Pendant ce temps, je termine mes deux dernières années au football pour Baldwin et juste avant la remise des diplômes, en mai 1963, rejoins la Garde Nationale pour une période de six ans. M'entraînant avec la garde pendant les six mois suivant mon diplôme, je commence à perdre du poids pour la première fois, descendant des plus de 140 kilos de mes années comme arrière à seulement 110 environ au début de 1964. Un vrai poids-plume, au moins selon mes critères. Je passe aussi environ un mois à charger des caisses de fruits sur des camions et des trains pour la Maui Pineapple Company. Et, bien sûr, je continue de penser au sumo et m'entraîne quand j'en ai l'opportunité.

En février 1964, Takasago emmène un groupe des meilleurs sumotori du Japon à Hawaï pour donner des combats-exhibition à Honolulu. Parce que les athlètes japonais envisagent aussi de donner des séances d'entraînement aux lutteurs locaux, Ogasawara s'arrange avec le club de sumo de Maui pour pouvoir m'emmener. Il me dit qu'il y a quatre candidats d'Oahu qui essayent de faire une percée dans le sumo au Japon et que comme Takasago a déjà manifesté son intérêt pour moi, je dois avoir l'occasion de goûter à la haute compétition. Haute compétition est un doux euphémisme. C'est plutôt comme faire affronter le club de foot d'Asnières-sur-Seine au grand Barça. Mais ma première occasion de monter sur le *dohyo* avec les meilleurs du sumo, dont Taiho, l'un des plus grands champions de l'histoire de ce sport, reste pour moi un plaisir intense que je n'oublierai jamais, même si depuis j'ai combattu pour de vrai Taiho et les autres au Japon. Tandis que nous autres lutteurs hawaïens nous escrimons en vain face aux pros, Takasago et Furiwake (ancien grand champion Asashio, alors entraîneur à la Takasago-beya) nous observent attentivement. Les yeux entraînés des deux hommes ne s'attardent pas sur les victoires ou les défaites, toutefois ; ils remarquent la jeunesse, le gabarit et la technique, et recherchent cette si fugitive mais si primordiale qualité de la détermination. J'ai dû bien m'en tirer parce que juste après la douche, à la fin de l'entraînement, on m'emmène voir Takasago et Furiwake. Sans perdre de temps, Takasago m'invite formellement à venir au Japon pour rejoindre sa confrérie.

Ma première réaction est le choc et l'incrédulité. Bien que je me retrouve bientôt à dire « oui, je viens », je ne pense pas véritablement au sumo. Peut-être est-ce parce que je suis si jeune et que j'ai toujours rêvé d'aller à l'étranger comme tout gamin, mais ma tête commence à être envahie de toutes les bonnes choses que j'ai pu lire ou entendre à Hawaï sur le Japon, sur le pays, les gens, les filles. Je voulais aller voir moi-même le Japon et voici l'occasion. Mon enthousiasme se calme suffisamment, toutefois, pour me permettre de dire à Takasago que je ne peux pas lui donner de décision définitive avant d'avoir parlé à ma famille. Le lendemain, après m'être entraîné à nouveau avec les sumotori japonais, je retourne à Maui pour les obsèques de mon grand-père. A la maison, je rencontre une ferme opposition de la part de ma mère. Je suis, après tout, son fils aîné et je peux comprendre ses sentiments sur le fait que je doive rester à la maison et travailler plutôt que de poursuivre quelque avenir insensé et incertain dans une Tokyo si lointaine. Mais je suis maintenant

déterminé à partir, et essaie patiemment de lui expliquer que le sumo est ma chance de devenir quelqu'un, de réussir, et que je ne la décevrai pas. Les membres de l'association de sumo de Maui m'aident aussi, passant un long moment à expliquer que je peux réussir dans ce sport et en même temps promouvoir de bonnes relations entre Hawaï et le Japon. A contrecœur, ma mère finit par donner son consentement.

Je passe les deux semaines suivantes à préparer mon départ. Takasago et les lutteurs japonais quittent Hawaï pour des exhibitions à San Francisco et Los Angeles, et je dois les retrouver une semaine plus tard à l'aéroport d'Honolulu, sur leur chemin pour rentrer au Japon. Mais mon visa n'arrive pas à temps pour que je puisse partir avec eux. Un autre contretemps survient de par mon engagement de six années avec la Garde Nationale, dont je n'ai effectué qu'un an. Mais le club des vétérans de la 442ème, descendant du fameux régiment Nisei qui s'était distingué au combat en Italie au cours de la Deuxième Guerre Mondiale, soutient ma décision d'entrer dans le sumo et intercède auprès du gouverneur d'Hawaï pour que je sois libéré du service. Cela est fait, à la condition que je sois assujetti à la période normale après ma première année au Japon. La voie est désormais libre pour mon départ. La veille de mon départ, l'Association de Sumo de Maui et quelques autres amis donnent une fête en l'honneur de mon départ. On discute pas mal sur les difficultés et la discipline de vie dans une *heya* de sumo, et sur les problèmes que je rencontrerai en tant qu'étranger. Mais bien que j'aie souvent entendu dire combien c'est rude, je suis bien trop tendu cette nuit-là pour me sentir inquiet ou nerveux. Je suis sur le point de m'embarquer dans une grande aventure au Japon, et s'il y a des difficultés, je m'en fous. Je ne pense même pas beaucoup au sport dont j'ai décidé de faire ma profession. Mon cœur est juste si excité et impatient. Le lendemain, 22 février 1964, je m'envole d'Hawaï, plein ouest, laissant derrière moi dix-neuf années de ma vie.

Tokyo : les quatre premiers jours

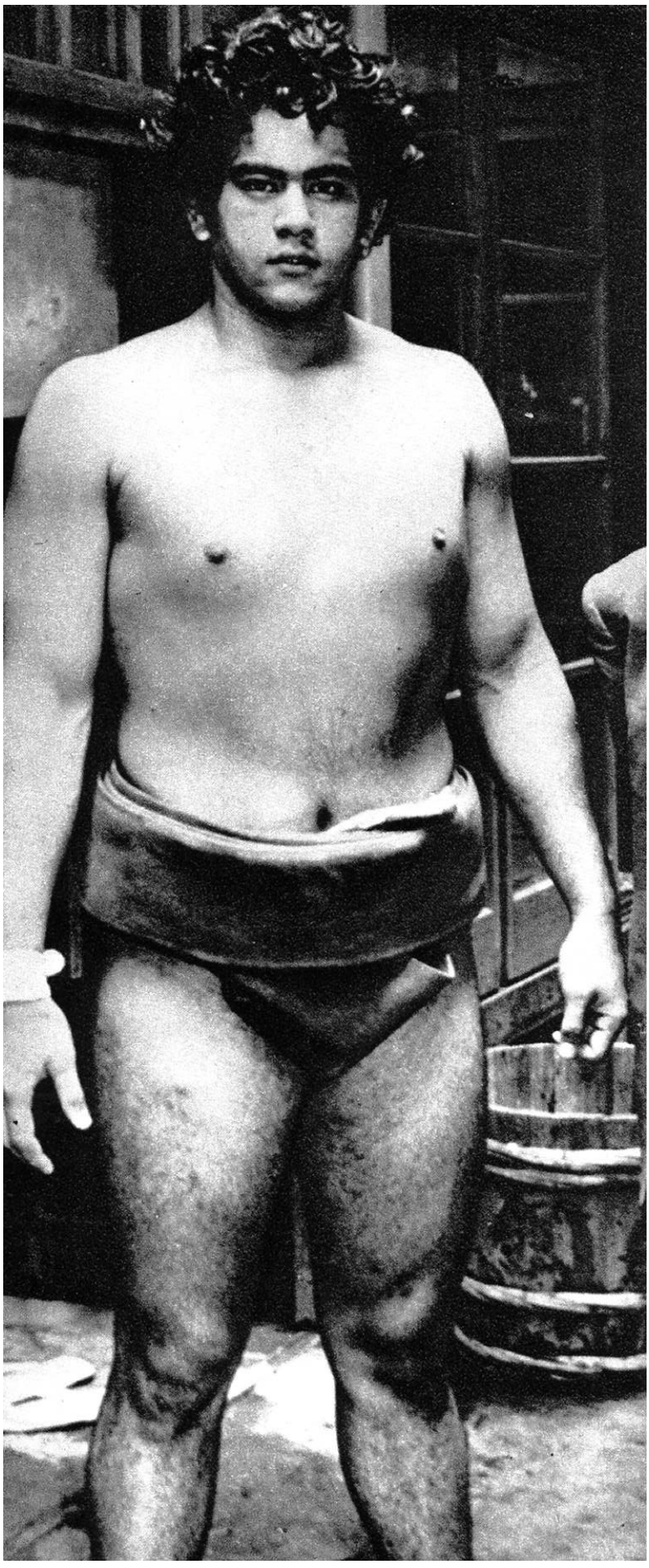
Le lendemain, j'apprends ce qu'est l'hiver. Pour la première fois de ma vie je marche dans le vent glacial et violent qui souffle sur l'aéroport Haneda de Tokyo. Tremblant, je salue Takasago. Conscient seulement du froid et du caractère irréel de la situation, je suis emmené en ville à mon nouveau foyer, la Takasago-beya, une maison de bois tortueuse, et non chauffée où quelques soixante lutteurs vivent et s'entraînent. Les énormes chambres au sol de tatamis, où les lutteurs étalent leurs futon (couchage) pour dormir, chauffées seulement par de petits poêles à gaz ou à pétrole, semblent encore plus froides et peu accueillantes du fait qu'elles sont vides ; la plupart des hommes de la confrérie sont partis en tournée. A mon deuxième jour à Tokyo, j'ai la stupeur de voir, à la fenêtre, la neige tomber. C'est la première fois de ma vie que j'en vois. A Maui il neige certaines années sur un sommet, et tout le monde se précipite pour voir cela. Mais maintenant je sais qu'il n'y a pas lieu de s'enthousiasmer plus que ça.

Le froid est vraiment la seule chose dont je me souvienne de ces tout premiers jours. Les petits poêles sont juste suffisants pour réchauffer un peu l'atmosphère des pièces durant la journée, mais le danger d'incendie dans ces immeubles en bois est bien trop grand pour laisser un poêle brûler sans surveillance, et donc ils doivent être éteints dans la nuit. Au petit matin, c'est comme se réveiller dans un congélateur. S'extirper du futon dans cet air glacial est une torture quotidienne. Il est difficile également, tout au moins au début, de s'habituer à une vie sans meubles. Il n'y a pas de chaises et les tables basses ne peuvent servir que si l'on est assis jambes croisées sur des coussins placés sur les tatamis. Ce n'est pas tant de vivre au sol qui est difficile pour moi. Le plus douloureux est de devoir s'asseoir en toute occasion avec les jambes ramassées en dessous de soi. Je suis sûr que tout homme de fort gabarit qui s'essaie pour la première fois au style de vie à la japonaise comprendra très vite. Et je suis bien plus grand que beaucoup de gars costauds.

Il n'y a pas d'entraînement, toutefois, puisqu'il n'y a que dix lutteurs qui ne participent pas à la tournée. Tout le monde est très gentil avec moi, essayant de faciliter autant que possible mon

intégration dans un monde nouveau pour moi. Les trois premières nuits Mme Takasago me cuisine des plats américains, comme du jambon et des œufs, du poulet, et je dors dans la chambre réservée aux lutteurs de haut rang de la *heya*. Je ne réaliserai pas avant longtemps combien ce traitement peut être spécial pour une nouvelle recrue. Avec le recul, ces tout premiers jours, en dépit de toutes les nouveautés, sont peut-être les moments les plus confortables que je vivrai dans mes trois premières années dans le sumo.

Quatre jours après mon arrivée au Japon, je quitte Tokyo pour rejoindre le reste de la *heya* à Osaka et y commencer l'entraînement pour le tournoi d'Osaka, qui se tient tous les mois de mars. C'est là que je commence à réaliser à quoi ressemble la vie d'un sumotori professionnel.



Jesse peu après son arrivée au Japon.

III/ *Sumōdō*

Shingitai

Quand les plus anciens des Japonais se réunissent autour de bols fumants de saké pour discourir de leur sport national, ils emploient souvent le terme *sumōdō* au lieu de la forme plus commune et courte de « sumo ». Le caractère chinois employé pour écrire le *dō* de *sumōdō* signifie chemin ou voie, à la fois dans le sens concret de rue ou de voie de communication, et dans le sens plus abstrait du cours d'une vie ou d'un code de conduite. Les exemples abondent dans la langue, parmi lesquels *bushidō* (la voie du guerrier), *shintō* (la voie des dieux, la forme religieuse primitive du Japon), *kendō* (la voie de l'épée), *shodō* (calligraphie), *sadō* (la voie du thé, telle qu'incarnée par la cérémonie du thé) et *judō* (la voie de la souplesse). De manière similaire, le *sumōdō* (la voie du lutteur) donne vie à un système de valeur original qui sous-tend les aspects plus physiques et techniques de l'art du sumo. Parce que le sumo est plus qu'un sport. C'est en réalité un art de vie qui donne autant d'importance à un développement spirituel et émotionnel solide et vigoureux qu'à l'entraînement physique.

On dit que les trois éléments clé du succès d'un sumotori sont le *shin* (pensée, cœur, esprit), le *gi* (art, technique) et le *tai* (le corps, le physique). Souvent rassemblés pour former le terme de *shingitai*, on peut dire de ces trois fondamentaux qu'ils sont au cœur du *sumōdō*. Et le sens implicite que revêt la première position de *shin* ne passe pas inaperçu pour les lutteurs qui aspirent aux sommets dans le sumo. Wakanohana, l'un des grands champions les plus populaires et couronnés de succès de l'après-guerre, et actuellement patron de sa propre *heya*, s'est souvenu de la première fois qu'il comprit que la taille n'était pas tout. Quand il était enfant, Wakanohana suivait avec passion les exploits d'un grand champion dont tous les experts du sumo disent qu'il est le plus grand de tous les temps, Futabayama, détenteur du record quasi incroyable de soixante-neuf victoires consécutives. Mais comme il n'y avait pas de télévision à cette époque, Wakanohana ne vit jamais Futabayama en personne avant de lui-même rejoindre le monde de l'*ozumo*, alors que le grand champion avait déjà quitté les *dohyo*. Avant de rencontrer Futabayama, Wakanohana avait rencontré un autre lutteur du nom de Dewagatake, qui mesurait dans les deux mètres et pesait près de 200 kilos. Comme Dewagatake n'était jamais devenu grand champion, Wakanohana s'imaginait qu'un grand champion aussi resplendissant que Futabayama devait être un personnage encore plus imposant que la montagne qu'il avait rencontré. Quand on finit par lui présenter Futabayama, Wakanohana put à peine y croire. « Il paraissait à peine plus grand qu'un homme moyen. Je ne pouvais tout simplement pas croire que c'était là l'homme qui avait remporté soixante-neuf victoires d'affilée. Mais c'était bien Futabayama. C'est à ce moment que je réalisai que le sumo, ce n'est pas le corps. C'est l'esprit ».

Si l'un des éléments très importants qui caractérise le *sumōdō* est l'esprit de combativité dans le cercle, un autre est la haute importance accordée aux manières et à la courtoisie. Wakanohana, qui a écrit sur la philosophie du sumo, a dit que l'art du sumo est l'esprit qui commence et finit avec l'étiquette. L'arrogance n'a pas sa place dans un monde qui souligne le respect envers le supérieur,

les formes appropriées pour s'adresser à lui, la modestie et l'humilité, et la capacité à prendre des coups sans montrer de faiblesse ou d'émotion inutile. Il est difficile d'imaginer un sumotori, quelque soit sa force ou la confiance qui l'anime, en train de fanfaronner avant un combat sur la façon dont il va démolir son adversaire, comme pourrait le faire un Mohamed Ali. Le lutteur qui vient juste de balancer son adversaire à terre tendra le bras pour aider son ennemi à se remettre sur ses pieds, et les deux hommes s'inclineront l'un vers l'autre avant de quitter le *dohyo*. L'ivresse de la victoire ou la détresse de la défaite sont rarement visibles sur les visages des combattants quand ils descendent du *dohyo* et quittent la salle. De telles émotions sont relâchées dans des sphères plus privées, loin des yeux du public. Cette retenue est peut-être bien l'une des raisons pour lesquelles certaines personnes pensent que les sumotori, qui ont habituellement la langue bien pendue dans les occasions informelles, ne savent pas très bien s'exprimer – tout particulièrement dans les interviews télévisées juste après qu'ils aient remporté un combat important. Le lutteur lâche en général quelques commentaires modestes sur le fait qu'il a eu de la chance, ou qu'il était dans un bon jour, puis répond ensuite d'un hochement de tête ou d'un grognement aux questions que peut lui poser le commentateur télé. Car pour un lutteur, analyser les points faibles de sa victime, particulièrement s'il vient de se défaire d'un champion de haut rang ou d'un grand champion, ou de mettre en avant ses propres efforts, serait considéré à la fois comme irrespectueux et de mauvais goût.

L'étiquette du sumo s'étend à tous les aspects de la vie du lutteur sur le *dohyo* comme en dehors. De points qui peuvent paraître mineurs, mais importants pour l'adversaire, comme la propreté corporelle ou le fait de tailler les ongles court, à la manière idoine de recevoir les émissaires de l'Association de Sumo en ce grand jour où un lutteur triomphant se voit officiellement informé qu'il a été promu au rang élevé de grand champion, le code de conduite du sumo est défini avec soin. Ce code donne une importance capitale aux les relations entre supérieurs et subordonnés. Le jeune apprenti qui s'est vu donner un entraînement par un lutteur de rang élevé dans sa *heya* lui offrira une louche d'eau en geste de remerciement. Le lutteur de rang élevé, en retour, offrira de l'eau au patron de la confrérie et aux autres entraîneurs à la fin de la séance. Si un entraîneur refuse poliment la boisson, le lutteur n'offrira alors pas la même louche au suivant ; il videra la louche non utilisée mais tout de même considérée comme telle et reviendra au seau d'eau pour la remplir à nouveau. Après que les lutteurs les mieux classés de la *heya* ont pris un bain, fini le repas de midi, et se sont retirés dans leurs chambres pour se reposer, ils reçoivent une brève visite des plus jeunes apprentis qui, tour à tour, s'inclinent sur le pas de la porte et déclament un salut formel qui peut se traduire par « Vous devez être très fatigué ».

Le monde du sumo empreint de hiérarchie et marqué par la notion du rang, est bien entendu le produit de la culture nationale qui lui a donné naissance. Le sociologue Chie Nakane a fait remarquer que la société japonaise est caractérisée par un mode de fonctionnement des rapports humains empreint de verticalité. Mais tandis que la démocratisation rapide du Japon et l'urbanisation accélérée depuis la période Meiji ont provoqué de grands changements dans la rigide structure verticale de la société, le monde des lutteurs, qui par nature est une société fermée et hautement protectrice en dehors de la culture moderne majoritaire, en a été moins affecté.

Cela ne veut pas dire qu'aucun changement significatif ne se soit produit. L'un des plus marquants a été l'introduction en 1957 d'un revenu mensuel garanti en fonction du rang tenu, même si les sumotori des deux premières divisions sont les seuls à pouvoir y prétendre. De plus, les lutteurs de nos jours portent des vêtements occidentaux bien plus souvent que leurs homologues d'avant guerre, et beaucoup préfèrent maintenant le whisky au saké et la viande au poisson. Certains ont assez d'argent pour posséder des postes de télévision et des stéréos, et profitent de loisirs comme le golf ou le bowling, à peu près comme leurs contemporains de la société. Mais pour atteindre un rang suffisamment élevé pour jouir de privilèges tels qu'un salaire – et beaucoup ne parviennent jamais jusque là – une jeune recrue débutant à l'âge de quinze ou seize ans doit subir de longues années d'intense entraînement et de stricte discipline dans l'environnement paternaliste de la *heya*.

En retour du vivre et du couvert, et avec la croyance que cela lui instillera la rectitude morale nécessaire et le mordant indispensable au succès, l'apprenti doit participer au nettoyage de la *heya*, préparer et servir les repas, et être constamment disponible pour les entraîneurs et les lutteurs de haut rang pour tout, leur frotter le dos au bain comme faire leurs courses. Au travers de ces servitudes, on apprend les ficelles du métier, et l'on devient digne d'être servi un jour. Les tâches pénibles procurent la motivation pour travailler dur à l'entraînement afin d'atteindre aussi vite que possible un rang qui permette de jouir, en retour, de tels services.

Par conséquent, en dépit de changements lents mais inévitables, la société du sumo est toujours plus proche de son passé féodal que la plupart des autres milieux sociaux du Japon moderne. Un admirateur de longue date de ce sport a commenté que depuis la dissolution de l'ancienne armée impériale japonaise, il n'y a que deux endroits au Japon où le système à l'ancienne de classes strictes survit : dans certains des gangs mafieux du pays et dans le sumo. Même si cela est peut-être un peu exagéré, il n'en demeure pas moins que les exigences féodales placées sur les aspirants sumotori, avec l'incertitude financière inhérente à la situation de lutteur professionnel de sumo, rendent de plus en plus difficile le recrutement. En 1963, l'année précédant mon entrée à la Takasago-beya, 250 jeunes décidèrent de faire une carrière dans le sumo. Huit ans plus tard, en 1971, le nombre de garçons rejoignant des confréries de sumo a chuté à 156, contraignant beaucoup de *heya* à mettre des petites annonces de recrutement dans les journaux. Et parmi ceux qui s'essayent au sumo, beaucoup trouvent cela trop dur et abandonnent. Le nombre total de sumotori professionnels a chuté d'un pic de plus de 800 en 1959 à juste un peu plus de 550 à la fin de 1972.

Pourtant, si le sumo n'est pas en danger de mort, car il jouit actuellement d'une popularité renouvelée grâce aux exploits de quelques beaux et jeunes premiers, certains maintiennent que ce sport devra faire face à une crise s'il ne se démocratise pas, socialement comme financièrement. Ils regrettent que bien souvent des exigences déraisonnables sont formulées à l'encontre des jeunes apprentis par leurs supérieurs et que les profits générés par le sport ne sont pas répartis équitablement entre les officiels de l'Association de Sumo d'un côté et les lutteurs, *gyoji* (arbitres), *yobidashi* (assistants qui appellent les lutteurs avant chaque combat et accomplissent d'autres tâches), coiffeurs et autres assistants de l'autre. D'autres commentateurs insistent sur le fait que bien que des réformes nécessaires aient été et seront mises en place, il faut prendre un soin considérable à préserver le caractère unique du sumo. Ils craignent qu'en modifiant de manière trop radicale la société du sumo et en rendant la vie trop confortable aux recrues, on ne finisse par détruire cet esprit fugace mais si important qui est au cœur de la voie des lutteurs et qui seul peut façonner de grands champions. Cela ferait disparaître le *dō* de *sumōdō*. Certains puristes parmi les plus anciens se lamentent déjà de ce qu'une discipline empreinte de noblesse et de stoïcisme capable de produire des figures héroïques est tombée, victime de la culture moderne, médiatique et hédoniste. Mais la nostalgie envers un âge d'or passé ne peut pas grand-chose face au problème des changements d'époques et de goûts. L'une des choses les plus remarquables dans la longue histoire du sport national japonais a été sa capacité à encaisser des changements parfois fondamentaux, à survivre et à conserver sa vitalité. Et il continuera à prospérer encore de nombreuses années.

En dépit de ses éléments de féodalité, il existe dans le sumo une sorte de démocratie basique qui n'existe même pas aujourd'hui dans les secteurs les plus modernes de la société japonaise. C'est le prix que l'on accorde à la compétence, quelque soit l'âge ou l'expérience. Les lutteurs des deux premières des six divisions du sumo professionnel, *juryo* et *makuuchi*, qu'ils soient jeunes ou pas, sont connus sous le terme de *sekitori* et gagnent le droit d'échapper à toute corvée, perçoivent un salaire régulier, et voient des camarades de *heya* des quatre divisions les plus basses rattachés à leur service personnel en tant que *tsukebito* (littéralement « personne au service », une sorte de serviteur soumis au bon vouloir d'un autre – tous les lutteurs non *sekitori* sont rattachés à un certain *sekitori* ou aux entraîneurs de *heya* comme *tsukebito*). C'est uniquement sur la base de sa compétence que la vitesse de l'ascension d'un lutteur dans la hiérarchie est déterminée. Un sumotori du nom de

Kitanoumi a fixé récemment un record en devenant *sekitori* à l'âge de dix-sept ans. Le grand Taiho en fixa un autre en atteignant le rang ultime de *yokozuna*, ou grand champion, à vingt-et-un ans. Bien qu'un *sekitori* de 17 ans restera toujours poli et respectueux envers un lutteur de 28 ans d'une division inférieure et n'aura pas d'exigences inutiles par déférence envers sa grande expérience, c'est le plus vieux qui aidera le plus jeune à enfiler son kimono quand le *sekitori* sera de sortie, ou qui nouera le *mawashi* du *sekitori* dans les vestiaires avant les combats lors des tournois.

Le *Banzuke*

Etant donné que le rang d'un sumotori détermine tout, de son statut à son salaire, attardons nous un peu sur le système de classement du sumo. Les divisions principales, de la plus élevée à la plus basse, sont rassemblées dans la pyramide suivante :

Le groupe le plus bas, *maezumo*, n'est pas véritablement une division et n'apparaît pas sur le *banzuke*, la liste des classements officiels publiée par l'Association de Sumo juste avant chaque tournoi. Les lutteurs en *maezumo* sont de jeunes recrues qui viennent juste de rejoindre des confréries de sumo. Ils luttent au cours de la première moitié de chaque tournoi de quinze jours (*basho*) selon un système de points afin de grimper sur le premier barreau de l'échelle du sumo, *jonokuchi*. Deux victoires consécutives lors d'une journée permettent au vainqueur de remporter un point ; un total de quatre points assure la promotion en *jonokuchi* pour le tournoi suivant. Seul un lutteur qui gagne le premier combat de la journée est autorisé à en disputer un second, mais s'il perd le deuxième, il ne remporte pas de point et doit à nouveau tenter sa chance le lendemain. Ceux qui ne parviennent pas à cumuler quatre points durant un tournoi doivent à nouveau lutter en *maezumo* au *basho* suivant. [NdT : ce système n'existe plus en tant que tel aujourd'hui, même si le *maezumo* est encore d'actualité]

Chacune des six divisions au dessus de *maezumo* est divisée en une série de rangs numérotés comprenant deux lutteurs – l'un qui combat du côté est du cercle, l'autre du côté ouest. Si l'on prend par exemple les *juryo*, il y a en général 26 sumotori qui se confrontent, bien que ce chiffre puisse être légèrement inférieur lors de certains tournois. Ces 26 hommes sont répartis sur treize rangs. L'est étant considéré comme un peu plus prestigieux que l'ouest, le leader de la division est l'est numéro un, le suivant l'ouest numéro un, puis l'est numéro deux, et ainsi de suite jusqu'à l'ouest numéro treize. Les quatre divisions en dessous des *juryo* suivent le même modèle, bien que le total de lutteurs dans chacune soit plus élevé qu'en *juryo*. Les *juryo* et *makushita* étaient au

départ une seule et même division, et encore aujourd'hui elles occupent une ligne identique sur le *banzuke*, même si les noms des *juryo* sont rédigés en caractères légèrement plus épais. Le terme de *juryo* signifie dix ryo. Au cours de la période du *kanjin-zumo*, sous les Tokugawa, les lutteurs se voyaient attribuer un salaire quotidien d'un ryo (trente centime d'euro pour l'époque) quand ils faisaient pour la première fois leur apparition en tournoi. Grâce à des victoires et des promotions régulières, un sumotori pouvait progressivement accroître ses revenus. Les hommes qui recevaient dix ryo par jour étaient connus comme les *juryo*. Aujourd'hui, le pas à franchir entre les *makushita* et les *juryo* est crucial car il signifie le passage du statut d'un lutteur qui se débat à celui de *sekitori*, avec tous les bénéfices que ce statut apporte.

La plus haute des divisions, la *makuuchi*, attire le plus l'attention des supporters moyens, car elle est celle qui rassemble les meilleurs lutteurs et que seuls les combats de cette division sont diffusés quotidiennement à la télévision nationale. Le nombre maximum d'hommes dans cette division est fixé à 38, mais lors de la plupart des tournois le chiffre est légèrement inférieur. Le gros de la division est composé de rikishi appelés *maegashira* qui, à l'instar des *juryo*, sont divisés en rangs de un à treize environ, est et ouest. Au dessus des *maegashira*, dans l'air qui se raréfie à l'approche des sommets de la pyramide du sumo, on trouve les trois rangs *sanyaku* de *komusubi*, *sekiwake* et *ozeki*. A la différence du système des *maegashira* et en dessous qui voit deux lutteurs pour chaque rang, il peut y avoir, et il y a souvent, plus de deux lutteurs à chacun des quatre rangs majeurs. Parfois il y en a moins.

Les promotions et rétrogradations dépendent des performances d'un lutteur lors de chaque *basho*. A l'exception des deux majeurs d'*ozeki* et *yokozuna*, une majorité de victoires, *kachi-koshi*, lors d'un tournoi, signifie quasi systématiquement une promotion pour le tournoi suivant ; une majorité de défaites, *make-koshi*, résulte généralement en une rétrogradation. Pour les sumotori des quatre divisions en dessous de la *juryo*, qui ne combattent que sept fois au cours d'un tournoi de quinze jours, le chiffre magique de victoires et quatre. Pour les *sekitori* de *juryo* et de *makuuchi*, qui combattent chaque jour, ce chiffre est de huit. Plus l'on a de victoires au dessus de quatre ou de huit, plus l'on gravit d'un seul coup des rangs dans la hiérarchie. A l'inverse, la chute est d'autant plus rude que les défaites s'accumulent. Les sumotori vivent sous la menace constante de la rétrogradation. Car soumis à la dure réalité du système de classement, ils doivent refaire leurs preuves à chaque tournoi, six fois par an.

J'en vis la preuve de façon très personnelle bien longtemps après que je sois moi-même devenu un *sekitori*. Asaarashi, un camarade *sekitori* et l'un de mes meilleurs amis à la Takasago-beya, chuta brièvement de *juryo* en *makushita*, perdant son statut de *sekitori*, et me fut assigné comme *tsukebito*. Il n'était pas seulement un ami personnel, mais avait en outre été *sekitori* un an de plus que moi. Je n'aimais pas l'idée de voir Asaarashi devoir me servir. Mais puisqu'il est de coutume que le *tsukebito* le plus expérimenté noue le *mawashi* dans les vestiaires juste avant les combats en tournoi, c'est Asaarashi qui dût m'aider. La sensation était bizarre. Heureusement il fit son retour en *juryo* peu après.

Les deux exceptions à la règle du *kachi-koshi* et du *make-koshi* sont les promotions aux rangs d'*ozeki* et de *yokozuna*. Le terme d'*ozeki* signifie « grande barrière », et pour ceux des lutteurs qui parviennent au rang précédent de *sekiwake*, c'est exactement cela. Comme c'est sur les épaules des hommes qui deviennent *ozeki* et *yokozuna* que tout l'honneur et le prestige du sport résident, l'Association de Sumo n'élèvera aux rangs les plus élevés du sumo que les seuls lutteurs dont elle pense qu'ils peuvent non seulement remporter de manière régulière une grande majorité de leurs combats, mais aussi qui se conduisent d'une manière digne du rang considéré. Un lutteur qui se qualifie pour le rang d'*ozeki* a en général tenu le rang de *sekiwake* pendant plusieurs tournois consécutifs avec des scores de dix victoires ou plus. Comme *ozeki*, il doit continuer à être exceptionnel dans ses performances et doit remporter la Coupe de l'Empereur au moins deux fois

pour être pris en considération pour le rang de *yokozuna*. Un *ozeki* ne peut être rétrogradé que s'il échoue à décrocher un *kachi-koshi* lors de deux tournois consécutifs, mais en général il se retirera plutôt que de souffrir un tel déshonneur. Un *yokozuna* ne peut jamais être rétrogradé, mais lui aussi se retirera quand il n'est plus en mesure d'honorer convenablement son rang. En raison des difficiles conditions de qualification, le nombre d'*ozeki* et de *yokozuna* varie considérablement d'une année sur l'autre. Par exemple, à l'orée de 1953, il y avait cinq grands champions, et à la fin 1972, un seul. Il y eut de brèves périodes où personne ne détenait le rang suprême du sumo. En janvier 1973, il n'y a eu que 53 *yokozuna* depuis la création du titre, sous l'ère Tokugawa.

Le *yokozuna* tire son nom d'une épaisse corde blanche (*tsuna*) que lui seul est autorisé à revêtir au cours de ses apparitions cérémonielles. Le poids de la corde varie en fonction du tour de taille de celui qui la porte, mais elle pèse sans doute bien plus de dix kilos. Il faut au moins six ou sept assistants, chacun porteurs de gants blancs pour éviter de souiller la pièce sacrée, pour serrer la *tsuna* autour de la taille du *yokozuna* avant d'effectuer le nœud élaboré à l'arrière. Cet exercice rappelle à certains la toilette d'un bœuf de concours. Suspendues à l'avant de la corde, on trouve des bandes de papier en zigzag appelées *gohei.* Bien qu'elles soient en général plus petites, des cordes similaires décorées de *gohei* peuvent être aperçues dans les sanctuaires shinto, au dessus des portes d'entrée, et dans de petits sanctuaires dans les maisons, et elles symbolisent les divinités gardiennes de la production, les *musubi-no-kami*.

Les origines du rang de *yokozuna* sont difficiles à définir avec précision. Une légende baroque raconte que le premier *yokozuna* historique, Akashi – dont on pense qu'il vécut au début de l'ère Tokugawa mais dont on ne connaît quasiment rien – se sentit embarrassé par sa nudité au moment d'être présenté à l'empereur et il agrippa une corde pendant à l'entrée d'un temple pour s'en couvrir. Des récits plus crédibles commencent à l'ère Anei (1772-1780) quand un ou deux des plus solides *ozeki* (alors le rang le plus élevé) étaient régulièrement conviés aux cérémonies d'inauguration de châteaux ou de domaines. Des cordes étaient tendues au sol pour diviser la bonne de la mauvaise terre, et le lutteur frappait alors la terre de ses pieds (un exercice que l'on voit encore sur les *dohyo* aujourd'hui, et qui vise à chasser les mauvais esprits). Pour purifier leur propres corps, les lutteurs participant à de telles cérémonies passaient autour de leur taille des cordes appelées *musubi-no-kami-no-o*. Plus tard, au cours de l'ère Kansei (1789-1801), certains *ozeki* se virent accorder la permission officielle d'effectuer un type de danse stylisée avant les combats tenus en présence des shogun Tokugawa et des membres de leur cour (cette cérémonie, appelée *yokozuna dohyo-iri*, est toujours effectuée aujourd'hui). Parce qu'ils portaient la *tsuna* durant cette cérémonie, les *ozeki* ainsi honorés reçurent le titre de *yokozuna*. Ce titre était purement honorifique, toutefois, et n'avait rien à voir avec un rang. *Ozeki* demeurait le rang le plus élevé du sumo, et même ceux qui avaient reçus la permission de se produire en tant que *yokozuna* devant le shogun étaient listés sur le *banzuke* comme *ozeki*. S'il est vrai que ceux qui étaient désignés pour officier comme *yokozuna* étaient souvent les plus forts des *ozeki* de leurs temps, ce n'était pas tout le temps le cas. L'un des plus grands et plus légendaires *ozeki*, Raiden, ne devint jamais *yokozuna*. Bien que beaucoup se plaisent à répéter l'histoire fameuse disant que Raiden était trop violent pour devenir *yokozuna* parce qu'il avait tué l'un de ses adversaires en lui brisant les côtes, le fait est que, comme d'autres, il n'eut jamais l'occasion de se produire devant la cour. Et comme Raiden détenait déjà le rang le plus élevé du sport et l'admiration de son époque comme lutteur le plus puissant, il n'avait aucune raison d'en faire plus pour un titre qui de toute façon était purement honorifique. La première fois que le titre de *yokozuna* apparut comme une entité séparée sur un *banzuke* fut en 1890 au cours de la période Meiji. En 1903, le rang de *yokozuna* fut reconnu comme le plus élevé du sumo.

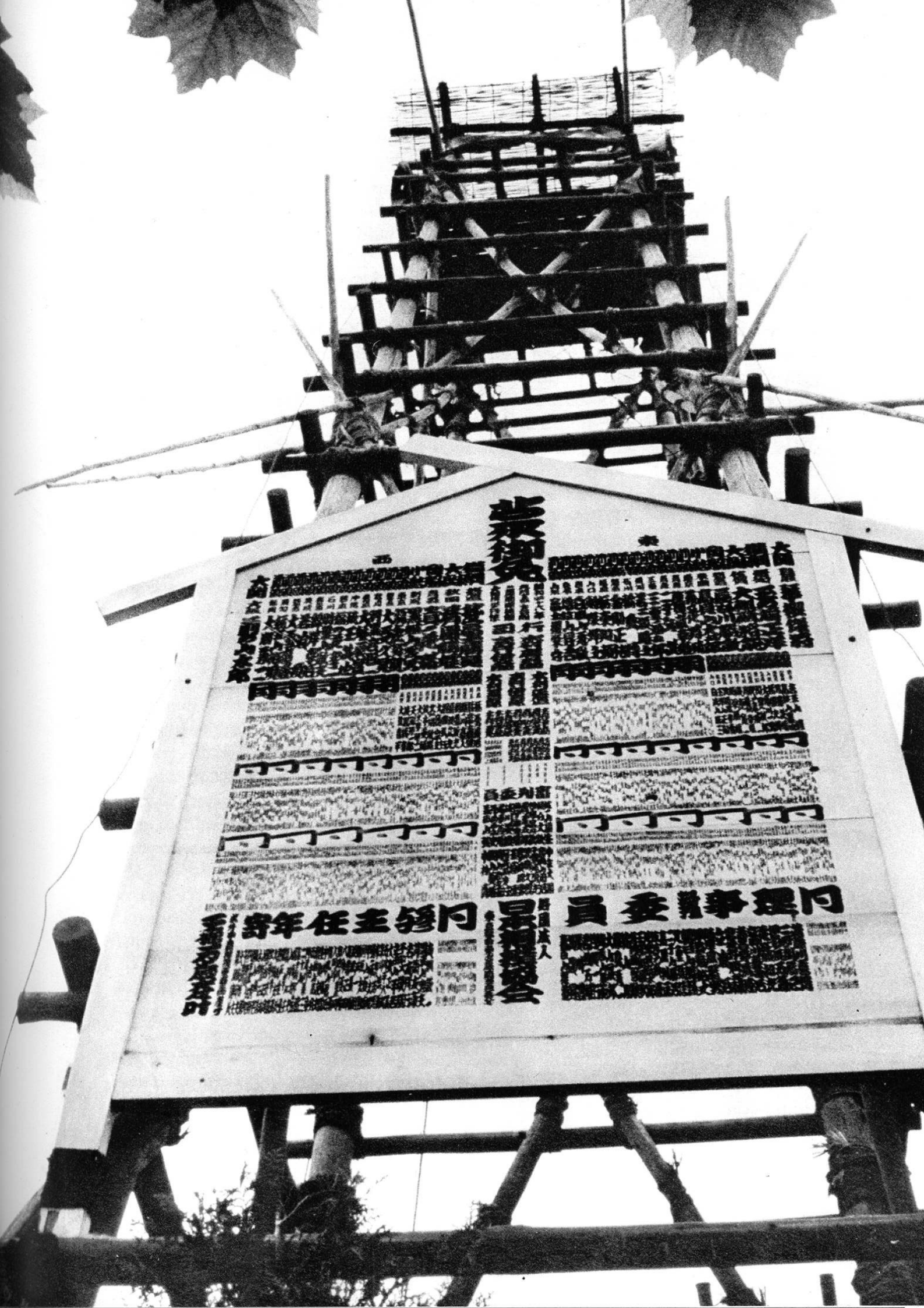
Un élément troublant dans le système de classement du sumo est la distinction entre est et ouest. Nous avons vu comment à l'époque des *sumo-sechie* les lutteurs appartenaient aux casernes de droite ou de gauche (est ou ouest) et combattaient en tant que membres d'une équipe. Bien que des changements mineurs soient effectués, les compétitions par équipes se poursuivent pendant des

siècles, jusqu'à finalement aboutir aux luttes totalement individuelles des temps modernes. De nos jours, les lutteurs sont toujours divisés en est et ouest sur le *banzuke* publié avant chaque *basho*. Depuis le *yokozuna* jusqu'en bas, l'attribution des rangs de chaque homme dépend des performances du *basho* précédent. Le lutteur placé à l'est de chaque rang est légèrement supérieur à son homologue de l'ouest, mais la distinction est très ténue. Quand il y a plus de deux lutteurs pour un rang donné, comme il arrive souvent aux quatre échelons supérieurs de la hiérarchie, les noms des hommes détenteurs des meilleurs scores au *basho* précédent apparaissent sur le *banzuke* aux positions est et ouest classiques, tandis que ceux occupant les positions « supplémentaires » sont projetés sur les côtés (*haridashi),* créant des noms de rangs tels que « *ozeki haridashi ouest* » ou « *sekiwake haridashi est* », etc. [NdT : cette distinction n'est plus employée actuellement]

Les officiels qui établissent les listes des combats journaliers ne prennent plus en considération la distinction est-ouest, ce qui fait qu'un lutteur de l'est est tout aussi susceptible de combattre un camarade classé à l'est qu'un adversaire de l'ouest. Quand cela est possible, un sumotori fera son entrée dans l'arène et montera sur le *dohyo* dans la direction à laquelle il appartient. Mais s'il doit combattre un adversaire mieux classé de la même direction, il devra s'incliner devant son supérieur et combattre de l'autre côté. Les deux vestiaires des lutteurs (*shitaku-beya*) sont aussi désignés comme est et ouest, mais chaque lutteur utilise le vestiaire de la direction dans laquelle il doit combattre chaque journée, et pas nécessairement celui dans lequel il est classé dans le *banzuke* pour tout le tournoi. Même pour la pittoresque cérémonie d'entrée, effectuée par les lutteurs de *juryo* comme de *makuuchi* avant le commencement de leurs combats respectifs, les distinctions est-ouest sont confuses. Bien que la cérémonie soit effectuée en deux parties, une moitié de la division venant de l'est et l'autre de l'ouest, les lutteurs font leur entrée depuis les vestiaires. Un homme peut donc être avec le groupe ouest un jour et avec celui de l'est le lendemain.

Le dernier et ô combien cruel élément du système de classement, qui n'a été modifié que très récemment, implique la prise en compte comme défaites des journées pour lesquelles un sumotori est incapable de participer pour raison de maladie ou de blessure. Une majorité de défaites signifiant la rétrogradation, un lutteur avec une blessure grave peut manquer plusieurs tournois consécutifs et chuter de la division reine jusqu'au bas de l'échelle, et beaucoup montent sur le *dohyo* alors même qu'ils devraient prendre du repos. De plus, avec six *basho* par an, il n'y a que peu de temps pour la récupération entre chaque tournoi. Il y eut des exigences régulières de réformes, mais le sujet est devenu brûlant en octobre 1971, quand un puissant *yokozuna* à l'avenir brillant, Tamanoumi, décéda brutalement après avoir subi une appendicectomie de routine. Bien que cette opération et les complications qu'elle engendra furent les causes immédiates de sa mort, il fut découvert après que Tamanoumi avait souffert d'autres problèmes que son appendicite depuis un bon moment, mais avait néanmoins continué à apparaître dans les tournois et à assumer ses autres responsabilités comme *yokozuna*. C'était la fierté et la volonté de ne pas décevoir qui faisaient continuer Tamanoumi, car en tant que détenteur du rang ultime du sumo il ne risquait pas la rétrogradation. D'autres lutteurs de rang moins élevé sont déjà montés sur le *dohyo* avec des entorses, des fractures ou des maladies sérieuses.

La mort de Tamanoumi et le scandale qu'elle provoqua ont donné le coup de pouce final pour créer le système des blessures en tournoi (*kosho seido*), établi en janvier 1972. Ce système autorise le lutteur qui a subi une blessure au cours d'un tournoi à être absent du tournoi suivant sans subir de perte de rang. La décision de reconnaître ou pas une blessure comme *kosho* n'est rendue par l'Association de Sumo qu'après un examen médical. Mais le système reste cependant parcellaire, car il est limité au tournoi suivant celui où le lutteur a été blessé. Si le lutteur n'est toujours pas capable de reprendre au *basho* suivant, sa non-apparition comptera encore comme autant de défaites, comme sous l'ancien système [NdT : le système du *kosho* a été aboli depuis]



Heya* et *oyakata

Tout récit sur le *sumōdō* doit parler des confréries de sumo, ou *heya*, et des hommes qui les dirigent. Car c'est dans les *heya* que les sumotori vivent et s'entraînent, et c'est là que les valeurs et les us et coutumes de la voie du lutteur sont inculqués. Seuls les hommes mariés sont autorisés à résider à l'extérieur, mais eux aussi passent une grande partie de leur temps à la *heya* à s'entraîner, manger ou simplement se reposer.

La pratique des sumotori retraités (*toshiyori)* formant les jeunes lutteurs date des débuts de l'ère Tokugawa, quand le sumo professionnel devint une activité indépendante. Les débuts datent de 1684, quand l'un des premiers organisateurs du sumo professionnel, Izakuchi Gondaiyu, reçut la permission officielle du gouvernement Tokugawa d'organiser des exhibitions de *kanjin-zumo*. Avec la naissance de la lutte comme activité à plein temps vint le besoin d'administrateurs, et ce travail échut à certains *toshiyori.* Au cours du siècle suivant, le travail des *toshiyori* fut progressivement systématisé. Quand le premier *banzuke* est imprimé à Edo en 1757 – des *banzuke* antérieurs existaient même à Kyoto – les noms de trois *toshiyori* superviseurs apparaissent en même temps que ceux des lutteurs et des arbitres. Au cours des cinquante années suivantes, le nombre de *toshiyori,* tout comme les tâches qu'ils doivent effectuer, augmente considérablement. Ces responsabilités incluent l'administration et la promotion du sport, l'organisation des tournois et exhibitions et, peut-être le point le plus important de tous, le recrutement et l'entraînement des jeunes lutteurs. Les *toshiyori* mettent également en place un organisme pour contrôler le sumo.

Aujourd'hui, chaque aspect du sumo est contrôlé par les membres *toshiyori (*ou *oyakata*, comme ils sont plus communément désignés) de l'Association Japonaise de Sumo, une fondation qui relève de l'autorité du Ministère de l'Education. Comme devenir *toshiyori* apporte un emploi et l'occasion de demeurer dans le seul monde qu'ils ont connu depuis l'âge de quinze ou seize ans, la plupart des lutteurs sont très désireux de rejoindre l'association quand ils se retirent des *dohyo*, en général autour de trente ans. Mais la porte n'est pas ouverte à tous. Pour pouvoir accéder au statut d'*oyakata*, un sumotori qui se retire doit avoir lutté un ou plusieurs tournois dans la division reine *makuuchi* ou, s'il n'est jamais parvenu plus haut qu'en *juryo*, avoir lutté dans cette division vingt tournois consécutivement ou un total de vingt-cinq *basho* au minimum. En plus, un nouvel *oyakata* doit acheter une « part » de l'Association (le *toshiyori kabu),* à un prix que l'on donne pour environ quinze millions de yens (plus de 30000 euros). [NdT : les prix actuels sont de l'ordre de dix fois plus élevés]

Cette part, dont le capital provient en général des mécènes du lutteur et des groupes de supporters, donne à son acheteur le droit de porter l'un des 105 noms de *toshiyori* existant au moment de sa retraite. Mais comme le nombre de noms, et par conséquent le nombre de *toshiyori*, est limité à 105 à n'importe quel moment, l'aspirant doit attendre le décès ou la retraite (à 65 ans) de l'un des *oyakata* existants si le quota est empli. L'argent de la part est payé à l'*oyakata* qui se retire – ou à ses héritiers s'il est décédé – par le nouvel *oyakata* qui reçoit son nom.

Le seul moment où il peut y avoir plus de 105 *oyakata* est quand l'association décide de faire une rare exception pour honorer un individu extraordinaire comme un *yokozuna* qui a eu un palmarès particulièrement exceptionnel. Ceci est arrivé en mai 1971 quand le grand Taiho a pris sa retraite des *dohyo*. Il a été autorisé à devenir le 106ème *oyakata*, et à garder son nom de lutteur comme *toshiyori.* L'exception prend fin avec le décès de l'homme honoré, et est connue sous le nom d'*ichidai yokozuna* (*yokozuna* d'une génération). Quand Taiho décédera, non seulement son nom ne restera pas dans l'association afin qu'un autre *oyakata* puisse l'acheter, mais ce nom ne pourra plus jamais être à nouveau utilisé par un autre sumotori en activité, comme c'est le cas de la plupart des noms de lutteurs.

La majorité de ceux qui ne peuvent être éligibles quand ils décident de raccrocher leur *mawashi* doivent trouver un emploi en dehors du monde du sumo. Etant donné que la plupart des lutteurs deviennent d'excellents cuisiniers au cours des ans, à force de préparer les repas dans leurs confréries, beaucoup vont dans la restauration. Mais pour ceux qui ne peuvent y réussir, l'histoire tourne souvent au triste. Les sumotori qui n'ont pas atteint un grade suffisant n'ont que peu de chances d'économiser, car il n'y a pas de salaires réguliers en dessous des *juryo*. Ils ne peuvent pas non plus attirer leurs propres mécènes et fan clubs – une source de revenus essentielle pour les *sekitori* – et les primes d'intéressements disponibles à la retraite sont, encore une fois, réservées au seuls *sekitori*. L'association peut accorder des primes spéciales pour services rendus, mais une fois de plus, ce sont en général les lutteurs les plus couronnés qui sont honorés.

Dans le passé, on disait que tout ce que recevaient les sumotori n'ayant pas eu de réussite quand ils quittaient leur *heya* était un billet de train pour rentrer chez eux et un merci. Bien que cela ne soit plus vrai, si tant est que cela l'ait été un jour – tous les sumotori reçoivent une sorte de prime de départ s'ils sont apparus dans au moins quinze tournois, bien que le montant en soit ridiculement réduit pour ceux ayant figuré en dessous des *juryo* – le communautarisme qui caractérise le monde de la *heya* cesse en général de manière brutale avec la retraite, sauf pour ceux qui intègrent l'association. Les lutteurs se voient garantir tous les moyens d'existence de base par le patron de la confrérie tant qu'ils peuvent tenir debout, même s'ils demeurent dans des divisions inférieures la majeure partie de leurs carrières. Mais après cela, ils sont tous seuls. Comme le rang, l'argent et la sécurité ne viennent aux lutteurs que sur la base de leurs résultats, et seulement de ceux-ci.

L'Association de Sumo contrôle tous les aspects du sport. Dirigée par un président et un comité de directeurs choisis au sein de leurs rangs, ses membres organisent les tournois et les tournées, nationales comme internationales, servent en tant que juges au cours de chaque *basho*, supervisent les arbitres, managent le *Kokugikan* qui abrite les bureaux de l'association et est le théâtre des trois tournois de Tokyo chaque année, fixent et paient les salaires et autres primes des lutteurs et *oyakata*, et tiennent les fonctions d'entraîneurs et patrons de confréries. Tout comme le sport qu'elle représente, l'association a été accusée d'être un organisme féodal, avec l'accent qu'elle met sur l'ancienneté, sa résistance au changement, et le contrôle quasi absolu qu'elle détient sur les lutteurs et leurs finances. Si cela est peut-être vrai, les critiques minimisent les nombreuses, sinon partiales, réformes qui ont été réalisées. Le système de salaires fixes a rendu au moins les lutteurs *sekitori* bien moins dépendants des quatre volontés de leurs maîtres que par le passé, et les aspects les plus durs de la vie au sein des *heya* ont progressivement disparu.

D'autres éléments de démocratisation finiront bien par être introduits. Mais les membres de l'association sont, après tout, d'anciens lutteurs qui sont passés par là eux-mêmes et qui ressentent naturellement qu'ils savent le mieux ce qui est à faire pour garder le sport moderne à la fois vivant et profitable sans jeter complètement aux orties un mode de vie et un système de valeurs qui est non seulement capable de produire de grands champions mais est également considéré comme un moule positif pour forger le caractère. Abolir les *heya*, ouvrir la direction à des entreprises privées ou des bureaucrates gouvernementaux, et faire des lutteurs des agents indépendants avec des droits syndicaux intégraux ferait sans nul doute entrer la lutte japonaise dans le vingtième siècle. Mais ce ne serait plus du sumo.

Les lutteurs eux-mêmes n'ont pas toujours été silencieux quand ils estimaient que leur traitement était injuste. Il y a eu des grèves de sumotori trois fois au cours du vingtième siècle en 1911, 1923 et 1932, en grande partie sur la base d'exigences pour une meilleure répartition des bénéfices et des retraites. Des revendications furent établies et envoyées à l'association et quelques lutteurs tentèrent aussi de monter leurs propres organisations pour produire des combats.

La plus importante fut la révolte de 1932, surnommée l'incident du Shunjuen. Sous la houlette du

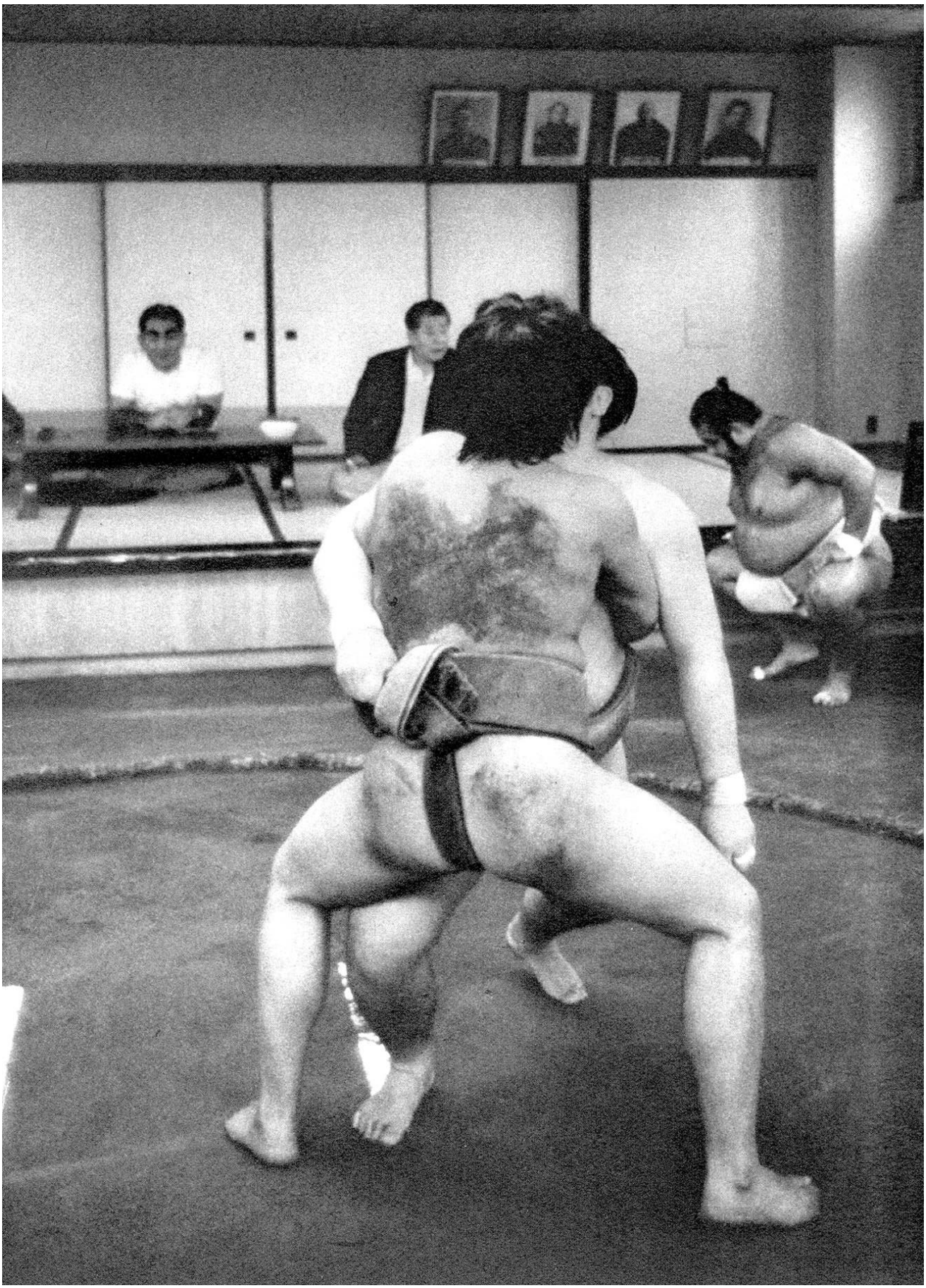
sekiwake Tenryu, l'intégralité du côté ouest de la *makuuchi*, en même temps que onze lutteurs de *juryo*, rédigea une série de revendications juste avant le *basho* de janvier. Quand leurs exigences furent rejetées par l'association, les membres du groupe de Tenryu finirent par trancher leurs chignons, démissionnèrent de l'association et formèrent une association indépendante de sumo. Peu après neuf *makuuchi* et huit *juryo* du côté est démissionnèrent de l'association et formèrent une autre organisation qui coopéra avec le groupe Tenryu. Avec bien plus de la moitié de la division *makuuchi* et la plupart de la division *juryo* envolées, l'association dut se résoudre à appliquer la mesure drastique de promouvoir en division supérieure un certain nombre de *juryo* et de lutteurs de *makushita* pour pouvoir tenir le tournoi, qui fut finalement tenu en février devant des sièges pratiquement vides. Au bord du gouffre, l'association fit quelques concessions, et en un an la plupart des rebelles étaient de retour au bercail, la crise achevée. Tenryu et quelques intransigeants, toutefois, refusèrent de revenir, et emmenèrent leur groupe à Osaka. Ils formèrent là-bas une organisation appelée la *Kansai Sumo Kyokai*, qui dura un peu jusqu'en 1937.

Aujourd'hui, les lutteurs des deux premières divisions appartiennent à un quasi-syndicat appelé la Rikishi Kai, présidée par un *yokozuna*. Comme la Rikishi Kai n'a aucun pouvoir pour négocier collectivement, elle envoie de temps à autres des plaintes à l'association. Ces plaintes sont souvent prises en considération, mais si rien ne se passe les lutteurs ne vont en général pas plus loin. Aux réunions de la Rikishi Kai, les *sekitori* plaisantent parfois sur une grève collective, mais l'action n'est quasi, voire jamais envisagée.

Chacun des 105 *oyakata* a le droit de posséder et diriger sa propre *heya*, mais très peu sont réellement capables de le faire. Une raison en est l'aspect financier, qui ne voit que les plus gradés des lutteurs capables d'attirer de riches mécènes, d'acheter des terres et de bâtir une structure assez spacieuse pour nourrir, héberger et entraîner un grand groupe de lutteurs. Même quand un nouveau patron de *heya* (*shisho)* reprend une *heya* existante d'un maître qui prend sa retraite ou est décédé, il a en général besoin d'acheter la *heya* elle-même en même temps que le droit de reprendre son nom. Une autre raison est la forte répugnance du monde du sumo vis-à-vis de la prolifération des *heya*, qui est vu comme une influence néfaste au statu quo. Seuls les lutteurs ayant un prestige et une puissance exceptionnelles – ce qui équivaut en général aux *yokozuna* ayant le mieux réussi – sont capables de fonder leur propre *heya* au moment de leur retraite. Fin 1972, il n'y a que 29 *heya*, certaines d'entre elles n'abritant que très peu de sumotori. Par conséquent, 29 *oyakata* peuvent officier en tant que shisho ; le reste rejoint en général les diverses *heya* comme entraîneurs en sus de leurs autres tâches au sein de l'association. Le nombre des *heya* change de temps en temps avec la création de nouvelles et, moins fréquemment, la disparition d'anciennes.

On pourrait ajouter ici que ces hommes qui deviennent patrons de *heya* assument au moins le quatrième nom de leurs vies. Leur premier est leur nom de famille, le second celui qu'ils ont employé sur le *dohyo*, le troisième le *toshiyori* qu'ils ont acheté au moment de leur retraite, et le dernier le nom de la *heya*. Pour ceux qui ont changé leur nom de lutteur une ou plusieurs fois, la liste s'allonge encore.

Une nouvelle *heya* peut naître de deux façons. Un nouvel *oyakata* peut construire et diriger sa propre *heya* dès qu'il a fini sa carrière sur le *dohyo*. Un exemple récent est celui du *yokozuna* Taiho, qui s'est retiré en mai 1971 après l'une des carrières les plus glorieuses de l'histoire du sumo, avec suffisamment d'argent et de prestige pour se lancer seul dans l'aventure. L'autre manière, bien plus habituelle, est pour un *oyakata* entraîneur d'une *heya* existante, qui a perdu dans la lutte d'influence pour devenir le nouveau patron de *heya*, de partir et de fonder sa propre *heya*, souvent en emmenant certains des lutteurs avec lui. Une telle action n'est pas bien vue par la société du sumo car elle affaiblit les *heya* existantes et peut se finir en relations tendues entre certains *oyakata*, mais tous les *toshiyori* ont un fort désir de pouvoir diriger leur propre confrérie.



Takasago *oyakata* – cinquième du nom – préside à l'entraînement matinal à la Takasago-beya. En haut à droite, on trouve les photographies des quatre Takasago qui l'ont précédé.

Si la scission entre un *oyakata* entraîneur qui quitte une *heya* pour former la sienne propre et le patron de la *heya* existante est amicale, la nouvelle *heya* maintiendra des liens solides avec sa *heya* parente. Une telle relation parent-enfant entre des *heya* de sumo est dénommée *ichimon (*famille, clan). Les *heya* liées tiennent souvent des sessions d'entraînement communes et coopèrent en bien d'autres façons. La *heya* que Taiho a fondée appartient à l'*ichimon* menée par la *heya* dont Taiho fut membre durant sa carrière de lutteur, la Nishonoseki-beya. La Nishonoseki-beya, suivant un modèle commun à d'autres grandes *heya*, a dans sa famille d'autres *heya* qui appartiennent à des hommes qui luttèrent autrefois pour Nishonoseki lui-même ou sont dirigées par des hommes qui firent sécession il y a pas mal de temps.

Ma *heya*, la Takasago-beya, dirige une *ichimon* qui comprend trois autres *heya*, la Wakamatsu-beya, l'Oyama-beya et la Kokonoe-beya. Les maîtres de l'Oyama et de la Wakamatsu sont tous les deux la seconde génération, leurs *heya* ayant été fondées par leurs prédécesseurs respectifs qui furent tous deux lutteurs sous la férule de Takasago durant leurs carrières. Le cas de Kokonoe est différent et est un bon exemple d'une rupture difficile entre un parent et son enfant. Le maître de la Kokonoe, l'ex-*yokozuna* Chiyonoyama, lutta pour la Dewanoumi-beya et y devint entraîneur après avoir achevé sa carrière de lutteur. Voyant ses espoirs de devenir patron s'envoler quand il vit un homme plus jeune, celui qui était alors le *yokozuna* Sadanoyama, épouser la fille de son shisho et être appelé à succéder à celui-ci, Chiyonoyama quitta la *heya* pour fonder le sienne. Il emmena avec lui, entre autres, le lutteur le plus haut gradé de la *heya*, l'*ozeki* Kitanofuji, qui devint peu après *yokozuna*. Comme le départ de Chiyonoyama laissa beaucoup d'amertume des deux côtés, il n'y avait aucune possibilité pour que la Kokonoe demeure dans l'*ichimon* Dewanoumi. Mais comme elle était une petite *heya*, la Kokonoe devait se lier avec des *heya* plus importantes pour que ses meilleurs lutteurs aient plus d'occasions de s'entraîner, et un accord fut conclu pour qu'elle puisse rejoindre l'*ichimon* Takasago.

Les lutteurs de la même *ichimon* ne pouvaient autrefois s'affronter sur le *dohyo*. Peut-être considérait-on qu'il y avait là potentiellement un trop grand danger de frictions « familiales » entre ces hommes ayant des relations si intimes au quotidien, ou de combats arrangés si un « frère » avait besoin à un moment d'une victoire plus qu'un autre. Mais les relations entre les *heya* rattachées sont bien souvent uniquement formelles de toute façon, et la règle empêchait les combats entre les plus forts des lutteurs. En conséquence, elle fut modifiée en 1965. Aujourd'hui, seuls les sumotori de la même *heya* ne peuvent s'affronter en compétition.

Le but d'une *heya* de sumo est d'entraîner les jeunes lutteurs dans l'espoir de produire des champions, et un recrutement avisé est crucial. Une *heya* qui peut lancer un grand *ozeki* ou un *yokozuna* pourra prospérer car elle attirera de riches mécènes et les meilleurs apprentis. Si un spectateur non averti qui regarde pour la première fois les géants de la *makuuchi* se muscler peut penser que les sumotori sont issus d'une race à part, quiconque ayant vu les gamins décharnés de *maezumo* batailler pour devenir de solides lutteurs conviendra que ce n'est pas le cas. Bien qu'en général plus costauds que la moyenne, l'adolescent qui intègre une *heya* de sumo vient de familles japonaises ordinaires. La plupart viennent des contrées les plus difficiles et laborieuses de la nation, comme les plaines et montagnes d'Hokkaido, les paysages enneigés de la Honshu septentrionale, et les villages de pêcheurs de Kyushu, où la nature et les travaux physiques se combinent pour produire des corps solides.

Un bon recrutement dépend au final du soutien et de la popularité dont peut jouir le sumo à la base. C'est là, dans ces villages ruraux, que le sumo a ses origines dans les combats de *shinji-zumo* qui déterminaient qui détenait la volonté divine. Bien que beaucoup des garçons d'aujourd'hui préfèrent le base-ball ou d'autres sports modernes, le sumo est toujours très largement pratiqué dans les villes et villages dans tout le pays, et est un sport organisé dans les écoles et les universités. Les temples dans diverses régions organisent des combats de sumo entre jeunes lors de festivals tout le long de

l'année. Les plus jeunes des sumotori sont sans conteste les bébés d'un an qui concourent chaque année dans le « sumo des pleurs », tenu à la veille de chaque printemps à Hirado, dans la préfecture de Nagasaki, sur Kyushu. Chaque jeune gladiateur est porté par un papa tout fier vêtu d'un *mawashi* – les compétiteurs sont autorisés à conserver leurs couches dans ce qui est l'une des rares violations de l'étiquette du sumo – et le premier qui pleure a gagné ! bien plus vieux sont les participants fermiers près de Sakai City dans la préfecture de Nara, qui organisent un « sumo de boue » à chaque nouvel an. Vêtus de leurs habits de travail, les combattants en décousent dans les champs. A la différence de leurs homologues professionnels, les sumotori-fermiers ne se préoccupent pas de gagner ou de perdre, car plus ils sont recouverts de boue, meilleures seront les récoltes et la santé de leurs familles l'année suivante. On pourrait citer d'innombrables autres exemples ; mais des compétitions telles que le « sumo de boue », descendant en droite ligne du *shinji-zumo*, montrent très clairement la profondeur et l'enracinement des traditions du sumo dans le cœur des Japonais.

Sur un plan plus organisationnel, on trouve les groupes de sumo étudiant et amateur. A l'école primaire, la plupart des garçons pratiquent une forme primitive de sumo qui ressemble plus à un jeu de poussées et de tirages. Au collège, selon le programme officiel du Ministère de l'Education de 1972, les sports traditionnels du Japon que sont le judo, le kendo et le sumo ont vu leur place passer de dix à vingt pour cent du volume total des cours d'éducation physique. Les lycées et universités ont des clubs de sumo qui participent à des compétitions annuelles nationales au terme desquelles un *yokozuna* est couronné. Même les adultes sont fédérés en clubs de sumo amateur qui permettent de pratiquer l'activité comme un loisir. Le sumo amateur à tous les niveaux est sous la houlette de la Nihon Sumo Renmei (Fédération Japonaise de Sumo), qui est l'équivalent amateur de l'Association de Sumo. Mais un petit pourcentage des compétiteurs amateurs deviennent professionnels. Comme la plupart des garçons intègrent les *heya* juste après le collège, et que le sommet de la carrière d'un pro varie entre 25 et 30 ans, il serait très difficile pour une recrue âgée de prendre part à la compétition. Mais il y a des exceptions notables, particulièrement dans les universités.

Le recrutement peut se faire de diverses manières. Les shisho et les entraîneurs gardent un œil acéré sur les talents potentiels tandis qu'ils sont en tournée pour des exhibitions et envoient des éclaireurs si le bouche à oreille rapporte la présence d'un solide et prometteur jeune gaillard. Comme la plupart des *heya* ont des associations de supporters, les mécènes suggèrent ou présentent souvent des garçons aux *oyakata*. De la même manière, une certaine *heya* peut avoir de solides liens avec une région ou une préfecture donnée – souvent parce que deux ou trois de ses *oyakata* ou plusieurs de ses lutteurs en sont originaires – et donc reçoivent de l'aide pour le recrutement local de diverses organisations. Et bien sûr certains garçons désireux de devenir sumotori approchent de leur plein gré une *heya* et demandent à pouvoir l'intégrer.

Un autre petit réservoir de talents peut être trouvé dans les clubs de sumo universitaires. Les étudiants champions décident parfois de faire une carrière dans le sumo, et sont recrutés avec entrain par les *heya*. Deux exemples récents sont les populaires anciens universitaires Wajima de la Nippon University et Yutakayama (l'ancien Nagahama) de la Tokyo Agricultural University. Certains clubs universitaires constituent des liens avec certaines *heya*. Dans le cas de l'université de Wajima, le dortoir et le *dohyo* d'entraînement se trouvent juste derrière la Hanakago-beya dans le district Asagaya de Tokyo, et ses membres ont l'occasion de s'exercer avec les sumotori de la *heya*. Quand Wajima a décidé de devenir pro, c'était presque une évidence qu'il lutterait pour la Hanakago. Les diplômés universitaires ayant remporté un tournoi ont le privilège de pouvoir sauter les trois premières divisions du sumo et de commencer directement en *makushita* pour leur premier tournoi. D'un autre côté, un lutteur universitaire peut être handicapé par le fait qu'il rejoint la *heya* quelque six ou sept années après ses camarades moins éduqués et dispose donc de moins d'expérience dans l'univers impitoyable de l'entraînement professionnel.

Les recrues rejoignent une *heya* en fin de collège à l'âge de quinze ou seize ans. Le patron de la *heya* assure les trois conditions nécessaires de vie – nourriture, habillement et logement – pour tous ses disciples (*deshi*), un état de fait qui poussait autrefois certains parents pauvres à envoyer leurs fils dans les *heya* de sumo pour des motifs purement financiers. Les patrons de *heya* reçoivent de l'Association de Sumo un lot d'allocations, distinctes des salaires des *oyakata* et lutteurs *sekitori*, pour assurer le fonctionnement de leurs *heya*. Les trois allocations de base sont destinées à l'entretien général de la *heya*, à l'entretien de la salle d'entraînement et à l'entretien des lutteurs. Le montant en est calculé sur la base d'unités individuelles, avec des sommes plus élevées en fonction du grade des lutteurs, et il est payé tous les deux mois. Les revenus reçus de l'association sont considérablement augmentés par les dons de la *koenkai* (groupe de supporters) de la *heya* et de mécènes individuels, mais le montant varie grandement d'une *heya* à l'autre et il est impossible de donner quelque chose de précis.

Chaque nouveau *deshi*, à l'exception de ceux qui viennent d'une université, après avoir participé au *maezumo* et que ses résultats aient été suffisants pour lui permettre d'intégrer la division la plus basse au tournoi suivant, doit aller à la Sumo Kyoshujo (Ecole du Sumo). L'école, située au *Kokugikan* de Tokyo, applique un programme de six mois qui comprend des exercices physiques et des cours en salle. Le matin, les élèves se voient enseigner les exercices de base de sumo, les cérémonies et des entraînements par des *oyakata* et des lutteurs plus anciens de diverses *heya*. Dans l'après midi, ils reçoivent de la part de professeurs d'université et d'autres instructeurs qualifiés des cours sur des sujets aussi divers que l'histoire du sumo, la médecine du sport, la physiologie, la sociologie, le japonais et la calligraphie. Ce que les nouveaux *deshi* apprennent à l'école du sumo constitue un noyau de connaissances qui est ensuite perfectionné au cours de leurs premières années dans la *heya*. Quand j'ai dit que toutes les recrues vont à l'école du sumo après leur première apparition sur le *dohyo* en *maezumo*, j'ai oublié de faire une exception : moi-même. La raison en est simple. Je ne parlais pas le japonais, encore moins le lisait ou l'écrivait, quand je suis arrivé.

La vie des jeunes *deshi* mal-classés est, pour être gentil, rude. Ils doivent se lever à quatre ou cinq heures chaque matin pour nettoyer l'aire d'entraînement et commencer leurs exercices avant que les lutteurs les mieux classés ne viennent monopoliser le *dohyo* un peu après huit heures. Dans une *heya* de sumo, l'entraînement se déroule une seule fois dans la journée, le matin, et est en général fini peu après onze heures. Quand leurs supérieurs arrivent, les jeunes *deshi* doivent rester debout et aux aguets, toujours prêts à offrir de l'eau à un *sekitori* en sueur ou à resserrer son *mawashi* (la plupart des *heya* n'ont qu'un *dohyo* d'entraînement ; ma propre Takasago-beya a la chance d'en disposer de deux, ce qui permet à quatre rikishi de travailler en même temps). Le reste de la journée se passe en corvées sans fin : préparer et servir les repas ; laver les marmites, les poêles et les vêtements ; nettoyer les nombreuses pièces de la *heya* ; et faire de continuelles courses pour l'*oyakata* et les *sekitori*. Bien que les heures soient longues et que le travail comprenne un entraînement physique éreintant, les jeunes sumotori sont assez semblables à des serviteurs attitrés qui travaillent pour gagner leur logement et leur couvert. Il y a une différence essentielle toutefois : pas de jour de repos. Croyez-moi, c'est dur. Et c'était encore plus dur quand je suis arrivé que cela ne l'est maintenant.

IV/ *Chanko nabe, matawari et bâtons de bambou*

Gaijin deshi

La première semaine de mon arrivée au Japon se passe à Osaka à me préparer pour le *basho* de mars 1964 qui s'y déroule, puis à y lutter. Je suis traité avec respect et connaît une existence bien plus facile que la plupart des nouveaux *deshi*. Je dors dans la même chambre que les deux lutteurs les mieux classés de la confrérie, les *maegashira* Fujinishiki et Maedagawa, et ai l'autorisation de manger et de prendre mes bains avec les lutteurs les plus anciens au lieu de devoir attendre mon tour comme les plus jeunes sont censés le faire. Tout le monde réalise comme tout doit être bizarre pour moi, et tente de m'aider dans la première période aussi gentiment que possible. Et Mme Takasago – que les journalistes sportifs aiment à appeler ma « maman japonaise » - continue à agrémenter mes menus de plats plus familiers. A Osaka je lutte en *maezumo* et remporte assez facilement huit combats consécutifs, ce qui me donne les huit points dont j'ai besoin pour être sur le *banzuke* en *jonokuchi* pour le tournoi de mai suivant à Tokyo.

A l'exception des quelques repas légers de Mme Takasago, la belle vie s'achève au retour de la confrérie à Tokyo. A partir de ce moment, je suis traité comme tout autre *deshi* de mon rang inférieur, ce qui est déjà assez difficile avant même de tenir compte des difficultés que je subis en tant qu'étranger. Le climat, qui a été mon plus gros problème à mon arrivée, semble soudainement être le cadet de mes soucis.

Il y a l'essentielle difficulté de communication. Je ne parle pas un mot de japonais et les entraîneurs connaissent seulement les quelques mots dont ils se souviennent de l'époque où ils étaient à l'école. Fujinishiki et Takasago me donnent tous deux des bouquins de langues qui comprennent de l'anglais d'un côté et le japonais qui y correspond de l'autre. Quand quelqu'un a des difficultés à se faire comprendre, il pointe alors le mot ou la phrase dans le livre. Mais la plupart des lutteurs établissent des techniques plus directes pour leur nouvel étudiant en langues. Ils m'agrippent le nez et disent « *hana* », frappent mes oreilles et crient « *mimi* », tapent sur ma main « *te* », ou me mettent le doigt dans l'œil, « me ». De telles méthodes me font rapidement maîtriser les constructions simples, mais il me faudra bien plus de temps avant que je ne puisse tenir n'importe quelle conversation. Le japonais est une langue bigrement compliquée, et j'ai encore aujourd'hui des difficultés.

Un souci plus immédiat que la langue, toutefois, est la nourriture. Je découvre que je ne peux supporter que bien peu du *chanko-nabe* qui constitue le régime de base du sumotori. Le *chanko-nabe* est un ragoût riche en calories et hautement nutritif qui est consommé depuis une énorme

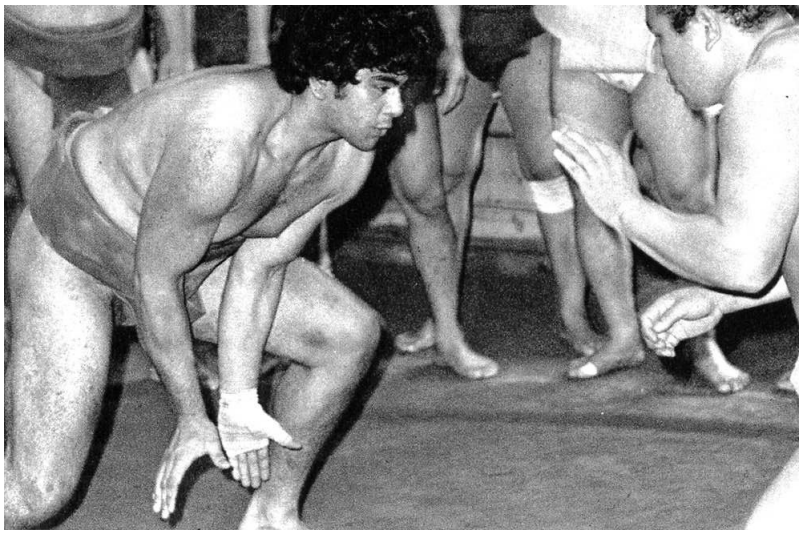
marmite collective (*nabe*), en même temps que de grandes quantités de riz, et idéal, apparemment, pour construire le corps au ventre proéminent et aux hanches larges qui est déterminant pour réussir dans ce sport. Il y a diverses variétés de *chanko* – bœuf, porc, poulet ou poisson – mais les ingrédients de base comprennent des carottes, du chou, des oignons, et de gâteau de soja mijotant dans une riche sauce sucrée et au soja. Le *chanko-nabe* est servi au cours des deux repas quotidiens de la *heya*, l'un après l'entraînement à environ onze heures du matin et l'autre dans la soirée. Les gens sont souvent impressionnés que les sumotori puissent devenir si énormes avec seulement deux repas par jour, mais les quantités de nourriture riche qu'ils peuvent consommer ne peuvent pas franchement être qualifiées de portions normales. De plus, les lutteurs les mieux classés ont les revenus leur permettant d'agrémenter leurs repas à l'extérieur s'ils ont encore faim ou qu'ils en ont assez du menu de la *heya*, et ils se voient souvent offrir des repas somptueux quand ils sont invités par des mécènes dans la soirée. Une autre chose que l'on me demande parfois est comment les lutteurs peuvent s'entraîner à jeun chaque matin. C'est en fait assez facile de s'y habituer. Il y a une théorie selon laquelle manger après des exercices physiques puis se reposer aide à la digestion de la nourriture et à son absorption, et aide à prendre du poids.

Bien que le goût du *chanko* soit totalement nouveau pour moi, je peux au moins manger certaines des variétés à la viande. Mais c'est le *chanko* au poisson qui revient le plus souvent, et il me faudra au moins un an avant que je ne puisse tolérer son odeur et son goût puissants. Bien plus, comme tout dans ce monde hiérarchisé qu'est le sumo, la *heya* mange en fonction du grade. Le patron et les autres *oyakata* s'asseyent en premier, puis les *sekitori*, et ainsi de suite jusqu'aux plus bas, qui doivent attendre que tout le monde soit rassasié et ai pris les meilleurs morceaux. Ca va mieux aujourd'hui, mais à l'époque la seule chose qui restait souvent quand nous autres les jeunes nous mettions à table était la sauce au fond du ragoût et du riz. Takasago était très strict et nous disait que si nous voulions manger mieux il nous fallait simplement nous entraîner plus fort et devenir *sekitori*. Les plats de Mme Takasago m'ont été d'un grand secours au début, et plus tard on m'a parfois donné l'autorisation de me cuire quelques ingrédients du *chanko* comme les légumes d'une façon plus en accord avec mes goûts, même si cela représentait une entorse à la discipline du sumo. Et de temps à autres les lutteurs les plus mal classés se cotisaient pour trouver des trucs en plus à se cuisiner, si on avait quelques sous de côté.

Le véritable enfer survient au cours du *keiko* (entraînement). Je suis alors sans doute plus puissant que n'importe qui au dessus de la taille, mais faible – comme on le dit de tous les étrangers qui s'essayent au sport – dans ce qui importe le plus dans le sumo, aux jambes et aux hanches. Je suis tout en membres supérieurs dans un monde de solides membres inférieurs. A la différence des Japonais aux jambes courtes et aux hanches solides, dont les corps sont naturellement mieux adaptés à ce sport en raison pour partie, peut-être, d'années à s'asseoir les jambes croisées au sol, mes longues jambes et mon haut centre de gravité me rendent très vulnérable aux lutteurs plus petits rompus aux diverses techniques de projection. Mes divers problèmes aux jambes rendent tout cela d'autant plus difficile. Ce que les entraîneurs essayent alors de faire pour l'essentiel, c'est d'« abaisser » mes hanches et de renforcer mes jambes en me faisant effectuer des séries interminables de deux des exercices les plus basiques du sumo, les *shiko* et les *matawari*. Le *shiko*, ou frappe, consiste à lever tour à tour les jambes aussi haut que possible et à les abattre dans la terre avec une grande force. Le *matawari*, un exercice d'étirement et de loin la chose la plus douloureuse qu'on me fait faire, consiste à être assis au sol et à étendre les jambes aussi largement que possible, dans l'idéal jusqu'à ce qu'elles soient quasiment perpendiculaires au torse. Une version sumo du grand écart. A partir de cette position assez déplaisante, le lutteur est alors censé se pencher vers l'avant et faire toucher son torse sur le sol. Comme on transpire en général à foison, la terre vient se coller au torse si l'on descend vraiment complètement, et les entraîneurs peuvent voir d'un coup d'œil ceux qui ont tiré au flanc et ceux qui ont fait l'exercice. La douleur du *matawari* est insupportable, mais les *oyakata* sont très insistants. Quand je ne parviens pas à étendre mon torse complètement au sol, un entraîneur ou un autre lutteur vient alors derrière moi et se penche

lourdement sur mes épaules pour faire descendre les derniers centimètres. D'autres exercices sont créés spécialement à mon intention. L'un d'entre eux consiste à défiler autour de la *keikoba* (aire d'entraînement) avec l'un des plus lourds des jeunes lutteurs sur mes épaules, puis à faire des squats profonds avec ce chargement. Un autre consiste à tirer sur une colline un pneu de camion – avec quelqu'un assis dessus.

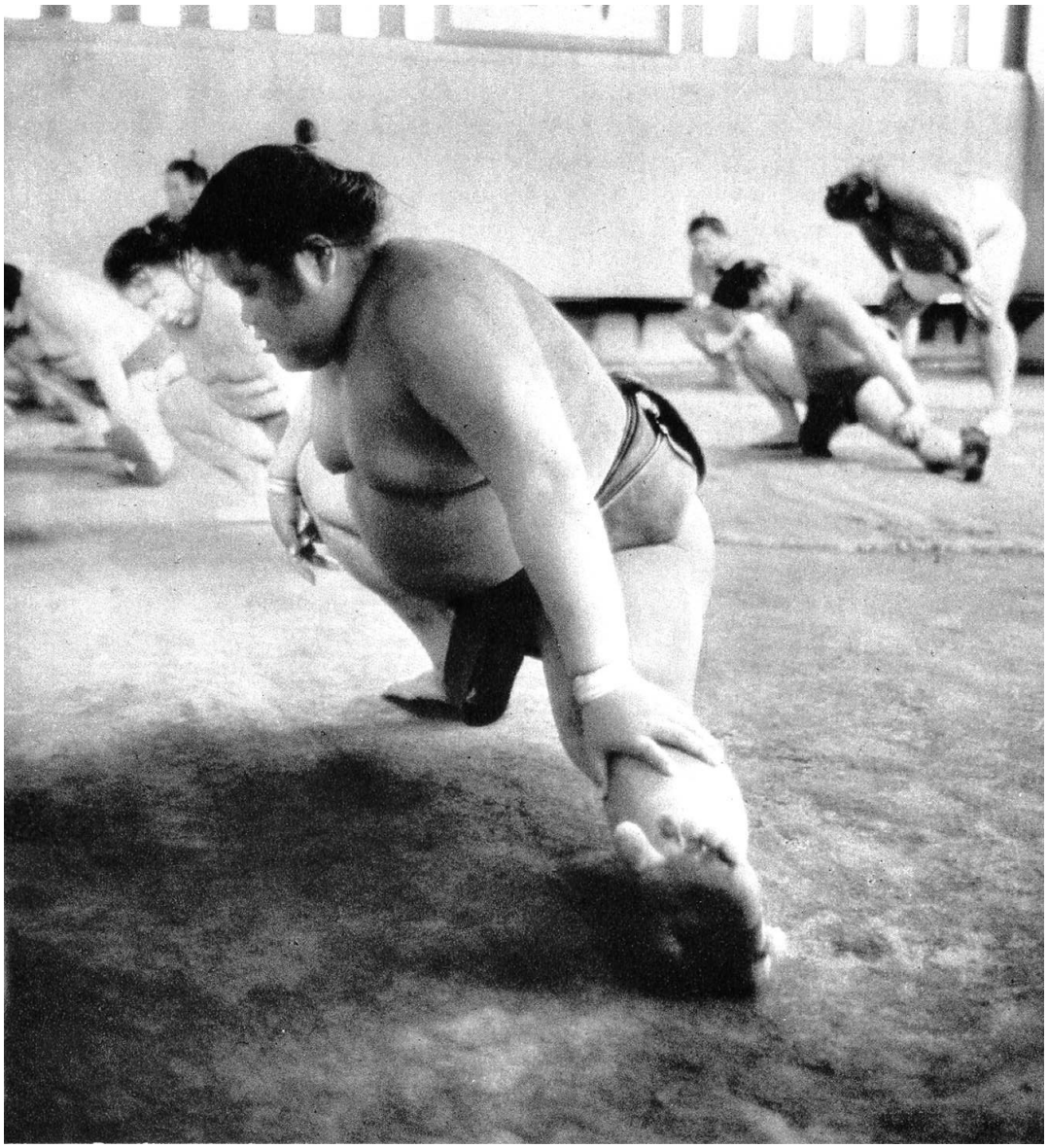
Entraînement à la heya. Ici, des lutteurs en *hidari-yotsu* (la main gauche à l'intérieur sur le *mawashi*), chacun essayant de soulever l'autre. Le lutteur de dos a de petites capsules de baume pour aider à la relaxation des muscles.



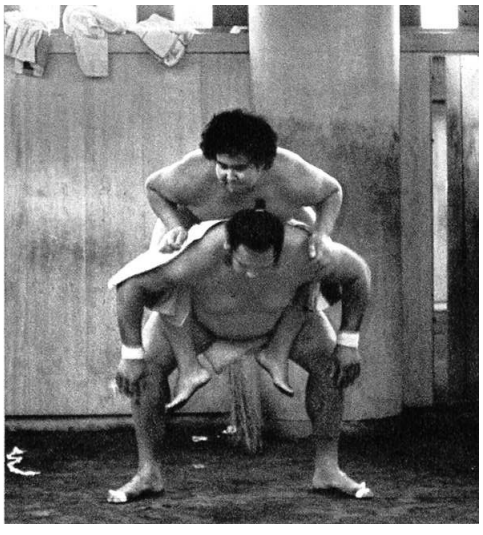
Jesse à ses débuts, s'entraînant au *tachiai*.

Une session d'entraînement typique à la Hanakago-beya.

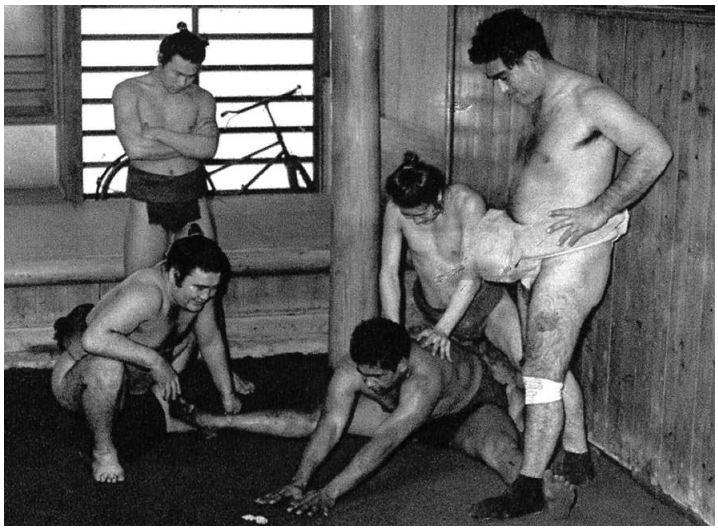
En même temps que d'autres exercices comme des sauts de puce autour de la *keikoba* et le *teppo* (frapper des mains ou pousser de toutes ses forces contre des piliers de bois), il y a bien sûr des entraînements aux véritables techniques de combat. Dès le tout début mes adversaires en *keiko* sont toujours des lutteurs de *makushita*, avant même que je ne fasse mes débuts dans cette division fin 1964. C'est parce que ma taille et ma puissance me placent plus d'égal à égal avec certains de mes camarades de *heya* de cette division que les plus petits gars du même rang que moi. Les entraîneurs veulent en outre que je progresse aussi vite que possible. Pour accélérer mon ascension et pour d'autres raisons sur lesquelles je reviendrai, on me demande de me concentrer uniquement sur l'expulsion de mes adversaires en techniques de poussée. Mais pour comprendre mieux ce que l'on m'apprend ou pas, il nous faut jeter un œil sur les techniques du sumo.



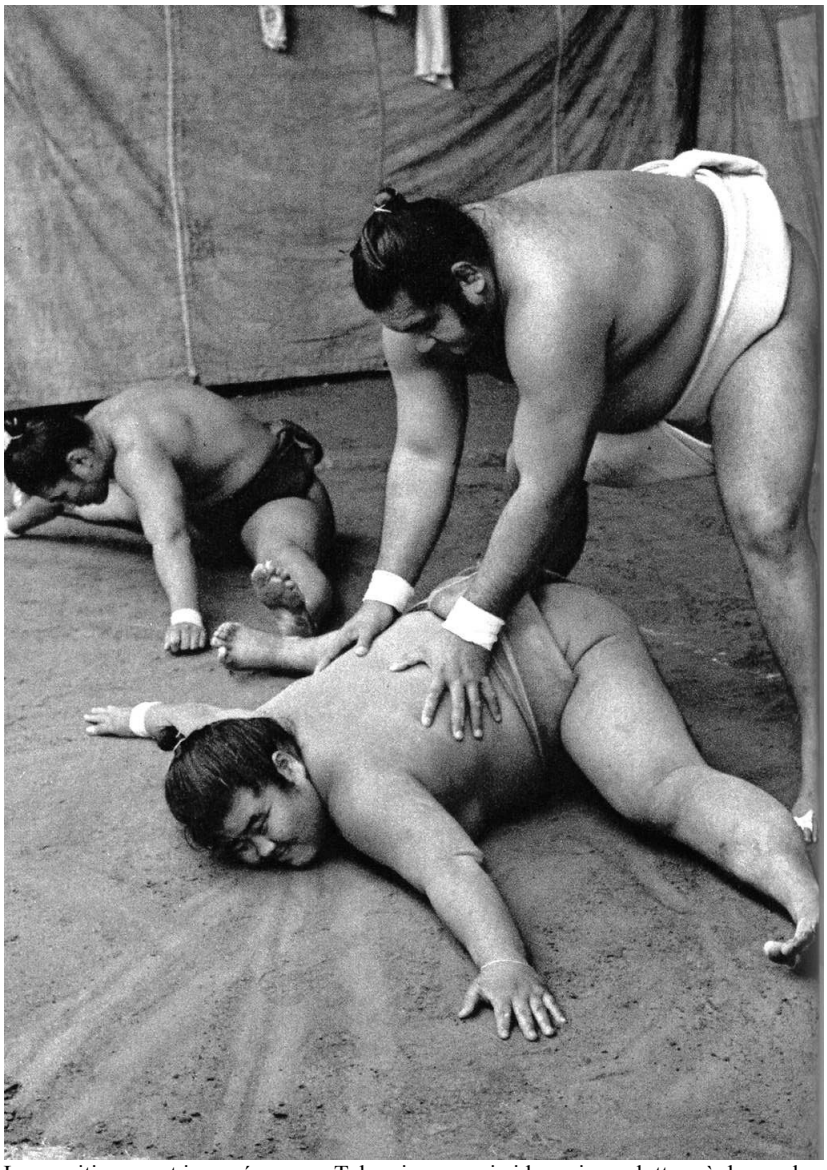
Entraînement aux *matawari* à la Takasago-beya



Takamiyama s'entraîne aux *shiko* avec un autre lutteur sur le dos.



Jesse s'entraîne aux *matawari* avec quelqu'un pour l'aider dans son dos, sous l'œil observateur de Furiwake, futur Takasago.



Les positions sont inversées, avec Takamiyama qui aide un jeune lutteur à descendre au plus bas.

Kimarite

J'ai parlé précédemment du *tsuridashi* et de l'*utchari*, deux des soixante dix techniques (*kimarite*) qui ont été officiellement répertoriées par l'Association de Sumo. Certains connaisseurs vont plus loin en affirmant qu'il y en a en fait plus de deux cents. Toutes les mentionner plongerait beaucoup de lecteurs dans la confusion, et prendrait bien trop de temps. Donc concentrons nous sur les plus usuelles, celles qu'un spectateur est le plus susceptible de voir en tournoi ou dans la *keikoba* dune *heya*.

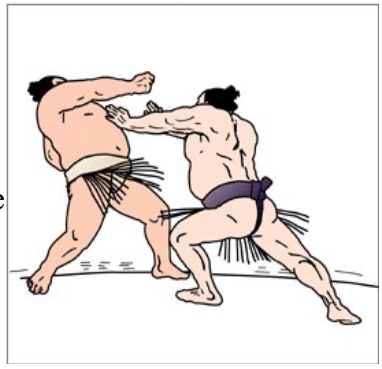
Si l'on divise les techniques du sumo en deux larges catégories, on peut dire qu'il y a deux sortes de lutteurs à la base : ceux qui favorisent les poussées et expulsions (*oshi-zumo*), qui laissent l'adversaire hors de portée des bras ; et ceux qui emploient toutes sortes de prise sur le *mawashi* de l'adversaire (*yotsu-zumo*) ou sur son corps, ce qui mène à des prises, projections, crochetages ou à des combinaisons des trois. Mais, si les lutteurs se spécialisent en général dans l'*oshi-zumo* ou dans l'une des nombreuses techniques de prise de *mawashi* ou projections, la vitesse et la variété extrême d'un combat de sumo contraint souvent les combattants à employer plusieurs techniques dans un temps limité à quelques secondes. Un homme pourra manœuvrer l'autre jusqu'au rebord avec une prise de *mawashi* puis changer pour une poussée au dernier moment, au moment même où son adversaire, qui a échoué dans sa poussée initiale mais se sent soudainement libéré de l'emprise de son adversaire, agrippera son *mawashi* dans une tentative désespérée d'*utchari*. Les variations sont infinies, et ce n'est souvent qu'au ralenti que nous comprenons la complexité réelle des mouvements et la vitesse à laquelle ils ont été effectués. Les meilleurs lutteurs sont assez logiquement ceux qui ont un gabarit bien formé et qui allient une grande combativité avec l'arsenal de techniques le plus complet.

Pour l'aficionado qui sait reconnaître certaines des techniques et sait à quelles spécialités s'attendre quand ses lutteurs favoris montent sur le *dohyo*, la venue à un *basho* devient une expérience bien plus intéressante et enrichissante.

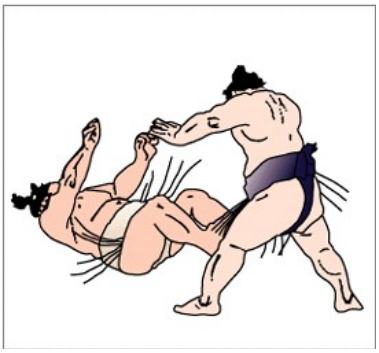
Oshi-zumo

Les techniques d'*oshi-zumo* se divisent en deux groupes, les expulsions (*tsuki*) et les poussées (*oshi*). Expulser ou gifler, ce que l'on appelle *tsuppari*, ressemble assez à un combat de boxe en accéléré, mis à part le fait que les mains doivent rester ouvertes (les poings serrés sont prohibés). La base de chaque paume est lancée alternativement contre l'adversaire, un peu à la manière d'un piston, les coups étant dirigés en général contre la poitrine ou le visage, dans le but de déséquilibrer l'adversaire et de le faire reculer jusqu'à ce qu'il sorte du cercle. Les échanges de *tsuppari* donnent lieu aux plus violentes et sonores confrontations sur un *dohyo* de sumo, en particulier quand le visage est touché, et peuvent parfois occasionner quelques effusions de sang. La poussée, au contraire des *tsuppari* au cours desquels les mains frappent sans discontinuer le corps de l'adversaire, est un mouvement plus continu, avec la paume de la main (refermée en un « V » formé par le pouce et les autres doigts) qui maintient le contact avec l'adversaire. L'une des plus spectaculaires attaques en poussée, très difficile à contrer, est le *nodowa* (clé de gorge). L'attaquant referme sa main en « V » et pousse sous le menton de sa victime, contraignant de dernier à souvent plier son dos comme un arc. Si empoigner la gorge est une infraction qui entraîne une défaite immédiate, le *nodowa* est une poussée licite et fréquemment utilisée. Parfois la différence entre une expulsion et une poussée est assez ténue, mais en général les choses sont claires.

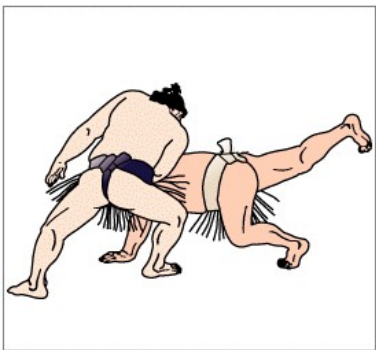
Techniques d'expulsion.



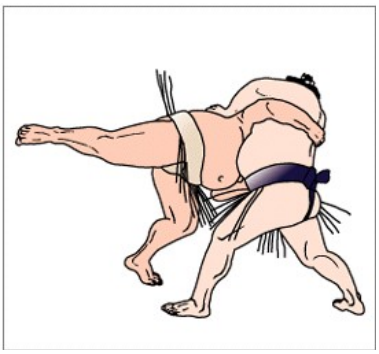
Tsukidashi (Expulsion extérieure). Une attaque en *tsuppari* continue qui aboutit à la sortie de l'adversaire du *dohyo*.



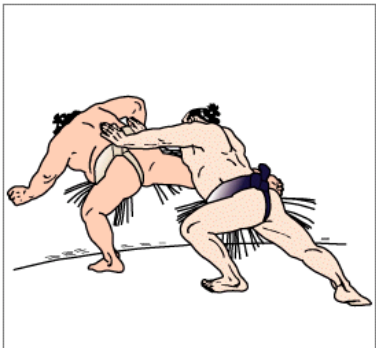
Tsukitaoshi (Expulsion au sol). Une attaque en *tsuppari* qui fait chuter l'adversaire, dans ou en dehors du cercle.



Hatakikomi (poussée vers le bas). Evitement de la charge basse de l'adversaire au choc initial et, alors qu'il se retrouve déséquilibré, on l'amène au sol par une frappe dans le dos ou le cou.

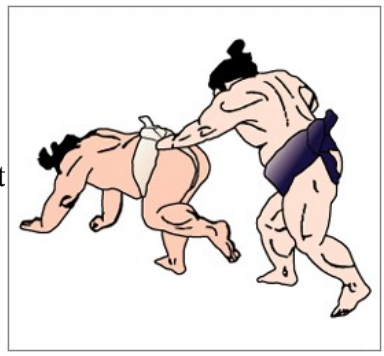


Tsukiotoshi (Poussée du côté). Ceci est une technique défensive employée contre un adversaire qui a obtenu une prise intérieure, sur le *mawashi* ou non. Avec un pivotement rapide du corps et une poussée vers le bas contre son aisselle ou son flanc, l'adversaire est déséquilibré. Parfois seule la main de l'adversaire touche le sol. Il est souvent impossible de dire si le coup vers le bas est une poussée ou une frappe et cette technique pourrait tout aussi bien être classifiée comme technique de poussée.



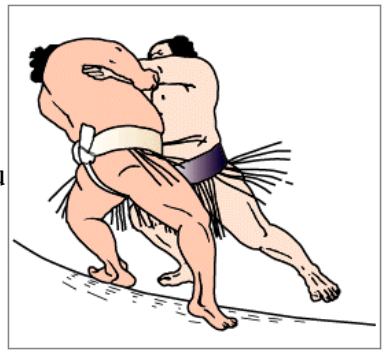
Okuridashi (expulsion de l'arrière). L'une des manières les plus embarrassantes de perdre, elle se produit quand un lutteur se voit contourné et a momentanément le dos face à son adversaire, et finit alors par être expulsé.

Okuritaoshi (Expulsion et chute de l'arrière). Idem que précédemment mis à part le fait que le perdant chute.

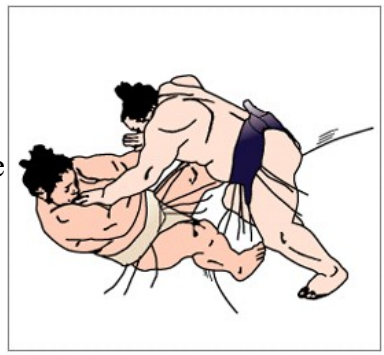


Techniques de poussée

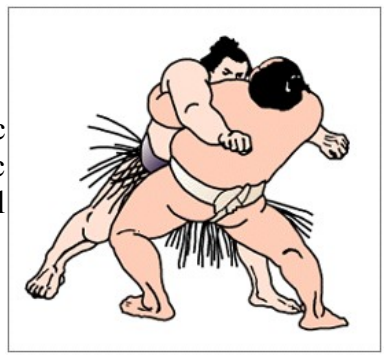
Oshidashi (Poussée extérieure). Repousser un adversaire en dehors du *dohyo*.



Oshitaoshi (Poussée au sol). Faire chuter un adversaire par une attaque en poussée, dans ou en dehors du cercle.



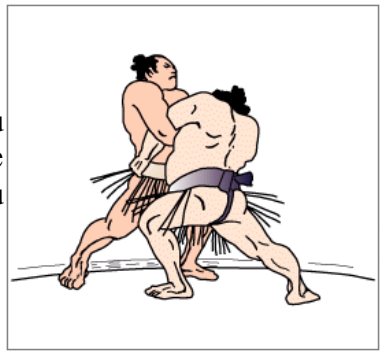
Abisetaoshi (écroulement au sol). On pousse torse contre torse avec les bras étendus. Le corps tout entier est employé pour la poussée avec l'attaquant qui chevauche quasiment le corps de sa victime quand il s'écroule sur celle-ci dans l'argile.



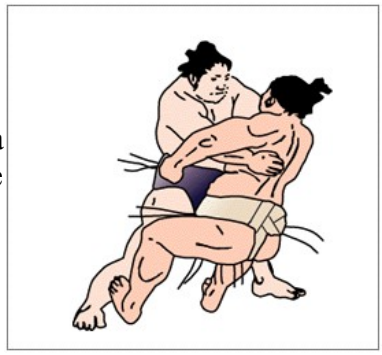
Yotsu-zumo : prises, projections, crochetages

Ces nombreuses techniques impliquent toute sorte de prise sur le *mawashi* ou le corps de l'adversaire. Bien que l'*oshi-zumo* puisse produire des victoires dévastatrices et à sens unique quand l'adversaire se voit projeté hors du cercle, un lutteur qui se base uniquement sur les poussées et expulsions est désavantagé car son adversaire sait toujours à quoi s'attendre et peut planifier sa propre défense en fonction de ce paramètre. Les plus grands *yokozuna* ont toujours été de grands techniciens du *mawashi*. Les deux prises de base de *mawashi* sont le *yotsu* et l'*uwate*. Le *yotsu* est une prise intérieure à la ceinture avec le bras à l'intérieur du bras de l'adversaire, le long de son corps. Si c'est le bras gauche qui est dans cette position on parlera de *hidari-yotsu*, si c'est le bras droit de *migi-yotsu*. Placer ses deux mains à l'intérieur du *mawashi* de l'adversaire est dénommé *morozashi*. L'*uwate* est une prise extérieure obtenue en plaçant son bras autour du bras de l'adversaire (qui est alors en position de *yotsu*) ou au dessus de son épaule pour agripper son *mawashi*. Les prises en *yotsu* ou en *uwate* forment la base de la plupart, mais pas de toutes, les techniques de projection ou d'expulsion. Certaines des plus communes sont :

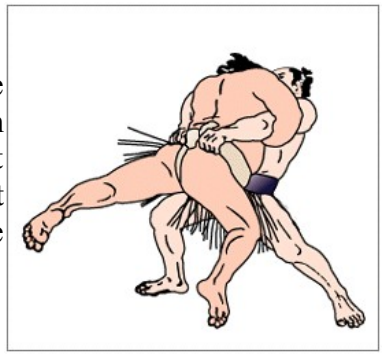
Yorikiri (Expulsion). C'est la technique gagnante la plus commune du sumo. L'attaquant force son adversaire à sortir du cercle en le repoussant de son corps après avoir assuré une prise de *mawashi* ou mis l'un ou les deux bras en dessous de ceux de son adversaire.



Yoritaoshi (Expulsion au sol). Idem que pour le *yorikiri* à la différence que l'adversaire perd l'équilibre et chute au cours de l'expulsion.

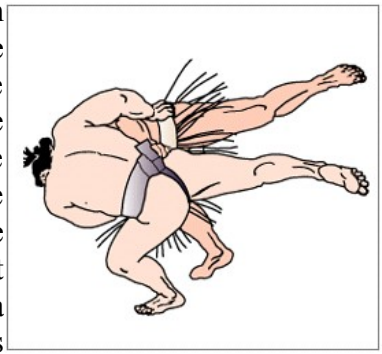


Tsuridashi (Soulever). L'une des visions les plus spectaculaires de ce sport. La victime est littéralement soulevée de terre et déposée en dehors du cercle, en général, mais pas toujours, après que l'attaquant se soit assuré une prise *morozashi*. L'exécution du *tsuridashi* requiert une grande habileté pour placer ses deux mains sur le *mawashi* et une puissance considérable pour soulever l'adversaire.

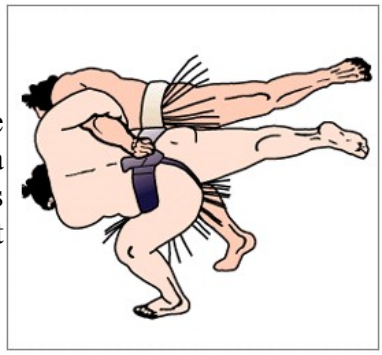


Tsuriotoshi (Soulever-forcer). Si la combativité de l'adversaire empêche de le soulever, il peut être contraint à s'agenouiller à terre en appliquant une pression adéquate sur la prise de *mawashi*.

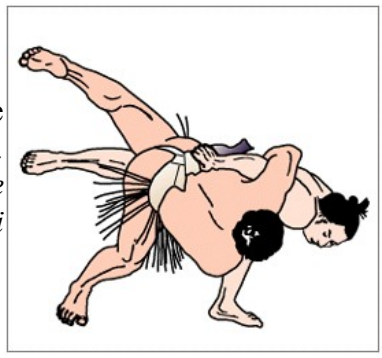
Uwatenage (Projection de bras extérieure). S'assurant une prise en *uwate* avec la main droite ou la gauche, l'attaquant pivote de la hanche sous son adversaire et se penche vers l'avant, le projetant à terre. Une variation similaire est appelée *uwatedashinage*, dans laquelle la prise de *mawashi* est du côté de l'adversaire. L'attaquant met sa tête contre l'épaule de son adversaire et, tournant son corps de côté, applique une brutale torsion de poignet pour le faire tomber. Parfois la seule différence claire entre ces deux techniques est que les lutteurs sont bien plus proches au cours d'un uwatenage, ce qui sollicite plus la puissance du bras et du corps, tandis que dans l'*uwatedashinage* les corps sont plus éloignés, ce qui sollicite plus la puissance du poignet.



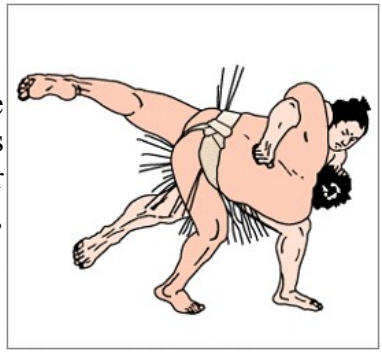
Kotenage (projection de l'avant-bras). Une projection extérieure similaire dans son principe à l'uwatenage, à la différence qu'il n'y a pas de prise de *mawashi*. Le *kotenage* est exécuté en agrippant le dos de l'adversaire ou en enroulant le bras autour de son bras intérieur et en le projetant à terre.



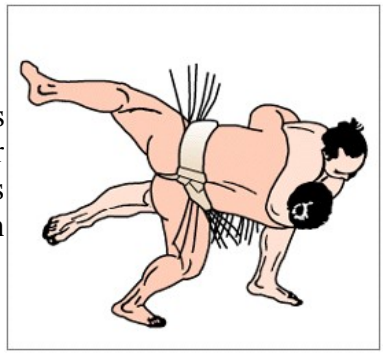
Shitatenage (projection de bras intérieure). Une prise intérieure de *mawashi* est employée pour faire pivoter l'adversaire et le faire chuter. Une variation, le *shitatedashinage*, est similaire à l'*uwatedashinage* mis à part le fait qu'elle est exécutée à partir d'une prise de *mawashi* intérieure.



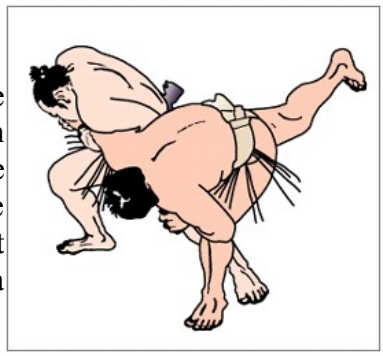
Sukuinage (projection « pelle »). Une projection de bras intérieure similaire au *shitatenage* à part le fait que le *mawashi* n'est pas employé, comme pour le *kotenage*. Le bras intérieur est enroulé autour de l'épaule de l'adversaire et la hanche est déplacée sous son corps, position à partir de laquelle la projection est exécutée.



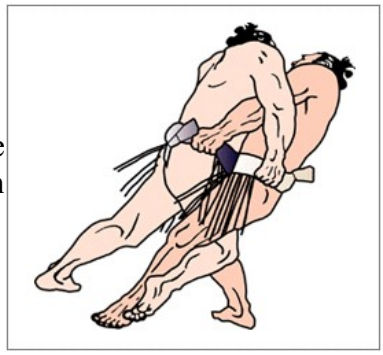
Kubinage (projection de cou). Le vainqueur enveloppe son bras autour du cou de son adversaire et le fait tourner jusqu'à le faire chuter au sol. Le *kubinage* est en général une projection tentée dans des cas désespérés, comme par exemple quand l'adversaire s'est assuré un *morozashi*.



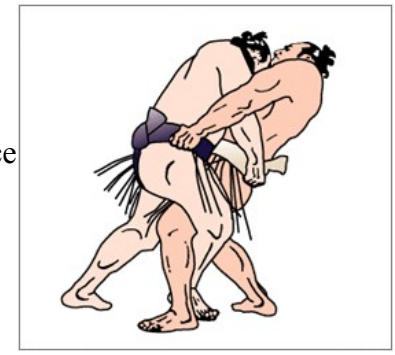
Tottari (clé de bras). Cette prise est en général employée quand une ouverture est laissée au cours d'une poussée ou d'une expulsion exécutée par l'adversaire. A partir du côté droit, le bras droit de l'adversaire est pris à deux mains, la main gauche tenant le poignet, le bras droit enroulé sous le coude. En se penchant en avant et en faisant tourner le bras, le vainqueur envoie son adversaire au sol tête la première.



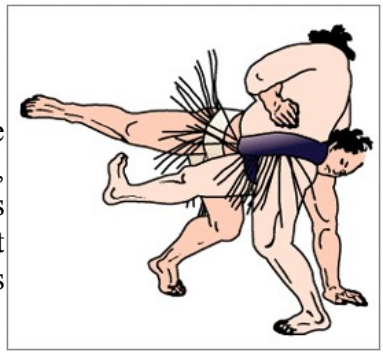
Uchigake (crochetage intérieur). Le vainqueur enroule sa jambe de l'intérieur autour de celle de son adversaire après avoir agrippé son *mawashi*. Le perdant est alors rapidement mis à terre.



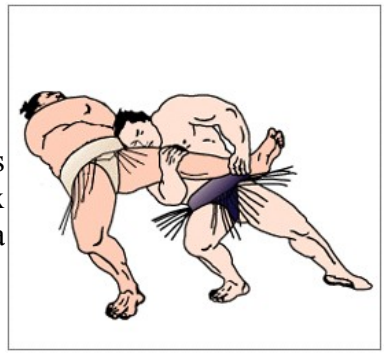
Sotogake (crochetage extérieur). Similaire à l'*uchigake* à la différence que la jambe de l'agresseur est enroulée de l'extérieur.



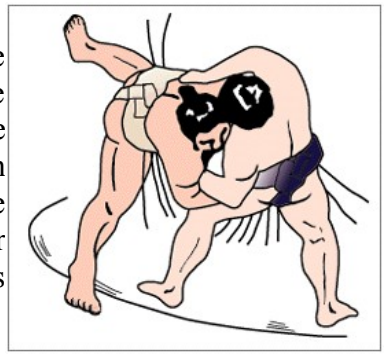
Ketaguri (Frapper-Tirer). A la charge initiale, le vainqueur frappe l'une des jambes de son adversaire vers l'extérieur depuis l'intérieur, et dans le même temps donne le coup de grâce en tirant son bras vers l'avant ou en le frappant à l'épaule. Le *ketaguri* est fréquemment employé par des lutteurs petits et vifs pour désarçonner de gros adversaires avant qu'ils n'aient eu l'occasion de se mettre en route.



Ashitori (projection de jambe). Une technique peu fréquente mais intéressante. L'attaquant attrape la jambe de sa victime des deux mains, son bras droit enroulé autour du mollet, le gauche tenant la cheville, et le fait basculer vers l'arrière.



Utchari (projection en pivot arrière). C'est la projection spectaculaire qui plaît au public, qui transforme une défaite inéluctable en victoire soudaine. Celui qui paraît être irrémédiablement vaincu fait une dernière résistance héroïque à la *tawara*, levant finalement son agresseur de ses pieds et pivotant autour du corps de celui ci tout en le faisant basculer à l'extérieur. Les pieds du perdant touchent l'extérieur quelques secondes avant que les deux hommes n'aillent s'écraser dans la foule.

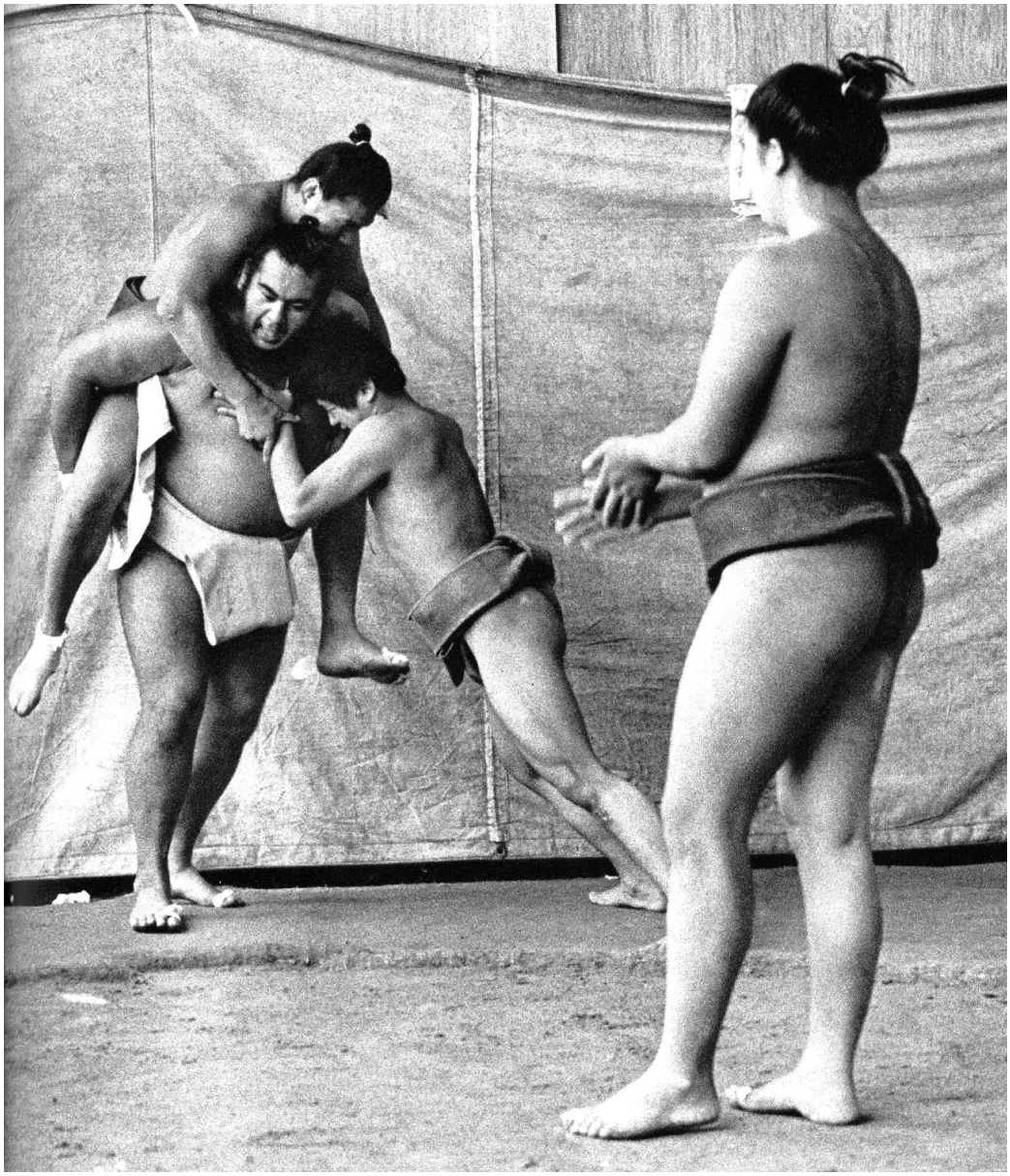


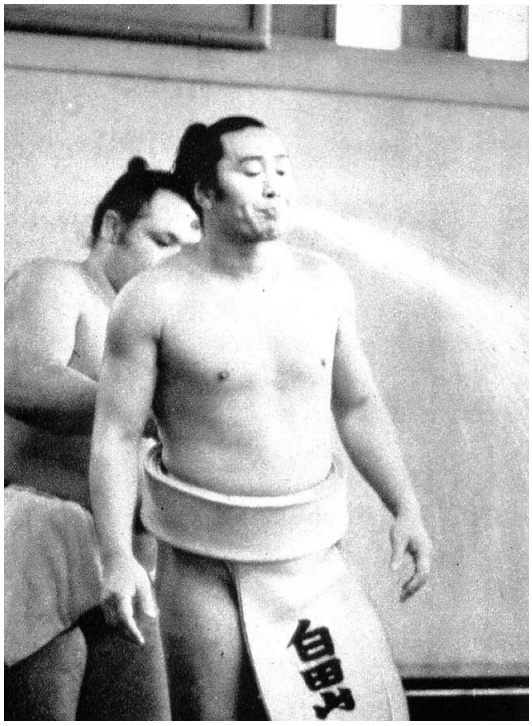
La liste ci-dessus ne décrit que vingt-six des soixante-dix techniques, mais elle comprend les plus usuelles et donne une idée de la grande variété et complexité des manœuvres qui emplissent les courts instants d'un combat de sumo. Si le but d'un combat est très simple, faire sortir ou chuter l'adversaire peut exiger des variations techniques infinies.

Il y a quelques termes en dehors de ceux employés pour décrire les techniques officielles de victoires qui ont tout de même un poids sur la victoire ou la défaite. Les fautes (*hansoku*) conduisent à une défaite immédiate. Il est très rare qu'un adversaire perde par une violation des règles. Quand des infractions se produisent elles sont en règle générale non intentionnelles, comme lorsque un attaquant voit ses doigts se prendre dans le chignon de son adversaire, et finit par le tirer au sol par les cheveux. Deux autres évènements que l'on peut voir, l'*isamiashi* et l'*okuriashi*, laissent parfois perplexe. L'*isamiashi* est employé pour décrire l'action d'un lutteur qui, sur le point de l'emporter de manière imparable en expulsant son adversaire, met imprudemment son pied en dehors du cercle dans sa précipitation à vouloir sortir ce dernier. Comme dans le cas du *hansoku*, le lutteur n'a pas été battu. Il s'est battu lui-même. L'*okuriashi* fait référence à la jambe d'un lutteur qui est en train d'effectuer un soulever (*tsuridashi*) et semble contredire la règle de base du sumo selon laquelle celui qui touche le premier en dehors du cercle a perdu. Si l'attaquant a soulevé son adversaire de terre et qu'il le porte au dessus de la limite, laissant le corps de complètement en dehors du cercle alors qu'il est en l'air, il peut franchir la limite du cercle pour aller déposer plus loin son adversaire. Par conséquent le vainqueur a touché en dehors avant le perdant, mais la victoire est pour autant nette et sans bavure.

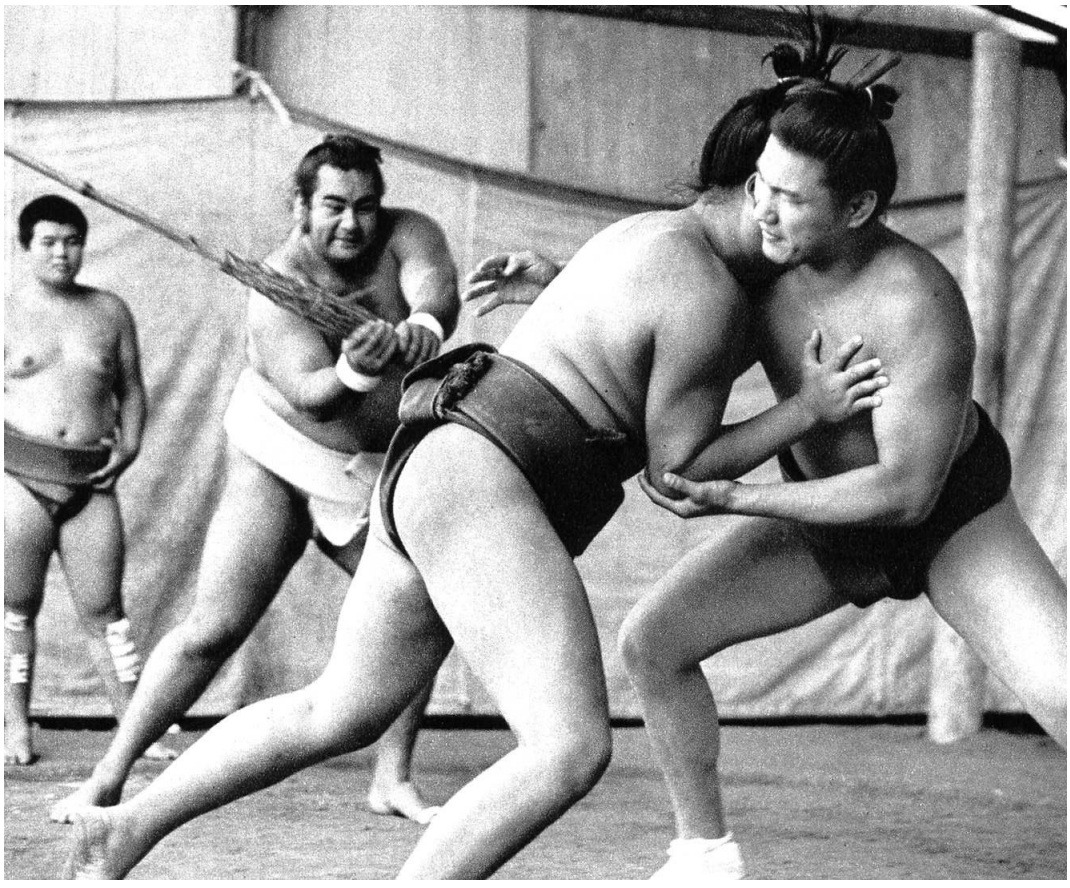
L'une des décisions les plus controversées et les moins bien comprises vient d'un évènement rare dénommé *kabaite*, une curieuse exception à la règle claire et nette qui veut que l'homme qui touche le sol le premier (*tsukite*) avec quelque partie que ce soit de son corps soit le perdant. Quand deux sumotori chutent en même temps avec un des deux hommes qui se trouve directement au dessus de l'autre, il y a de bonnes chances que celui qui se trouve en dessous subisse une blessure sérieuse. Dans une telle situation, le lutteur au dessus peut étendre son bras pour essayer d'amortir sa chute et de protéger son adversaire du poids de son corps qui retombe. Bien que sa main ait touché le sol

avant toute partie du corps de l'autre, son acte est conscient et vise à protéger la santé de l'adversaire, et il est donc déclaré vainqueur. Car s'il n'avait pas étendu sa main, le corps de l'homme projeté en dessous de lui aurait bien évidemment touché le sol le premier. Le problème ne vient pas de la règle en elle-même, qui est un exemple remarquable de l'éthique du sumo et de la sportivité qui va jusqu'au cœur de la bataille, mais plutôt de l'extrême difficulté qu'il y a à déterminer si le *kabaite* était un acte intentionnel de pitié ou non, et si les deux corps étaient en chute de telle sorte qu'une blessure sérieuse pouvait en résulter. Un exemple récent s'est produit lors du tournoi de janvier 1972 au cours du dernier combat de la huitième journée entre le *yokozuna* Kitanofuji et le *sekiwake* Takanohana. L'arbitre a donné la victoire accordée à Takanohana (qui était en dessous) en jugeant que c'était un cas de *tsukite*. Mais les cinq juges – des *oyakata* qui ont le droit de contredire une décision de l'arbitre – ont tenu une conférence et décidé qu'il s'agissait d'un cas de *kabaite*, accordant la victoire à Kitanofuji. Les opposants à cette décision ont clamé haut et fort que les images montraient très clairement que Takanohana faisait pivoter Kitanofuji sur le côté lors de leur chute et que donc le *yokozuna* aurait atterri sur le côté, et non sur lui. Les partisans ont eux insisté avec fermeté que c'était un cas très clair de *kabaite*. Kitanofuji a lui bien entendu dit qu'il s'agissait d'un *kabaite*. Takanohana n'a lui rien dit. Mais l'arbitre a dû rester sur la touche pour le restant du *basho* – bien que son jugement en la circonstance n'en ait pas été la seule raison – et il a pris sa retraite peu après. La plupart des arbitres aujourd'hui doivent sans doute prier pour ne jamais avoir à affronter une telle situation.





Un peu de détente de temps en temps…



Quand vient pour moi le temps d'apprendre des techniques à la Takasago-beya, on ne me dit qu'une seule chose : Pousser. Pousser, pousser, pousser encore, c'est tout ce que j'entends, et tout le monde connaît même le terme anglais. On me dit de ne pas penser au travail sur le *mawashi*, et de me concentrer sur les *tsuppari* et la poussée. Au cours de ma première année, s'il m'arrive d'agripper le *mawashi*, on me frappe dans le dos et on me crie de continuer à pousser, et même pendant ma deuxième année je suis encore réprimandé si je l'attrape encore. Les raisons en sont diverses. Pour quelqu'un qui a ma constitution physique, avec un haut du corps solide et des bras puissants mais des appuis faibles et une charge haute, la tactique la plus efficace est de tenter de pousser ou d'expulser mon adversaire. En arriver à des prises de *mawashi* anéantirait ma puissance de poussée et accroîtrait les risques de me voir déséquilibré, car je suis faible à la taille et qu'il n'est difficile de conserver mes appuis quand on me prend sur les côtés. Les entraîneurs sentent aussi que ma poussée est une grande arme naturelle qui doit être développée autant que faire se peut. L'un en dit même qu'elle a la même puissance destructrice que celle de l'ancien *yokozuna* Chiyonoyama, un artiste reconnu de l'*oshi-zumo*. Une autre raison est qu'on pense que je m'élèverai plus vite dans la hiérarchie à l'aide de la poussée. Si deux lutteurs s'entraînent durant trois années, l'un se concentrant sur le travail au *mawashi* et l'autre en *oshi*, le pousseur a de grandes chances d'avancer plus vite. Je ne sais pas si l'artiste du *mawashi* ne finira pas plus haut au bout du compte, mais ceci bien sûr dépend d'autres facteurs que la technique. Comme j'ai rejoint la *heya* à dix-neuf ans, plus tard que la plupart que mes camarades, ils souhaitent probablement me conférer la technique qui me permette de m'élever le plus rapidement. Il me faut ajouter que plus tard, vers la fin de ma deuxième année au sein de la *heya*, mes instructeurs commenceront à m'enseigner comment prendre le *mawashi*, mais plus pour me stabiliser quand j'exécute des techniques telles que le *yorikiri* ou le *tsuridashi*. Encore aujourd'hui, je ne m'essaie que très rarement à l'une ou l'autre des projections.

Une troisième raison de l'accent mis sur l'*oshi-zumo* au sein de la Takasago-beya est alors la tradition. Il est assez commun pour un *deshi* de se voir enseigner la technique qui fut employée par son *shisho* durant sa carrière sur le *dohyo*. La tradition de l'*oshi-zumo* à la Takasago-beya remonte à l'ère Taisho (1912-1925) avec l'*ozeki* Tachihikari, et a persisté, bien qu'il y ait eu des périodes quand le *yotsu-zumo* régnait aussi, comme par exemple sous le troisième Takasago, l'ancien *ozeki* Asashio. A la fois l'*oyakata* qui m'a fait venir d'Hawaï, le quatrième Takasago (ancien *yokozuna* Maedayama) et l'entraîneur plus directement responsable de mon entraînement, Furiwake (l'ancien *yokozuna* Asashio, qui deviendra le cinquième Takasago à la mort de son prédécesseur en août 1971) ont été des spécialistes d'*oshi-zumo*. Il était naturel que, comme beaucoup de mes camarades de *heya*, je me voie enseigner les *tsuppari* et les autres techniques d'*oshi*. Fujizakura et Maenoyama, qui m'ont rejoint pour représenter la *heya* dans la division reine, sont deux praticiens doués de l'*oshi-zumo*.

Kawaigatte **et les** ***ani-deshi***

Laissez-moi désormais décrire une journée type durant ma première et plus difficile année au sein de la *heya*. Elle est sans doute plus ou moins semblable à ce que tous les jeunes *deshi* doivent subir, à l'exception des difficultés supplémentaires que j'ai eu à affronter en tant qu'étranger. Le lever se fait à 04 heures 30 du matin, parce qu'il nous faut être dans la *keikoba* pour cinq heures afin de commencer l'échauffement. Nous sommes en fait réveillés par le *wakaimono gashira*, en général un lutteur retraité qui n'est jamais devenu *sekitori* et reste à la *heya* pour encadrer les plus jeunes lutteurs et pour assurer quelques autres tâches à la fois au sein de la *heya* et lors des tournois. L'entraînement commence avec des exercices tels que les *shiko*, du *matawari* et du *teppo* pour s'échauffer et se mettre en train. Puis nous commençons l'entraînement dans le cercle. Tout d'abord nous effectuons un *moshiai*, une sorte de combat par élimination où le vainqueur reste à l'intérieur pour affronter le suivant. Puis je combats une longue série d'affrontements contre le même adversaire (*sanban*). L'entraîneur Furiwake et quelques-uns des plus vieux *makushita* me

poussaient vraiment dur, me forçant à continuer, me balançant souvent un bon coup du bout d'un manche à balai. J'apprendrai plus tard que les lutteurs qui sont le plus poussés sont ceux dont on considère qu'ils ont le plus de potentiel ; les vieux guerriers de *makushita* ou même des *sekitori* dont les meilleurs jours sont derrière eux et n'ont que peu de chances d'aller plus haut sont plus ou moins livrés à leur sort. Mais à l'époque, je me demande vraiment pourquoi on s'acharne tant sur moi.

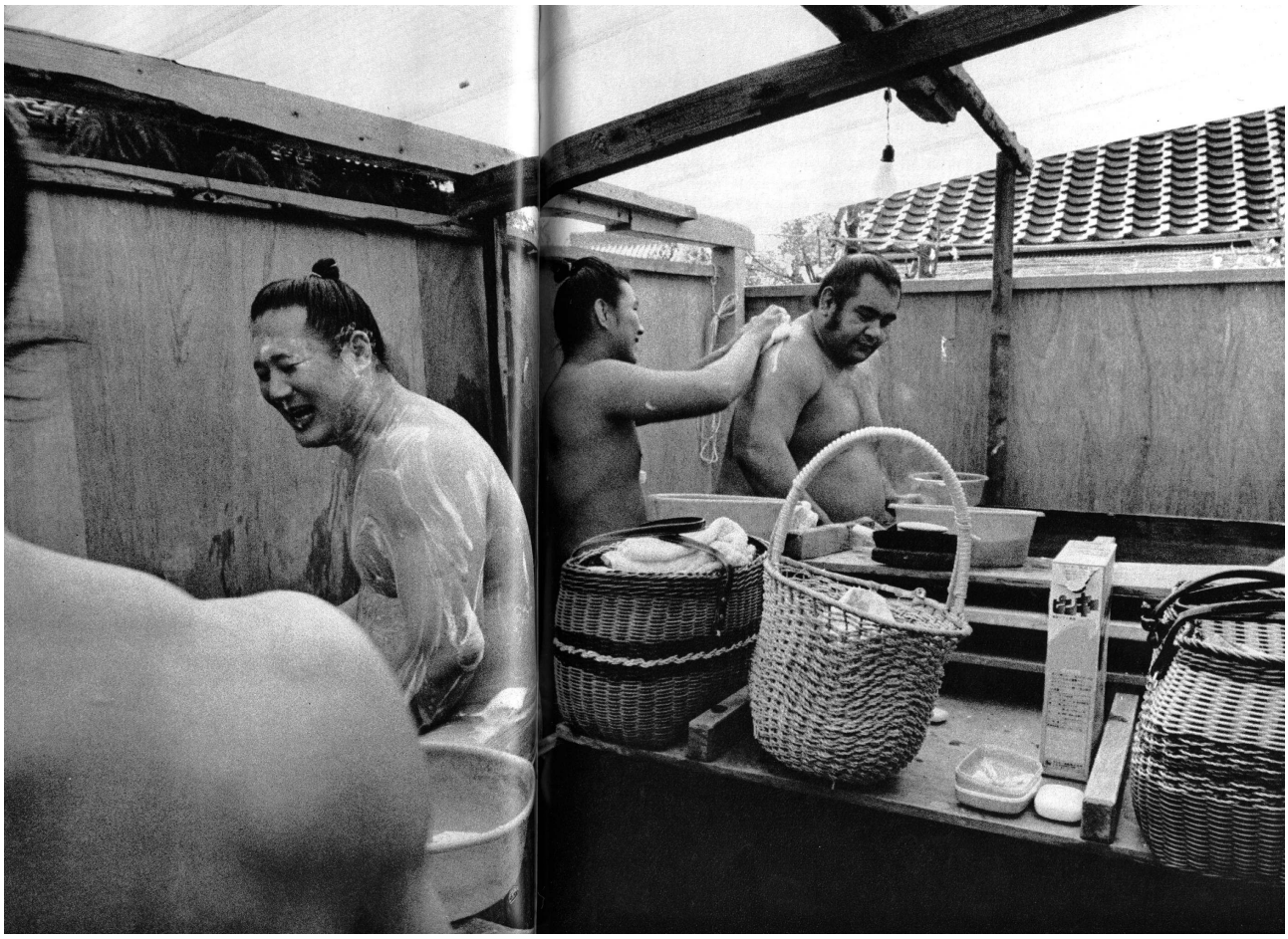
Après avoir fini une série de *sanban,* il me faut prendre un nouvel adversaire pour un autre tour. Le travail se termine avec un drill éreintant dénommé *butsukari-geiko*, qui consiste à s'élancer de toutes ses forces contre un autre sumotori et d'essayer de le repousser à travers le cercle tandis qu'il ancre ses talons au sol et se penche pour offrir le maximum de résistance. L'adversaire tente d'épuiser totalement l'attaquant en variant les réponses à chaque charge ; il peut s'ancrer fermement et se laisser bouger centimètre par centimètre ; faire chuter son adversaire au sol par une prise semblable à une technique de judo (un exercice capital qui apprend au lutteur à bien tomber et lui évite de se blesser quand lui et son adversaire s'écrasent sur le *dohyo* simultanément) ; ou agripper l'arrière du cou et forcer l'homme à arpenter le cercle en position de squat. Chaque lutteur effectue un *butsukari-geiko* après avoir terminé ses exercices sur le *dohyo*, puis « prête son torse » (*mune dasu*) à un ou plusieurs de ses camarades dans le rôle du résistant. Cet exercice est très important, mais il vous laisse toujours complètement essoré. Ce qui me le rend encore plus difficile alors est que quelques-uns des plus anciens *makushita* me frappent souvent le dos ou les jambes avec des cannes de bambou tandis que j'effectue le *butsukari-geiko*. Certains nous crachent même dessus, ou nous mettent du sel dans la bouche. Comme ils sont nos anciens il n'y a rien que nous ne puissions faire en retour, mais il m'arrive alors de bouillir intérieurement.

Frapper ou rudoyer un jeune dans le sumo, chose plus commune quand j'ai débuté que cela ne peut l'être aujourd'hui, est dénommé *kawaigatte*, du verbe *kawaigaru* qui signifie traiter avec amour et affection. Que le monde du sumo ait retourné l'usage de ce mot n'est pas aussi contradictoire que cela pourrait bien apparaître au premier abord et représente un exemple de la philosophie qui sous-tend tant de choses dans la vie de la *heya*. Bien qu'il puisse y avoir des exceptions dans toute *heya*, un *oyakata* ou un lutteur ancien ne frappe pas un jeune *deshi* juste par méchanceté ou parce qu'il ne l'aime pas. Le but – mis à part les cas de punitions – est de le mettre en colère, d'attiser les flammes de sa combativité ; de le forcer à tout donner en le poussant au-delà de ce qu'il croit qu'il peut supporter ; de construire son envie de devenir *sekitori* et, si possible, *yokozuna*. C'est une forme d'encouragement qui, si elle est bien rude, est une preuve d'attention, pas de méchanceté. Dans cette optique, l'emploi du terme *kawaigatte* semble moins incongru. Le *kawaigatte*, comme le *keiko* lui-même, l'accent mis sur les bonnes manières, l'étiquette, et tous les autres aspects difficiles de la vie de la *heya*, ont pour but de bâtir l'état d'esprit assez unique qui seul peut produire de bons lutteurs et d'honnêtes hommes. J'ai mis pas mal de temps à comprendre tout cela, alors que je contemple le passé depuis mon statut de *sekitori* avec une assise assez confortable.

Après être passé consciencieusement par le *butsukari-geiko*, ce n'est pas encore fini pour moi. Il me faut conclure l'entraînement avec encore plus d'exercices, encore des *shiko*, et du *matawari*. Peut-être en ai-je plus besoin que les autres, mais j'ai à cette époque l'impression que j'endure trois fois plus que n'importe qui d'autre. Je fais tant de *shiko* tous les jours – ça doit tourner autour de cinq cents – que mes jambes sont si fatiguées que je peux à peine marcher et que mon corps tout entier est complètement raidi et perclus de douleurs. Lors de ma première année, je me mets à perdre du poids au lieu d'en gagner, une situation bizarre pour un sumotori et que mes soucis avec la nourriture n'arrangent pas vraiment. Je n'arrête pas de me dire que je peux le faire, je peux le faire, mais j'ai par moments de vrais doutes. Je me souviens de plusieurs occurrences dans l'aire d'entraînement où les larmes me sont venues aux yeux après avoir été battu. Ils m'ont alors demandé si je pleurais et j'ai répondu « Non, c'est de la sueur. Je ne pleure pas, je transpire ». Pas mal de jours, j'ai véritablement peur d'entrer dans la *keikoba*.

Après avoir travaillé d'arrache-pied pendant presque deux heures, parfois plus près de trois, je reste autour avec les autres jeunes lutteurs pour voir les *sekitori* s'entraîner. Nous tenons tous des serviettes dont nous nous servons pour éponger la sueur ou la terre des visages ou des poitrines des *sekitori* et faisons des allers-retours constants au seau d'eau pour les servir en boissons, ou nous assurons que leurs *mawashi* sont bien serrés. Il nous faut être prêt à rendre quelque service dont ils ont besoin, de mettre un bandage ou de remettre en place un chignon défait. Quand l'entraînement s'achève quelques temps après onze heures, l'*oyakata* et les *sekitori* prennent leur bain, et chaque apprenti doit assister celui auquel il a été personnellement attaché comme *tsukebito*. Je suis l'un des assistants de Takasago au cours de la majeure partie de mes trois années précédant le statut de *sekitori*, et comme le maître de la *heya* part toujours en premier, il me faut être prêt à aller fissa à la salle de bains quand il décide de s'y rendre avec les lutteurs.

Quand l'*oyakata* et les *sekitori* ont fini leurs ablutions, ils s'asseyent pour le repas de midi. Les apprentis préparent et cuisinent tour à tour le *chanko nabe*, une tâche appelée *chanko-ban*. Les jours où ils cuisinent, les *deshi* quittent la *keikoba* après leurs propres exercices matinaux. La cuisine est l'une des rares tâches qu'on m'épargne au sein de la *heya*. Etant donné que j'ai déjà des difficultés à manger la cuisine japonaise avant même d'avoir tenté de la préparer, l'*oyakata* a décidé sagement que les estomacs de tout le monde se porteront d'autant mieux que je serai éloigné des cuisines, au moins jusqu'à l'heure de la vaisselle. Mais j'aide à servir. Nous restons debout autour de la marmite fumante, énormes serviteurs à demi-nus, ajoutant des ingrédients frais au ragoût bouillonnant, remplissant les bols de riz vides, apportant des boissons fraîches, débarrassant les assiettes sales. Ce n'est qu'après que tout le monde ait fini et se soit retiré pour la sieste de l'après-midi que nous pouvons nous asseoir pour manger ce qui reste, puis prendre un bain.



L'heure du bain. Takamiyama se fait frotter le dos par un assistant.

Au cours de l'après-midi, si je suis de *chanko-ban*, je dois laver les gamelles et les poêles. A part cela, j'ai dans mes tâches à accomplir le couchage et le ménage dans les chambres des *sekitori* après que ceux-ci aient fini leur sieste ; également la lessive, le nettoyage des toilettes, et débarrasser la salle à manger en préparation du second et dernier repas du jour servi entre cinq et six heures. Et puis il y a les incessantes courses à faire pour l'*oyakata* et les *sekitori*. Je n'ai pas l'autorisation de dormir avant le soir. Les plus vieux des *makushita* disent aux apprentis qu'ils sont toujours trop bas pour avoir le droit de dormir, et si l'un d'entre eux nous surprend en train de sommeiller, on passe une très mauvaise semaine. Nous craignons tout particulièrement de faire quelque chose de mal devant l'*oyakata*, et faisons ce que nous pouvons pour être le plus loin possible de lui. Takasago était très strict. Un jour, il m'apostropha après m'avoir surpris en train de me plaindre d'un autre lutteur : « Jesse, si tu ne peux pas le supporter, rentre chez toi ». Je me tus aussitôt. Mais il avait, en même temps, énormément de ce que les Japonais appellent *kanroku*, la dignité. C'était un mélange impressionnant. Je me souviens que quand il nous regardait dans la *keikoba* il ne disait jamais grand-chose, et c'était Furiwake et les autres qui étaient plus particulièrement chargés de mon entraînement. Mais sa simple présence rendait l'atmosphère intense et rendait tout le monde encore plus ardu à l'ouvrage. Il nous semblait comprendre ce que nous avions à faire juste en le regardant. D'une manière très tranquille, il est celui qui m'a appris le plus dans le domaine de la discipline mentale.

Après avoir servi le repas du soir et avoir nettoyé la salle, il y a en général quelques dernières corvées comme de la lessive. Et bien souvent il nous faut aider un *sekitori* à se préparer à enfiler son kimono pour aller sortir, et courir aller lui trouver un taxi. Chaque longue et épuisante journée se termine à huit ou neuf heures quand je peux enfin m'allonger et fermer les yeux.

Il y avait un groupe de lutteurs plus âgés de la division *makushita* qui faisaient subir le plus de difficultés aux apprentis. Aujourd'hui nous comptons environ vingt-cinq hommes dans ma *heya*, mais à l'époque elle était beaucoup plus importante avec environ soixante sumotori. Et il y avait un grand groupe de gars de *makushita* âgés entre 28 et 30 ans qui soit n'avaient jamais été du tout *sekitori* ou étaient parvenus jusqu'en *juryo* pour un ou deux tournois puis étaient retombés. Certains étaient dans la *heya* depuis plus de douze ans et possédaient une grande ancienneté en âge, sinon en rang. Nous les appelions les *ani-deshi* (grands frères *deshi*). Tous les lutteurs de la *heya* étant des *deshi* de l'*oyakata*, *ani-deshi* se réfère littéralement à tout camarade de *heya*, *sekitori* inclus, qui a plus d'ancienneté que soi-même, indépendamment des considérations de rang. Le terme inverse est *ototo-deshi*, ou petit frère *deshi*. Mais comme les *sekitori* des deux premières divisions ont un statut hiérarchique qui transcende l'âge dans l'ordre de la *heya*, je pense en général aux plus vieux des lutteurs non-*sekitori* quand j'emploie le terme d'*ani-deshi*. En raison d'emplois du temps chargés et d'un statut plus élevé, l'*oyakata* et les *sekitori* n'ont que rarement du temps à consacrer pour instruire les plus jeunes garçons sur la routine de la vie de la *heya*. Ce travail est largement confié aux *ani-deshi* de la *makushita*, qui nous apprennent beaucoup des exercices et techniques de base dans la *keikoba* avant que les *sekitori* ne fassent leur arrivée pour l'entraînement chaque matin. Dans toute *heya*, la connaissance est transmise du plus ancien au plus jeune, un peu comme les vêtements dans une famille nombreuse. Tous ceux qui ont de l'ancienneté doivent transmettre des enseignements, et l'*oyakata* occupé s'appuie beaucoup sur les lutteurs expérimentés en dessous de la division *juryo* qui sont dans les environs la plupart du temps. C'est avec ce groupe de *makushita* que j'ai le plus de contacts au quotidien.

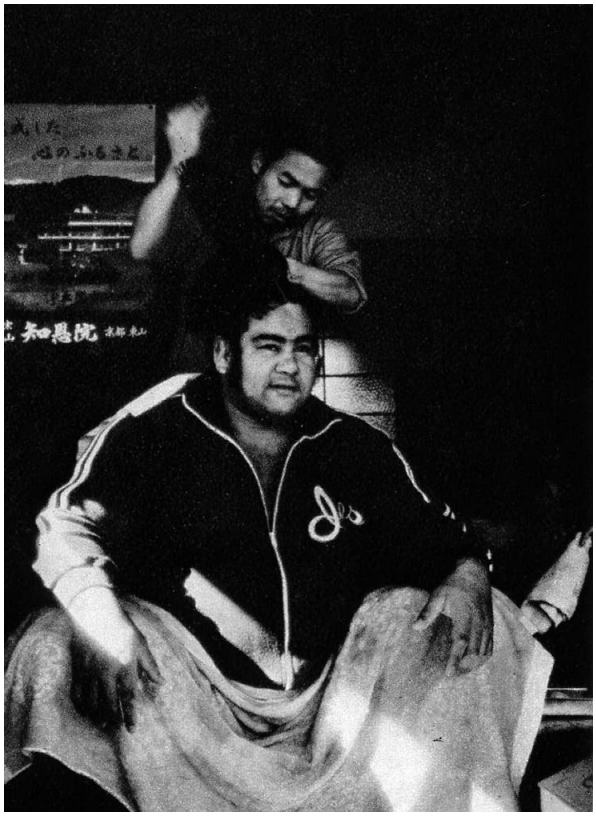
Bien qu'ils soient très précieux comme enseignants, certains *ani-deshi* de *makushita*, qui ont de longues années de service dans ce sport mais peu de perspectives de progresser en *juryo* ou en *makuuchi*, passent de temps à autres leurs frustrations sur leurs jeunes subordonnés. Rentrant d'une longue nuit de beuverie, ils peuvent à l'occasion réveiller les apprentis et les contraindre à effectuer des tâches inutiles ou les frapper un peu. Ou, quand le moment exige de la discipline, ils peuvent utiliser le manche à balai ou la canne de bambou avec plus d'enthousiasme que la situation ne le

requiert. Ce sont aussi des lutteurs de ce groupe qui étaient chargés de la plupart des coups que nous recevons durant un *butsukari-geiko*. Les choses sont quelque peu différentes aujourd'hui. Il y a peu de bastonnades et quand un ancien donne une leçon à un jeune lutteur dans la *keikoba* c'est en général au moins deux fois moins violent.

Au cours de ces deux plus difficiles années je suis en général accompagné par un *ani-deshi* quand je sors en raison de mes problèmes de langue, et ne peux jamais sortir seul sans la permission de l'un de ceux-ci. Je dors dans une chambre avec cinq lutteurs de *makushita*. En général, je m'endors tôt, mais certains de mes camarades de chambrée sortent souvent le soir et rentrent très tard. Comme de cette manière ils deviennent la plupart du temps surexcités, j'appréhende toujours leur retour et reste prostré et tremblant sur mon futon. Mais bien que certains apprentis connaissent des heures difficiles en dehors, je ne suis jamais battu, sauf rares exceptions, que si j'ai fait quelque chose de mal et dans la *keikoba*. Je parviens à éviter un traitement plus arbitraire essentiellement en gagnant le respect de mes supérieurs. Ce respect est conquis peut-être parce que je travaille à l'évidence très dur pour surmonter les nombreux handicaps auxquels je dois faire face, mais je crois, aussi en raison de mon attitude générale. Je ne me plains pas et quand on me dit de faire quelque chose je réponds rapidement « *hai* » (oui) et cours. Je garde mes rancœurs et mes sérieux doutes quant à ma décision d'entrer tout court dans le monde du sumo pour moi-même. Et mon ascension rapide dans les trois premières divisions m'aide aussi. A la fin de ma première année je suis au fond de la division *makushita* et suis à peu près égal en rang, sinon en ancienneté, de beaucoup parmi les *ani-deshi*.

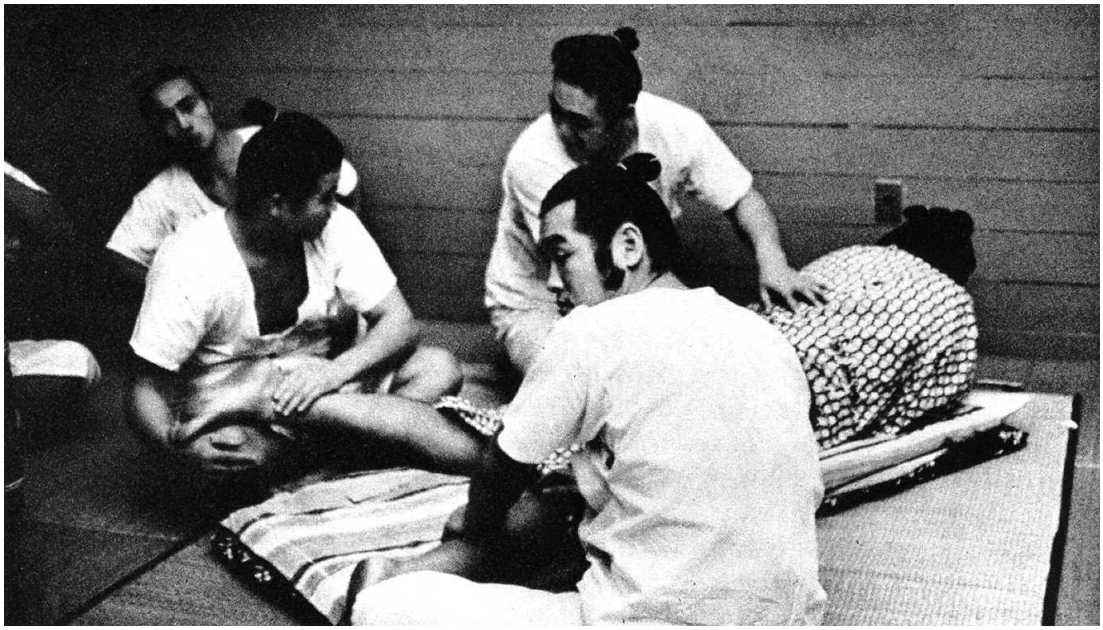
Je n'échappe pas complètement aux humiliations, toutefois. En avril 1965, alors que nous retournons à Tokyo après une tournée exhibition à Hiroshima, je reçois une baffe violente d'un autre *makushita* parce que j'ai omis de solliciter sa permission pour aller dehors en une occasion. Ce n'est pas le coup qui me fait le plus mal mais le fait qu'il soit reçu devant tous les autres lutteurs et la foule de curieux que les sumotori attirent toujours quand ils voyagent en groupes. Un incident plus sérieux se produit durant une tournée exhibition sur l'île de Shikoku en octobre 1966. A cette époque je sers au sein d'un groupe de *tsukebito* rattachés à Takasago. L'un des *tsukebito* oublie le chapeau du patron dans une gare, et bien que Takasago n'en saura jamais rien, un groupe d'*ani-deshi* décide de s'assurer qu'une telle chose ne puisse plus jamais se produire. Ils rassemblent tous les lutteurs servant Takasago dans une cour d'école et nous font effectuer une séance de *butsukari-geiko*. Et quand nous commençons à tirer et pousser, ils nous frappent le dos avec des règles. Comme je ne suis pas directement responsable, je m'en tire avec juste une bastonnade légère, mais le gars qui a oublié le chapeau en aura une sacrée. Il aura des bleus sur tout le corps.

De tels traitements me font bouillir intérieurement, mais je dois juste grimacer et les supporter. Ca ne me pose pas tellement de problèmes de recevoir à l'occasion quelques coups dans la *keikoba* ou de passer un sale quart d'heure quand j'ai fait quelque chose de mal, mais être battu ou harcelé injustement est quelque chose de difficile à supporter en silence. Et il n'y a pas que les mauvais traitements physiques qui peuvent devenir hors de contrôle. Certains lutteurs *sekitori* profitent de leur statut pour avoir des exigences déraisonnables vis-à-vis des plus jeunes lutteurs. Ils appellent un homme de la pièce d'à côté juste pour allumer la télévision qui se trouve devant eux, ou obligent quelqu'un à les masser pendant deux ou trois heures consécutives alors qu'ils sont en train de dormir. Avec le recul et une vision plus calme et plus étendue des choses, je conçois qu'une certaine quantité de harcèlement soit nécessaire, tant que cela ne tombe pas dans des extrêmes. Les jeunes n'apprennent pas grand-chose tant qu'on n'exige rien d'eux et parfois il faut vraiment leur mener la vie dure. J'ai appris parce que j'ai vu beaucoup de jeunes sumotori. Ils se fatiguent, et si l'on n'est pas là à les houspiller et à leur flanquer un coup de pied au cul, ils tireront au flanc. Beaucoup, bien entendu, ne peuvent le supporter. Je dirais que pour dix garçons qui s'essayent au sumo, six partiront vite. Depuis que je suis devenu *sekitori*, j'ai essayé d'être juste, mais je ne suis pas réputé dans la *heya* pour être en permanence un gars gentil.



Tous les jours, les longs cheveux des lutteurs doivent être peignés, huilés et façonnés pour former la coiffure traditionnelle.

Un petit somme sur un futon au petit matin



Trois *tsukebito* massent un *sekitori* – l'un de ses nombreux privilèges.

Les lutteurs *sekitori* s'asseyent pour le repas tandis que les jeunes lutteurs jouent le rôle de serveurs.

Je ne sais plus combien de fois j'ai décidé de partir au cours de ces deux premières années. Les tests d'endurance mentale et physique du sumo sont déjà suffisamment difficiles, sans parler de tous ces aspects de la vie japonaise auxquels je n'étais pas accoutumé. Bien que j'essaie alors de ne pas laisser transparaître mes émotions quand je suis en présence de l'*oyakata* et des autres lutteurs, mon oreiller est souvent bien humide les nuits où je ne suis pas suffisamment épuisé au point de tomber directement dans le sommeil. J'écris même à un moment chez moi pour demander de l'argent pour le voyage retour, mais les gens là-bas me répondent de tenir le coup, et les membres de l'Association de Sumo de Maui m'encouragent en m'écrivant ou en venant me rendre visite quand ils viennent au Japon. Un jour, voulant rester seul mais n'ayant aucun endroit où me réfugier, j'embarque dans un train sur la ligne Yamanote de Tokyo qui effectue une grande boucle sur toute la banlieue de la ville. En faisant le tour pendant plus de deux heures, je réfléchis alors sur ce que je dois faire, changeant d'avis encore et encore. Mais même si je me m'étais alors décidé à partir, il aurait été presque impossible de revenir à Hawaï. Je n'ai pas d'argent et suis totalement dépendant du patron de la *heya*. Avant de venir au Japon, j'ai signé un contrat de cinq ans avec Takasago qui prend en charge mon transport jusqu'à Tokyo et mon entretien à la *heya*. Il a convenu de payer mon retour chez moi si j'échoue à devenir *sekitori* dans ces cinq années, mais pas avant. De toute façon, je n'ai même pas mon passeport. Mme Takasago, qui s'occupe de la plupart de mes affaires officielles, le conserve par sûreté. Je n'ai pas à cette époque le sentiment qu'elle l'enferme pour m'empêcher de partir, mais d'un autre côté je doute que j'aie pu l'obtenir sur simple demande.

Beaucoup d'amis aux Etats-Unis comme au Japon semblent s'émerveiller sur ce qu'ils qualifient comme ma capacité à triompher face à une adversité insurmontable, et l'une des questions que l'on me pose toujours est comment j'ai tenu le coup. Le meilleur terme qui me vienne à l'esprit pour décrire comment j'ai réussi à surmonter les deux premières années est *gaman* (endurance, force morale). Bien avant d'apprendre le terme japonais, dès l'époque où j'étais encore à l'école primaire, je savais ce que cela faisais et j'étais capable de gérer les problèmes. Il y a d'autres raisons qui ont fait que je ne pouvais laisser tomber. Quand Takasago m'a invité au Japon, j'ai compris que je tenais là ma chance, peut-être la seule, de devenir vraiment quelqu'un. Après être arrivé là on m'a poussé, vraiment forcé, à l'entraînement et ça m'a durci à l'intérieur. J'ai voulu prouver que je pouvais le faire, que j'en avais la volonté. Mais ce qui m'a peut-être aidé le plus aura été les gens qui ont foi en moi et m'ont encouragé, de Takasago et de mes camarades de *heya* à d'innombrables amis à Hawaï et au Japon. Je ne pouvais pas les décevoir. Et je pensais que je pourrais rendre le sumo plus populaire aux Etats-Unis et même ailleurs. Si je partais, cela aurait été mauvais non seulement pour moi mais aussi pour ce que le monde du sumo pense des étrangers en général, et cela aurait peut-être diminué les chances d'un autre non-Japonais qui aurait souhaité tenter sa chance dans le sumo.

Bien entendu, tout cela est plus facile à dire maintenant. Je ne pense pas exactement aux répercussions internationales de ma présence ou non à la Takasago-beya quand l'entraîneur Furiwake m'ordonne de faire cent, juste cent, *shiko* supplémentaires à la fin d'une séance d'entraînement. Je suis parfois si épuisé que cela me fait même mal de simplement m'allonger, et la seule pensée qui me vienne à l'esprit est celle d'avions quittant Tokyo et de palmiers.

Hormis les petites douleurs et les bobos, mes batailles quotidiennes à la *keikoba* laissent des traces plus pérennes. A la fin de l'été 1964, mon oreille gauche, constamment frappée et claquée au cours de l'entraînement, commence à me faire mal, et finit par être si douloureuse que je ne peux plus dormir sur le côté gauche pendant environ un mois. Je demande aux entraîneurs un ou deux jours de repos, mais essuie seulement un refus net et catégorique : « *Bakayaro* ! (crétin), entraîne-toi plus ! ». Progressivement, après avoir appliqué de la chaleur sur l'oreille sur les conseils d'un médecin, la douleur s'estompe. Mais ce n'est que quatre mois plus tard que je peux constater l'étendue des dégâts ; après que ma chevelure ait enfin fini par être assez longue pour être coiffée en le chignon typique (*chonmage*) des sumotori – dont on dit qu'il est arboré pour préparer le corps au

combat, de rassembler les forces des pieds à la tête, et de prévenir les blessures au crâne en cas de chute – et que je constate pour ce qui me concerne que j'ai une magnifique oreille en chou-fleur, une conséquence ordinaire du sport et d'une certaine manière une sorte de ticket d'entrée et de reconnaissance dans la fraternité du sumo.

La blessure à la gorge que je subis deux ans après mon arrivée au Japon est elle plus sérieuse. Je connais dès le début des soucis avec mes amygdales en raison des hivers humides et froids, et je les fais finalement enlever en janvier 1966. Après l'opération, j'ai deux semaines sans entraînement, mais ma gorge est toujours fragile quand je commence à me préparer pour le *basho* d'Osaka en ce mois de mars. Un jour, lors du dernier combat d'entraînement, pile au moment où mon adversaire et moi nous apprêtons à charger, je lève ma main, signe que je ne suis pas prêt, et commence à me redresser avant de reprendre la position de départ. Malheureusement, il ne voit pas mon signal ou pense que je commence la charge, et il fonce sur moi. Pris au dépourvu et sans appuis, je suis violemment frappé à la gorge. L'accident blesse ma corde vocale gauche, ne me laissant pour voix qu'un mince filet quasi inaudible. Les médecins me disent qu'une opération qui requiert entre six mois et un an éloigné des *dohyo* est nécessaire pour réparer les dommages, mais comme se reposer entraîne une rétrogradation, je choisis d'attendre jusqu'à ma retraite pour subir l'opération. Je suis en train de progresser dans la division *makushita* avec la *juryo* et le statut de *sekitori* à portée. Rester en dehors de la compétition pendant quatre *basho* consécutifs signifierait quatre rétrogradations successives jusqu'au bas de l'échelle. Le docteur m'a dit que, en l'absence d'une opération, je peux au moins épargner ma voix en écrivant ce que je veux dire. Mais j'aime parler et de toute façon je ne sais pas écrire le japonais. De temps en temps donc, quand je parle trop, il m'arrive de perdre ma voix pendant de courtes périodes.

Mes tribulations à la Takasago-beya ne sont pas toutes, cela dit, sans leurs côtés sympathiques. Mes camarades de *heya* s'amusent toujours follement à imiter mes premières tentatives dans la langue nippone. Asaarashi se plaît à raconter la façon dont je mélangeais les deux langues. « Jesse avait l'habitude d'ajouter le mot 'man' à la fin de la plupart de ses phrases. Tu vois, genre, 'umai, man' (c'est délicieux, mec) ou 'bikkuri shita, man' (ça m'a surpris, mec). On pensait au départ que ce 'man' était un terme japonais mal prononcé et on essayait de comprendre ce qu'il tentait de nous dire. Mais quand on a compris que c'était de l'anglais on a commencé à comprendre ce que cela voulait dire et même à nous en servir nous-mêmes. Jesse ne l'emploie plus du tout quand il parle le japonais, mais nous on le fait encore à l'occasion ». J'emploie au maximum aussi les quelques mots d'anglais que mes camarades connaissent, comme 'tomorrow'. En répétant simplement le mot plusieurs fois de suite je peux exprimer l'idée des successions de jours bien avant de maîtriser le terme japonais correspondant. 'Tomorrow tomorrow tomorrow iku' donne l'idée de partir quelque part trois jours après et ne requiert qu'un seul et simple terme de japonais, 'iku', aller.

Mon ignorance de certaines coutumes donne aussi aux gars de bonnes occasions de franche rigolade à mes dépens. Un épisode particulièrement gênant est ma première rencontre avec un bain japonais. Cela se passe à Osaka peu après mon arrivée d'Hawaï. Les sumotori vivent dans des temples pendant les tournois disputés en dehors de Tokyo, et s'il n'y a pas de grand bain nous allons dans des bains publics voisins. En général nous louons les lieux tout entiers pour une ou deux heures chaque matin après l'entraînement. La coutume japonaise exige que l'on se nettoie en dehors de la baignoire collective, que l'on se rince vigoureusement, et qu'on y rentre ensuite pour y suer. Soit j'ai oublié ce qu'on m'a dit ou je ne l'ai pas compris, mais toujours est-il que je plongeai directement, le corps encore tout savonné. Asaarashi et les autres ont été pris de court et m'ont crié le seul mot anglais qu'ils connaissaient 'Oh, no, no, no, Jesse, no, no'.

Plus tard, c'est moi qui peux aussi me payer une bonne tranche de rire. Au cours de l'été 1965, les vieux bâtiments de la *heya* sont détruits et l'actuelle structure en dur érigée. La nouvelle *heya* inclut de nombreuses bonnes idées, comme deux *dohyo* d'entraînement permettant à plus de lutteurs de

travailler en même temps. Et les locaux plus modernes comprennent des toilettes à l'occidentale, plus confortables pour les grandes carrures des sumotori que les toilettes à la turque que nous avions dans les anciens bâtiments. Juste après l'achèvement des travaux nous recevons une nouvelle recrue en provenance d'une région rurale reculée du pays. Perplexe en face d'un objet aussi incongru qu'il voit pour la première fois, le garçon réfléchit un moment, puis finit par grimper sur le sommet de la cuvette pour l'utiliser à la manière japonaise. C'est alors à mon tour de lancer un 'no, no, no' de protestation.

En dépit du caractère étranger de ma présence dans l'une des communautés les moins cosmopolites qui puisse exister, je suis remarquablement bien accepté dans le monde du sumo en général, et dans ma *heya* en particulier. Je sais que certaines personnes dans la société du sumo pensent que Takasago a été fou d'amener un Américain dans sa *heya* et qu'il est probablement des puristes qui sont opposés à ce que le sport national du Japon puisse ouvrir ses portes aux étrangers. Mais je n'en ai jamais véritablement ressenti de la discrimination. Takasago m'avait averti à mon arrivée dans le monde fermé du sumo qu'il me faudrait m'attendre à ce que certains lutteurs d'autres *heya* ne voudraient pas perdre contre un étranger et donneraient toutes leurs forces contre moi sur le *dohyo*, mais qu'il me faudrait ignorer de tels sentiments, travailler dur dans la *keikoba* pour devenir un *sekitori* de haut rang et laisser mes actes parler pour moi. Je ne crois pas que beaucoup de lutteurs avaient de tels sentiments, et de toute façon, quel sumotori aime à perdre contre quiconque, étranger ou non ? A la Takasago elle-même, il y avait un soupçon d'hostilité au tout début, surtout en raison du traitement spécial dont je faisais l'objet à mon arrivée, comme les plats confectionnés par Mme Takasago. Mais tout ceci disparaît bien vite, je crois parce que mes camarades réalisent alors tous les problèmes que je peux avoir à affronter, et respectent la manière dont je les traite. Asaarashi et moi sortons pas mal de fois durant les deux premières années à la *heya*, et il est aujourd'hui sans doute celui qui me connaît le mieux. Un jour, je serai embarrassé, mais pour autant fier, de le surprendre en train de dire à propos de ces premiers jours à un ami : « Il y en avait certains d'entre nous qui étions jaloux du traitement spécial que Jesse recevait, particulièrement de Mme Takasago. Mais nous avons alors compris les raisons de tout cela, et ce qu'il avait à affronter en tant qu'étranger. La simplicité et la volonté de Jesse ont impressionné tout le monde, et lui ont gagné l'acceptation et l'amitié de tous. Et la manière dont il s'entraînait était quelque chose. On n'avait qu'à s'incliner de respect ». Si Asaarashi prenait sa retraite avant moi, je crois que je l'engagerais pour écrire mes communiqués de presse.

V / *Du maezumo à la makushita*

Angoisses, yusho et larmes

La manière dont je déboule à travers les trois premières divisions me fait me demander pourquoi il me faut m'entraîner si dur. Comme je l'ai mentionné précédemment, à ma première apparition en tournoi à Osaka en mars 1964, je remporte rapidement les huit combats d'affilée nécessaires en *maezumo* pour être officiellement classé dans la division la plus basse pour le *basho* suivant en mai. En *maezumo*, je combats sous mon propre prénom, Jesse, mais après m'être qualifié pour le *banzuke*, Takasago m'honore de l'un des noms de lutteurs les plus prestigieux de la *heya* : Daigoro Takamiyama, le réformateur de la période Meiji qui avait fondé la Takasago-beya. Le nom de Takamiyama, qui signifie « montagne à la vue grandiose », vient à l'origine d'un pic de 1249 mètres situé à la limite des préfectures de Nara et Mie au Japon. Je ne serai pas pleinement conscient avant longtemps de l'honneur que me fait Takasago. C'est super d'avoir un nom de sumotori, mais ma connaissance du sumo est alors quasi nulle et tout ce que je comprends vraiment, c'est que c'est un bon nom. Je ne connais rien de son histoire ou de sa véritable signification avant de rentrer à Tokyo.

Au *basho* de Tokyo en ce mois de mai je finis à égalité avec deux autres lutteurs dans la division *jonokuchi* avec un score de 6-1, puis gagne ensuite le play-off à trois pour m'adjuger le *yusho* de la division. Cela signifie que je vais avancer directement dans la division supérieure, *jonidan*, pour le tournoi suivant, à Nagoya en juillet. Au cours de mon *basho* de *jonokuchi*, il se produit quelque chose dont je ris encore aujourd'hui. Mon adversaire dans l'un des combats est un gars qui est grand mais vraiment maigre. J'ai dû lui faire peur car au lieu de me charger au *tachiai* il recule jusqu'au bord du *dohyo*. Si un lutteur n'est pas vraiment prêt quand l'arbitre indique que c'est le moment, il le signale à son adversaire en levant sa main tout en disant « *matta* », et les deux lutteurs se relèvent alors avant de s'accroupir à nouveau pour la charge. Mais lui, il me tourne simplement le dos et s'enfuit. Je ne fais que deux fois son poids, de quoi peut-il bien avoir peur ? L'arbitre nous rassemble ensuite à nouveau au centre du cercle, et nous avons finalement un *tachiai*. Je le repousse aisément à l'extérieur, mais tout ça est assez surprenant.

Deux mois plus tard à Nagoya je réalise un score parfait de 7-0 en *jonidan* et défait l'unique autre lutteur invaincu en play-off pour remporter mon second titre d'affilée. Cela me garantit un bond à une position assez haute dans la division supérieure, la *sandanme*, pour le *basho* de Tokyo en septembre. Bien que je perde deux combats à Tokyo, mon score de 5-2 est suffisant pour m'assurer l'entrée au fond de la division *makushita* pour le tournoi de Kyushu en novembre. Donc, après seulement quatre *basho* et moins d'un an de présence au Japon, je ne suis plus qu'à une division des *juryo* et de devenir un *sekitori*. Il est amusant de constater que bien que j'aligne des victoires régulières, je suis extrêmement nerveux avant les combats. Les nuits précédant les combats j'ai

toujours une grosse boule à l'estomac et suis incapable de dormir. Je finis enfin par m'y habituer aux environs du tournoi de Kyushu en cette première année, et ces angoisses finissent par s'estomper. Dommage, j'en aurais bien eu l'usage.

Bien que je parvienne à décrocher un 5-2 à Kyushu pour ma première apparition en *makushita*, la concurrence plus vive dans cette division finit rapidement par faire dérailler ma spirale de succès, et me fait comprendre que l'ascension vers le sommet sera longue et ardue. Je m'apprête à passer les deux années qui suivent à monter et descendre l'échelle de la division *makushita*.

Je pleure après mon premier tournoi avec un score négatif, le *basho* du Nouvel An à Tokyo en janvier 1965. Bien que je ressemble enfin à un vrai sumotori car j'ai suffisamment de cheveux pour qu'ils soient finalement rassemblés dans un *chonmage*, la vérité est que je n'ai pas le sentiment que je mérite d'en être un. Mon score de 2-5 semble confirmer mes doutes les plus profonds, et je me sens malade au fond de moi, certain que j'ai fait une erreur en venant au Japon. C'est à cette époque que j'écris chez moi pour demander de l'argent. J'imagine que tous mes problèmes d'adaptation au Japon et à la vie de la *heya* finissent par remonter à la surface. C'est sans aucun doute l'une des périodes les plus sombres de ma carrière. C'est également l'époque où j'atteins mon poids minimal. Je n'ai quasiment pas cessé de perdre du poids depuis mon arrivée et touche le fond avec à peine 90 kilos, plus de 70 kilos de moins que ce que je pèse aujourd'hui. J'ai alors vraiment envie de rentrer chez moi.

Takasago et les entraîneurs ont une autre solution à mes problèmes : un entraînement plus intense. Ils disent que ma taille a fait la différence face aux garçons plus petits dans les divisions basses, mais que désormais il va me falloir améliorer ma poussée, apprendre à garder mes fesses basses au moment de la charge et à contrer les techniciens du *mawashi*. Je suis toujours faible des hanches et perds souvent l'équilibre, et donc Furiwake et quelques lutteurs plus âgés comme Hibikiya intensifient mes séances d'exercices à base de *shiko* et de *matawari*. Takasago dirige à l'occasion mes exercices mais même quand il ne le fait pas il est toujours présent dans la *keikoba*, à observer. Il me dit que les défaites ne comptent pas, que l'important c'est de donner cent pour cent de soi en permanence à l'entraînement, et d'être capable de forcer son adversaire à entrer dans son jeu. Si un lutteur y parvient, les victoires arriveront nécessairement. Et, plus important, le patron m'apprend que la clé est dans les tripes et dans le mental, et c'est à lui que je dois le plus dans ma réussite finale.

L'anniversaire de ma première apparition sur un *dohyo* de sumo professionnel, le *basho* d'Osaka de mars 1965, est célébré dignement. J'enregistre un 6-1, une performance suffisante pour chasser le mal-être de ma première rétrogradation seulement deux mois auparavant. Et à partir de ce moment, les choses commencent à s'améliorer, même si ce n'est que lentement. Mon japonais s'améliore, je deviens capable de manger plus et plus de choses différentes, et mon rang de *makushita* me confère un certain statut parmi mes camarades. Je ne suis plus un apprenti de base. Au cours des deux années qui suivent, bien que mon ascension dans la pyramide du sumo plafonne temporairement au niveau des *makushita*, je commence à m'habituer à la vie de la *heya* et à mon pays d'adoption. J'apprends même quelques jeux japonais comme le go pour combler mon temps libre de plus en plus important. Je suis devenu plutôt bon au go au fur et à mesure que les années ont passé. Tout le monde à la *heya* loue mes talents – mais je me demande parfois pourquoi ils s'assurent de toujours me conseiller sur les mouvements quand ils restent autour de moi à regarder et complimenter.

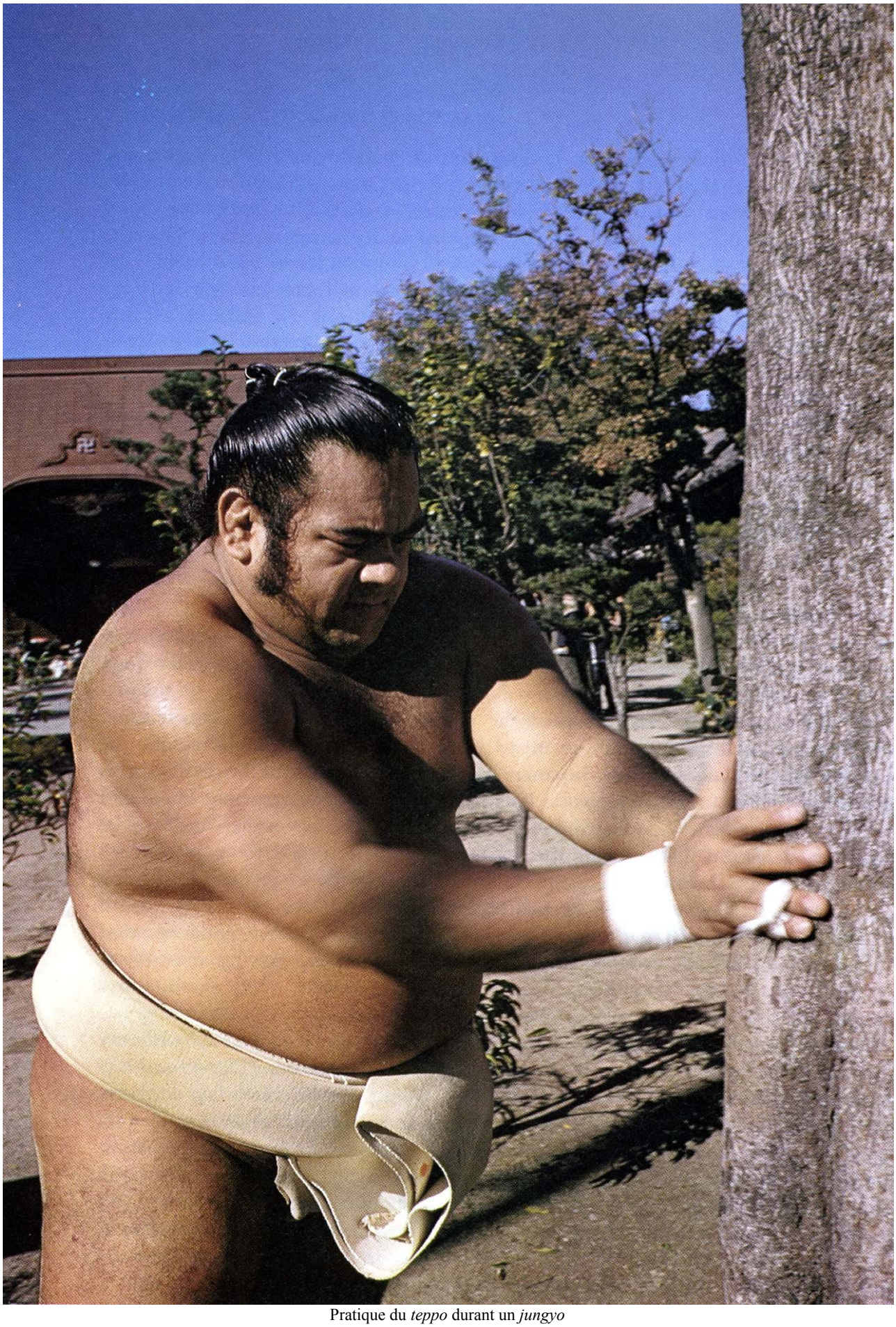
Une autre chose encourageante alors que j'entre dans ma seconde année est que je commence enfin à gagner du poids. Du minimum incroyable de 90 kilos en janvier je reviens à environ 120 au mois de mai suivant, juste à temps pour passer mes tests physiques d'incorporation. Mon exemption d'un an du service militaire accordée par le gouverneur d'Hawaï juste avant que je ne parte pour le Japon est arrivée à échéance. Je suis convoqué au camp U.S. de Zama, près de Tokyo, mais je pèse

quelque huit kilos au dessus de la limite de poids pour ma taille, et suis donc renvoyé à des batailles moins létales sur les *dohyo* de sumo. Je serai convoqué à nouveau trois ans plus tard en 1968, quand des besoins pressants en personnel du fait de l'extension de la guerre au Vietnam amènent l'armée à créer un camp d'entraînement spécial pour les gars en surpoids. Mais ma carrière de lutteur sera à nouveau sauvée car je me vois déclaré inapte, cette fois en raison de ma blessure aux cordes vocales.

L'ambassadeur intervient

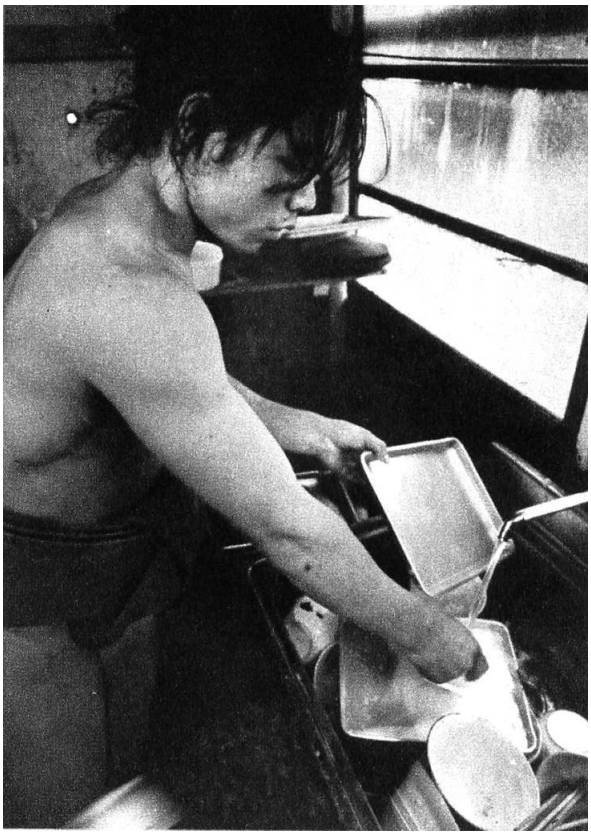
Coquin de sort. Au cours de ma première année à la *heya* j'aurais sans doute sauté sur n'importe quelle occasion de rentrer à la maison. Mais quand la première occasion se présente, je décline l'offre. En juin 1966, au moment où je commence à m'adapter complètement à la vie d'un sumotori, l'Association de Sumo organise une exhibition à Hawaï, y compris sur l'île de Maui, similaire à la tournée de 1964 où je rencontrai Takasago et fus invité à la *heya*. Comme un certain nombre de lutteurs de rang inférieur accompagnent toujours les *sekitori* sur les tournées pour servir de *tsukebito*, mes amis et supporters à Hawaï sont alors évidemment impatients de me voir venir, et la Kyokai les écoute en m'accordant une invitation juste avant le *basho* de mai de Tokyo cette année-là. Mais je refuse, expliquant que je viens de perdre à trois tournois d'affilée et que je dois rester au Japon pour m'entraîner. Les officiels de l'Association m'appellent pendant et après le tournoi pour voir si je ne change pas d'avis, mais je continue à répondre non, donnant des excuses supplémentaires telles que je souhaite être *sekitori* pour mon retour à la maison.

Mes mauvaises performances n'ont toutefois pas grand-chose à voir avec ma répugnance à me joindre au groupe et, en fait, j'enregistre un résultat de 5-2 au *basho* de mai qui précède immédiatement le voyage à Hawaï. La véritable raison est que mon patron, Takasago, qui en tant que chef du département des *jungyo* de la Kyokai aurait dû conduire la tournée comme c'était le cas deux ans auparavant, ne vient pas. Car au cours du voyage de 1964, qui comprenait de brefs arrêts à San Francisco et Los Angeles aussi bien qu'à Hawaï, un malheureux incident s'est produit, dont Takasago a été tenu responsable. Plusieurs lutteurs ont acheté des pistolets sur la côté ouest des Etats-Unis et les ont ramenés, illégalement, au Japon. La plupart les voulaient simplement sans doute à titre de souvenirs, mais l'association s'est retrouvée empêtrée dans un scandale quand un lutteur a revendu l'un de ses achats à un malfaiteur. En conséquence, Takasago s'est vu exclure du voyage de 1966. Bien que je sois incapable de l'expliquer à l'association aussi bien qu'aux gens de Hawaï, c'est mon sentiment de loyauté vis à vis de l'homme qui m'a repéré à Hawaï et m'a donné ma chance dans le sumo qui est au centre de mon cas de conscience. Bien que les *heya* de sumo possèdent en général plusieurs entraîneurs, beaucoup de lutteurs ressentent une relation de type père-fils avec l'*oyakata* qui a été directement responsable de leur recrutement dans la *heya*. C'est l'une des raisons majeures qui font que certains sumotori quittent une *heya* avec un *oyakata* quand celui-ci s'en va pour former une nouvelle *heya*, et il y a eu au moins un cas ou un lutteur de très haut rang a menacé de prendre sa retraite si on l'empêchait de partir avec l'*oyakata* dont il se sentait le plus redevable. Même si je suis le *deshi* de tous les *oyakata* de la Takasago-beya, je ressens tout particulièrement que je suis le *deshi* de Takasago lui-même. Pour mon premier retour au pays, je souhaite que cela soit lui qui m'emmène.

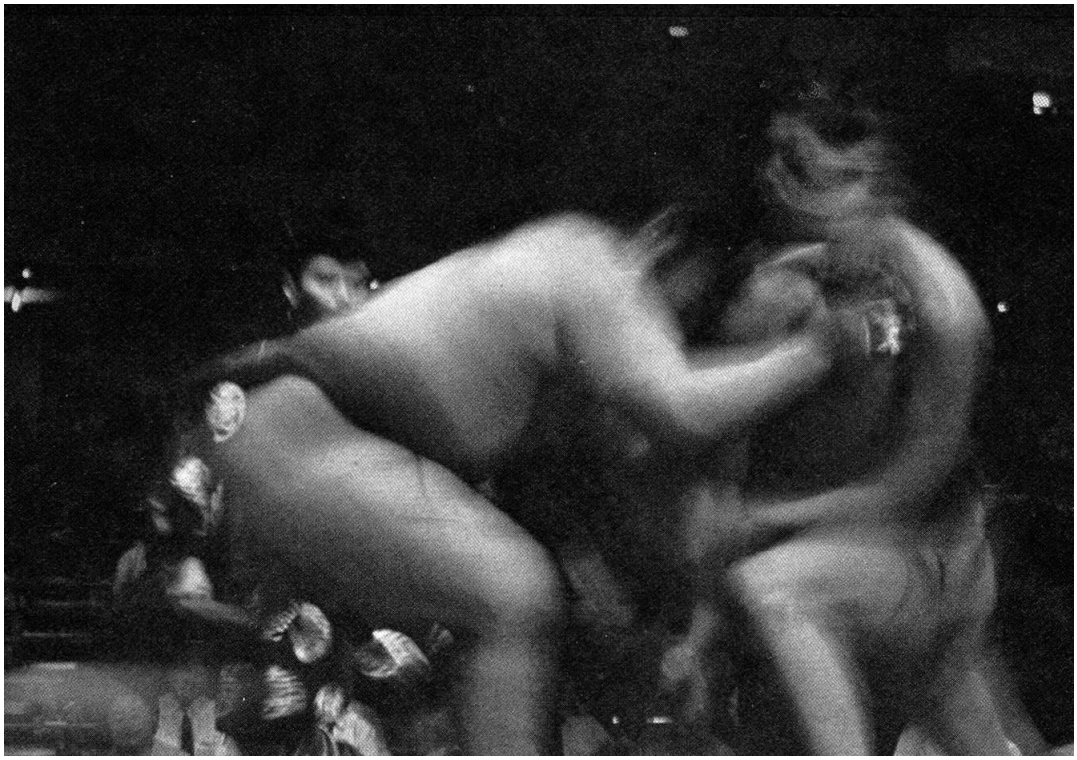


Pratique du *teppo* durant un *jungyo*

Les *jungyo* se tiennent souvent en extérieur. La foule se rassemble autour de l'enceinte provisoire, et les enfants se perchent dans les arbres.



Un *jungyo* n'est pas de tout repos pour un jeune lutteur qui travaille de quatre heures du matin à neuf ou dix heures le soir.



La pression pour me faire changer d'avis est intense. Les supporters à Hawaï, comme les membres du club des Vétérans de la 442°, sont choqués d'apprendre que leur petit protégé du sumo ne sera pas du voyage, et écrivent à l'Association pour s'assurer que je monte dans l'avion. Des lettres affluent de Maui, écrites par des personnes telles que le proviseur du lycée de Baldwin. Le gouverneur d'Hawaï lui-même se fend d'une missive. Et l'homme chargé d'encadrer le groupe, le maître de la Nishonoseki-beya, vient plaider auprès de Takasago afin qu'il me fasse céder. Mais je demeure inflexible. Ce qui me force au bout du compte à changer d'avis est l'intercession de l'Ambassadeur des Etats-Unis Edwin Reischauer. Après avoir reçu une lettre du gouverneur d'Hawaï, Reischauer appelle Takasago pour lui lancer une requête spéciale. Takasago m'ordonne alors de faire le voyage.

Mon refus entêté a alors pris les proportions d'un petit incident international et rendu nécessaires quelques accommodations. La nuit avant que la tournée ne s'en aille pour Hawaï, je rends visite au Ministre des Affaires Etrangères japonais M. Etsusaburo Shiina pour m'excuser de tous les ennuis que j'ai pu causer. Et après être arrivé à Hawaï, il me faut m'excuser devant presque toutes les personnes que je rencontre, gouverneur compris. Mais à ma grande surprise, l'affaire n'a que peu d'influence sur la chaleureuse réception dont nous bénéficions à chaque endroit où nous nous rendons. C'est génial, particulièrement sur Maui, avec de grosses foules venant me saluer. Je suis véritablement surpris de ma popularité.

En voyant quelques-uns des *sekitori* s'essayer au surf, cela me remet en mémoire la qualité d'équilibre qu'ont les meilleurs lutteurs, et que la clé de la réussite réside dans des jambes et des hanches solides. Taiho, Kitanofuji, Tamanoumi, tous y parviennent en un clin d'œil et sont assez doués, en dépit de leurs carrures massives.

Au cours des trois jours que nous passons sur Maui, j'ai brièvement l'occasion de voir ma famille et mes vieux amis, qui sont tous impatients de me voir à l'œuvre. Le deuxième jour des combats exhibition tombe justement le jour de mon vingt-deuxième anniversaire, et ma mère est au premier rang des spectateurs. Saisissant cette occasion de s'amuser un peu, plusieurs des lutteurs de haut rang décident de m'infliger un petit bizutage d'anniversaire devant les fans locaux. Ils me font monter sur le *dohyo* et me font faire une séance de *butsukari-geiko*, en l'agrémentant un peu en me faisant rouler autour du cercle ou en me repoussant à chaque fois que j'essaie de me remettre sur mes pieds. Rien de bien grave, mais un lutteur viendra me voir juste après pour me dire que ma mère pleurait. Si elle avait su ce par quoi je suis passé dans la *keikoba* de la Takasago-beya.

En dépit de ma réticence initiale à y participer, la tournée d'Hawaï s'avèrera être un tournant de ma carrière, car elle contribue énormément à bâtir ma confiance en moi. Quand les gens me félicitent, quand ils me serrent la main et me disent « Jesse, tu fais un travail merveilleux pour Hawaï », cela me rend fier. Je veux rentrer au Japon et me remettre à l'ouvrage. Je crois que de sentir tous ces gens derrière moi fait vraiment la différence, et est la raison majeure pour laquelle j'aligne des tournois positifs pendant pratiquement deux ans après mon retour.

Jungyo.

Peu après être rentré au Japon pour poursuivre mon offensive en direction de la division *juryo*, je participe à mon premier long *jungyo* ou tournée exhibition, un voyage d'un mois en août 1966 à travers le nord d'Honshu et Hokkaido. Les sumotori donnent des exhibitions tout le long de l'année entre les *basho* officiels, à la fois au pays et à l'étranger. Les *jungyo* varient de tournois exhibition d'un jour comme celui tenu chaque année au festival du sanctuaire de Yasukuni à Tokyo, qui honore les morts des guerres du Japon, jusqu'à des périples étendus d'un mois ou plus à travers les campagnes japonaises. Parfois, des *basho* non officiels sont tenus, connus sous le vocable de

junhonbasho, par contraste avec les six tournois officiels, *honbasho*. Les résultats de ces compétitions non officielles ne comptent pas, mais des prix sont attribués comme pour les *honbasho*. Au cours de mes deux premières années dans le sumo il se tient des *junhonbasho* à Hiroshima en avril et à Osaka en octobre, mais plus maintenant. Le seul qui demeure désormais est un tournoi d'une semaine à Sendai, au nord de Tokyo, à la fin de juillet, après le *basho* de Nagoya. J'ai remporté le *junhonbasho* de Sendai à deux reprises, et amassé deux télévisions couleur comme prix de ma douleur – bien loin des jours où je plaquais mon visage contre la vitre de l'épicerie.

Les *jungyo* du Japon servent à promouvoir le sumo à la base, et à donner aux fans qui vivent loin des quatre cités où se tiennent des tournois majeurs une occasion de voir leurs favoris en personne. Les *jungyo* outre-mer présentent le sport national du Japon à un public plus large. Mais entre les voyages et les combats permanents pendant et en dehors des six tournois officiels, la vie d'un sumotori est chargée et épuisante, avec très peu de temps libre.

Les *jungyo* outre-mer sont populaires depuis que le *Yokozuna* Hitachiyama et trois autres lutteurs firent un voyage d'amitié aux Etats-Unis et vers de nombreux autres pays européens fin 1907 et début 1908. A Washington, le groupe rencontre le Président Théodore Roosevelt et effectue une démonstration de techniques de combat et de cérémonies. Un dessin de l'époque, qui met le doigt sur les lourds problèmes auxquels le président a à faire face, montre Roosevelt bataillant pour soulever un lourd Hitachiyama, au ventre énorme. Sur le ventre du lutteur sont inscrits « Congrès », « Canal de Panama », « Voies Ferrées », « Dépression Financière », « Flotte du Pacifique » et « Troisième Mandat ». Le voyage d'Hitachiyama sert de catalyseur, et des tournées sont bientôt envoyées à Londres, Taïwan, en Corée, en Mandchourie, et dans la cité sibérienne de Vladivostok.

Plus récemment, les grands champions Taiho et Kashiwado ont mené un groupe de lutteurs dans un voyage historique en Russie à l'été 1965, qui comprenait un tournoi-exhibition à Moscou. Une tournée en Chine devrait s'être tenue d'ici avril 1973, pour aider à célébrer la normalisation des relations avec le Japon. Bien plus nombreux ont été les *jungyo* à Hawaï où une large population d'origine japonaise suit non seulement avec passion le sport professionnel mais organise également des groupes locaux de sumo amateur tels que celui de Maui qui m'a vu faire mes débuts. C'est alors qu'il était en *jungyo* que j'ai rencontré pour la première fois Takasago. Il y a maintenant des *jungyo* réguliers à Hawaï tous les deux ans. J'aime à penser que ma propre ascension dans le sumo a aidé à étendre sa popularité à des groupes en dehors du Japon, à Hawaï ou ailleurs.

Pour les jeunes lutteurs qui accompagnent les *sekitori* en tournée comme *tsukebito*, un long *jungyo* est, si cela est possible, encore plus épuisant que la vie en *heya* à Tokyo. Mon premier *jungyo* se déroule à Tokyo en avril 1965, alors que je sers sous les ordres du *sekitori* de *juryo* Hibikiya, au cours du *junhonbasho* d'Hiroshima. Mais le voyage étant assez court et limité à une seule ville, ce n'est pas avant le *jungyo* d'août l'année suivante que j'ai ma première expérience de la vie sur les routes. Je suis alors rattaché comme l'un des trois *tsukebito* du *maegashira* Fujinishiki. Nous voyageons par train pendant plus d'un mois jusqu'à Hokkaido et retour, visitant une ville différente chaque jour où nous nous entraînons et effectuons des combats sur des *dohyo* temporaires montés par des gens du coin. Comme il n'y a pas de tournoi officiel qui se tienne au nord de Tokyo, je suis impatient d'avoir ma première chance de voir les pays du nord, mais avec tout le travail que j'ai à effectuer je n'aurai au bilan quasiment pas une minute pour voir quoi que ce soit. Laissez-moi vous décrire une journée typique lors de ce *jungyo* pour vous donner une idée de ce à quoi ressemblent ces tournées.

Les exhibitions *jungyo* se tiennent parfois dans des salles polyvalentes locales ou des stades, mais la plupart du temps cet été nous avons été à l'extérieur. Il me faut me lever à quatre heures tous les matins pour me hâter d'aller sur le terrain d'exhibition pour batailler avec les *tsukebito* des autres lutteurs pour une bonne place afin de dresser un vestiaire provisoire pour Fujinishiki. La zone est

fermée par de hautes barrières pour réguler les entrées. La barrière a été mise en place par les *yobidashi* et les chauffeurs des deux camions de l'Association qui accompagnent la tournée pour transporter le matériel lourd. Comme il n'y a qu'un espace limité le long d'un côté des barrières qui soit convenable pour des vestiaires, les *tsukebito* qui arrivent en retard doivent dresser les vestiaires en dehors. Ils subissent alors les foudres de leurs *sekitori* qui préfèrent l'intimité de l'intérieur, à l'écart des foules qui bruissent au dehors. Après avoir conquis mon territoire, il me faut aider à décharger le matériel des camions : la tente, les marmites, les poêles, et les fours à charbon utilisés pour préparer le repas; et les *akeni*, les malles qui accompagnent chaque lutteur *sekitori* en tournée et contiennent son *mawashi*, son *kesho-mawashi* (les tabliers richement brodés qui sont portés lors de la cérémonie d'entrée), et d'autres accoutrements qui n'entrent pas dans ses bagages personnels.

Monter la tente et la zone cuisines prend jusqu'à environ six heures, heure à laquelle j'enfile mon *mawashi* et commence une session de travail de deux heures avec les autres *tsukebito*. Car même en *jungyo* il n'y a pas de relâche pour l'entraînement. Nous nous entraînons en général à même le sol, au lieu de l'unique *dohyo* réservé pour les combats qui ont lieu plus tard. Le sol étant dur, les pieds font un mal de chien, et les chutes, bien qu'inévitables, vous laissent recouvert de bleus et de bosses. Les *sekitori* arrivent entre 0730 et 0800 pour entamer leurs propres exercices. Quand ils en ont fini, nous sommes emmenés dans un établissement de bains local par certains des plus anciens *tsukebito* tandis que les plus jeunes restent sur place pour cuisiner le repas.

L'exhibition commence aux environs de dix heures tous les matins avec des combats entre les moins bien classés des participants au *jungyo* et s'achève aux environs de trois heures de l'après-midi avec les matches entre les *yokozuna* et les *ozeki*. Les plus jeunes doivent garder un œil sur le *dohyo* tandis qu'ils servent le repas pour être sûrs de ne pas manquer leur combat. Je combats pour ma part un peu plus tard, étant alors classé déjà assez haut dans la division *makushita*. Les jours de pluie, les exhibitions sont annulées si moins de deux cents personnes sont présentes pour assister aux combats. Si elles sont plus que cela, nous effectuons une version raccourcie du spectacle habituel appelée *sakuradori*. Dans le *sakuradori*, l'ordre habituel est inversé avec le *yokozuna* qui combat en premier, pour donner aux gens une chance de voir au moins les *sekitori* les plus populaires. Lors de telles journées, les mal-classés sont exemptés de combats.

Après avoir servi le repas et englouti rapidement les restes, j'aide à nettoyer les ustensiles de cuisine et les emballe dans des cartons avant de les charger dans les camions. J'apporte aussi en permanence des serviettes sèches ou des boissons fraîches à Fujinishiki et aux autres *sekitori* qui se reposent en jouant aux cartes ou au mah-jong. Et il faut parvenir à trouver un instant pour courir aux bains, qui sont souvent à bonne distance du terrain d'exhibition, sans manquer mon tour sur le *dohyo*. Juste avant la cérémonie d'entrée qui précède les combats des divisions supérieures, je sors le lourd *kesho-mawashi* de Fujinishiki de son *akeni* et l'aide à l'enfiler. Quand il revient je l'aide à l'enlever et à passer son *mawashi* de combat. Puis, alors que le programme du jour touche à sa fin, il faut démonter les tentes et les emporter avec le reste du matériel aux camions.

Quand l'exhibition est finie, les *sekitori* s'en vont par bus ou taxis à la gare. Les *tsukebito* doivent marcher, en portant leurs propres bagages ainsi que ceux de leurs *sekitori*. Si la gare est située loin, il nous faut y aller en auto-stop. Le train spécial du sumo quitte la gare aux environs de quatre heures et, en fonction de la distance, atteint la ville où se tient l'exhibition suivante entre deux et cinq heures après. Il est lent car, étant hors programmation habituelle, il doit attendre les passages des autres trains. Il y a huit wagons, deux de première et six de seconde classe. Les wagons de première classe sont réservés pour les *oyakata* présents sur la tournée, les arbitres de haut rang, et les lutteurs de *makuuchi*. Il y a théoriquement assez de sièges pour tout le monde, mais une place de train est un espace assez restreint pour un sumotori et donc pas mal de gars font valoir leur rang et en prennent deux pour eux tout seuls, obligeant les plus mal classés à rester au sol.

Quand nous atteignons notre destination, à sept ou huit heures, l'entourage se divise en divers groupes pour rejoindre les *ryokan* (hôtels), les *sekitori* et *oyakata* par bus, moi et les autres à pieds. Nous sommes en général rassemblés par *heya* dans les hôtels, mais parfois plus du tiers des 350 personnes que compte la tournée va dans un seul hôtel dans des endroits comme les stations thermales qui possèdent de grandes capacités hôtelières. S'il n'y a pas d'hôtel, nous logeons dans des maisons. Après notre arrivée à l'hôtel il me faut aller de chambre en chambre pour m'incliner et faire des salutations formelles aux *sekitori*. Puis j'aide Fujinishiki à prendre son bain avant de servir le repas du soir, amené par les personnels du *ryokan.* Les *sekitori* s'en vont en général aussi vite que possible et les *tsukebito*, comme toutes les bonnes nounous, doivent s'assurer qu'ils ont tout ce qui leur faut, comme leurs brosses à dents ou leurs pyjamas. Quand Fujinishiki est finalement couché, je peux moi-même manger, faire un peu de lessive et me rendre au bain, en priant tout au long de ces moments d'atteindre la division *juryo* en entendant les ronflements béats des *sekitori* qui emplissent le bâtiment. Il est près de minuit quand je m'effondre enfin sur le futon – après avoir mis l'alarme du réveil à 0400, heure à laquelle tout doit recommencer.

Ce *jungyo* est un calvaire. Je ne peux dormir que très peu, et bien que je sois en *makushita* moi-même, je suis constamment harcelé par de plus vieux *makushita* qui ont plus d'expérience des tournées que moi. Je réalise maintenant qu'ils ne le font que parce que c'est ma première tournée et que j'ai des choses à apprendre, mais il y a des moments où j'ai vraiment des envies de frapper quelques gars. Mon humeur est difficile en raison de l'épuisement constant. Une ville différente chaque jour, et tous les jours lutter, s'entraîner et faire les corvées. Tout est dur. Je suis si épuisé que je m'endors à la seconde où je monte dans le train, même si je suis par terre. Il n'y a plus qu'un moyen d'éviter de subir encore cela et de faire de mon prochain *jungyo* une expérience plus agréable – devenir *sekitori*.

Takamiyama s'accroupit pour recevoir les *kensho* après un combat victorieux.

VI/ *Nouveau Sekitori*

Vers les sommets : *juryo* et *makuuchi*

Avec ma visite à Hawaï et le *juryo* estival qui m'apportent les plus solides motivations, j'ajoute trois 5-2 de plus à celui du *basho* de mai 1996 et m'élève au rang de *makushita* numéro 2 pour le tournoi du Nouvel An de 1967 à Tokyo. Si je parvenais à maintenir l'allure, la promotion en *juryo* me serait assurée. La pression est là et je donne tout ce que j'ai à l'entraînement au cours du mois de décembre et du début du mois de janvier, mais après mes deux premiers combats mon score n'est qu'à parité. Puis vient mon troisième combat, l'un des moments les plus forts de ma carrière. Car je vais avoir à affronter un *sekitori* pour la toute première fois. Pour compléter les listes d'affrontements et pour évaluer ce que vont pouvoir donner des candidats à la promotion en *juryo* face à une concurrence plus relevée, on met souvent les hommes classés au sommet de la *makushita* face à des lutteurs classés au fond de la *juryo* pour un ou deux de leurs sept combats au cours d'un *basho*. Cela signifie qu'ils combattent dans la division *juryo* ces jours là, et que leurs cheveux sont coiffés dans l'élaboré *oicho-mage*, style réservé aux lutteurs *sekitori*. L'*oicho-mage*, un style commun sous la période Tokugawa, tire son nom de la feuille de ginko dont on dit qu'il s'inspire. C'est une coupe bien plus élaborée que le simple *chonmage* que les lutteurs des divisions basses arborent – comme les *sekitori* s'ils ne sont pas en tournoi ou dans une réception formelle.

Je suis véritablement excité d'avoir à combattre en *juryo* et de porter mon premier *oicho-mage*. Tous les journalistes viennent dans les vestiaires pour prendre une photo de moi et je commence véritablement à m'imaginer en *sekitori*. Je peux presque le sentir. Je sais que je dois le réussir. Il n'est pas concevable une seule seconde que je puisse perdre aujourd'hui. Et je ne perds pas. Je me souviens l'avoir battu sur *yoritaoshi*. Plus tard dans le tournoi, je battrai un autre *sekitori* sur la route d'une nouvelle performance de 5-2, la cinquième de rang.

Takasago ne me fait pas souffrir durant l'habituelle période d'attente qui précède l'annonce d'un nouveau *banzuke*. Trois jours après le *basho* les juges se rassemblent pour décider des nouveaux rangs, tandis que je reste, sur des charbons ardents, à attendre à la *heya*. Le patron fait son retour. Il sourit. Je sais que j'ai réussi. Dire que je jubile serait bien loin de la vérité pour tout dire. C'est l'instant le plus heureux, le plus excitant de ma vie, même mieux que mon accession à la division reine un peu plus tard. La seule chose qui puisse un tant soit peu tenir la comparaison est mon tournoi vainqueur en 1972. C'est une sensation irréelle. C'est ce pourquoi j'ai trimé comme un esclave depuis trois ans, et soudainement toutes les douleurs, tous les harcèlements semblent en avoir valu la peine. Enfin je deviens un lutteur à part entière avec le droit de percevoir un salaire et d'avoir des personnels qui me serviront, que l'on s'adresse à moi avec respect comme « *sekitori* » ou « Takamiyama-zeki ». L'entraînement restera bien entendu difficile si je tiens à garder mon rang, voire aller plus haut, mais je ne courrai plus derrière personne.

J'ai rapidement pas mal d'occupation à aller faire le tour des amis et des supporters qui m'ont soutenu, comme doivent le faire tous les lutteurs dans les moments importants ou quand ils reçoivent quelque chose. Il faut faire des salutations formelles, et il me revient avoir répété à l'envi « Gottsuan desu », l'expression multi-usages employée par les sumotori pour exprimer les remerciements et la joie ou quand ils quémandent une faveur. Un nouveau *sekitori* a besoin très rapidement de sommes assez importantes d'argent pour acquérir les attributs nécessaires de son nouveau statut, et les libéralités d'un mécène sont nécessaires. Parmi les choses indispensables, il y a un *montsuki,* le kimono formel porté lors des cérémonies, et un *kesho-mawashi*, le lourd tablier de soie brocardée et rehaussé de fils d'or, tombant jusqu'à la cheville, qui est porté pour la pittoresque cérémonie d'entrée effectuée respectivement par les lutteurs de *juryo* et de *makuuchi* avant le début de leurs combats. La coutume de porter de tels tabliers remonte à au moins aussi loin que le dix-huitième siècle. Un seul kesho *mawashi* peut coûter jusqu'à plus de mille dollars et quelques uns des plus finement réalisés peuvent coûter bien plus. Certains nouveaux *sekitori* éprouvent des difficultés à attirer de nouveaux mécènes à temps pour avoir leur *kesho-mawashi* réalisé pour leur premier *basho* en *juryo*, mais ils reçoivent alors en général l'aide de la *koenkai* de leur *heya*. J'ai pour ma part la chance d'en recevoir deux tout de suite. L'un vient de la Pan Am, aux bons offices de David Jones. L'autre est envoyé par le club des vétérans de la 442° de Hawaï, informé de ma promotion par un courrier de Mme Takasago. Je reçois aussi des récompenses en numéraire venant d'Hawaï et un *montsuki* du président de l'une des *koenkai* de la Takasago-beya. Au bas du *kesho-mawashi* envoyé par la 442° est brodé le slogan de guerre de ce régiment lors de la Deuxième Guerre Mondiale : « Tout donner ». Et c'est précisément ce qu'il va rapidement me falloir faire pour conserver mon rang acquis de haute lutte.

Alors que je commence l'entraînement pour mon premier tournoi en *juryo*, le *basho* d'Osaka 1967, des mauvaises nouvelles arrivent en provenance de l'Association. La décision est prise de réduire le nombre des lutteurs dans les deux divisions *juryo* et *makuuchi* à l'issue du tournoi. A cette époque il y a alors dix-huit rangs en *juryo* avec deux lutteurs à chaque rang. La réforme réduit ce nombre aux actuels treize, ce qui implique que moins d'hommes seront autorisés à combattre dans cette division après le tournoi de mai. Venant tout juste d'entrer en *juryo*, je suis au fond de la division avec le numéro dix-huit. En toute autre circonstance il me faudrait simplement remporter huit victoires pour assurer une promotion ou tout au moins mon maintien. Mais on m'explique qu'il va me falloir remporter au moins dix victoires pour raccrocher le rang le plus bas dans la nouvelle échelle des *juryo*.

Pour aggraver la situation, je me démets l'épaule pendant l'entraînement. Cela se passe juste après que Chiyonoyama est parti de la Dewanoumi beya pour fonder la Kokonoe beya et a rejoint la Takasago ichimon. Chiyonoyama emmène avec lui l'*ozeki* Kitanoyama, et le futur *yokozuna* se met bientôt au travail avec nous à Osaka. Je suis balancé à terre un jour par Kitanoyama, atterrit mal et me retourne l'épaule. Cette blessure et la pression de devoir remporter au moins dix combats font de ce tournoi l'un de mes plus difficiles. C'est véritablement comme d'avoir à lutter à nouveau pour redevenir *sekitori*. Fort heureusement, mon épaule guérit suffisamment avant le jour de l'ouverture du tournoi, et bien que je galère, je parviens à enregistrer le minimum nécessaire, 10-5, lors de ma première sortie comme *juryo*. Ca passe tout juste pour moi. Il y aura des gars en *juryo* qui, avec des scores de 9-6 qui en général signifient une promotion confortable, seront rétrogradés en *makushita* en raison de cette réduction. C'est pour moi un certain soulagement, mais je reste au fond de la division avec le numéro treize pour le *basho* de mai.

Je savoure véritablement ces deux premiers *basho* en tant que *sekitori*. Pour le tournoi de mars, je me vois accorder mes deux premiers *tsukebito*. L'un est un *ani-deshi* de *makushita*, l'autre un jeune gars de *jonidan*. C'est un peu bizarre pour moi au départ, d'avoir des gens pour me servir, mais j'imagine que c'est quelque chose auquel il n'est pas si difficile de s'habituer. Bien que mon plus vieux *tsukebito* m'aide à me laver et à m'habiller, je ne lui soumets pas trop d'exigences. Dans le

sumo, on respecte un homme qui est plus ancien que soi, même s'il est d'un rang inférieur et qu'il vous est commis comme serviteur. De plus j'apprends beaucoup de choses de mon *tsukebito ani-deshi* qui est dans le métier depuis bien plus longtemps que moi et a beaucoup de connaissances sur ce qu'un *sekitori* doit porter et la manière dont il doit se comporter. C'est mon plus jeune assistant à que je confie les courses et que je bizute, dans la tradition séculaire que j'ai si bien apprise au cours de mes années de l'autre côté de la barrière.

C'est également une sensation merveilleuse de recevoir un chèque salarial, comme un gars qui a son premier boulot, et d'être à l'occasion invité à dîner par des amis et par tous ceux qui sont suffisamment sympathique pour m'aider comme mécènes. Il y a aussi l'excitation de mon premier *jungyo* en tant que *sekitori*. Après le *basho* d'Osaka, nous voyageons en avril 1967 à travers quelques préfectures le long de la côte du Honshu occidental. En tant qu'étranger, le public me connaît depuis que je suis arrivé dans le sumo, mais mon élévation au rang de *sekitori* semble avoir énormément accru ma popularité. C'est terrible. Partout où la tournée nous mène les gens veulent me voir, recevoir mon autographe, et me disent de petits mots d'encouragement. C'est quelque chose de particulièrement grisant pour un jeune homme de vingt ans, et j'ai du mal à réaliser que je suis l'un des plus fameux lutteurs dans l'affaire. Je frissonne en repensant au travail effectué sur une tournée similaire un an plus tôt. La différence est absolue. C'est à cette occasion que je me fais le vœu de ne jamais perdre mon rang.

Par bonheur, cela ne m'arrivera pas. En fait, mon nouveau statut semble si bien me convenir que je me mets à monter assez rapidement. Je n'aurai jamais de score négatif en *juryo*, et après cinq tournois dans la division je suis promu en *makuuchi* à l'occasion du *basho* du Nouvel An 1968. C'est un vrai frisson de plaisir d'arriver dans la division reine, même si la sensation n'est pas aussi exaltante que pour ma promotion en *juryo* l'année précédente. Mes débuts en *makuuchi* sont bons. Je suis 9-6 comme *maegashira* 9 et je gagne le prix de la combativité, l'un des trois prix spéciaux décernés à chaque tournoi, les deux autres étant attribués pour la technique et pour la performance. Les journaux s'en donnent à cœur joie dans l'analyse de la nouvelle page d'histoire de sumo qui s'écrit avec le premier étranger à atteindre la division suprême, comme il l'ont écrit avant quand je suis parvenu aux rangs *sekitori* et comme ils l'écriront encore lorsque je recevrai la Coupe de l'Empereur.

J'imagine que je suis le premier « authentique » étranger à inscrire son nom à tous ces palmarès. Il y a eu des citoyens d'autres nations qui sont devenus *sekitori* et sont entrés en *makuuchi*, plus particulièrement un certain nombre de Coréens et un Américain. Mais les Coréens étaient et sont des hommes pour la plupart nés et élevés au Japon, dont seule la nationalité les distingue de leurs homologues japonais. Et l'Américain, Kiichiro Ozaki, qui a atteint la division *makuuchi* en 1944 sous le nom de Toyonoshiki, était né de parents japonais et n'avait apparemment pas eu de problèmes à se faire passer pour Japonais pendant la guerre. Je connais personnellement un seul autre véritable *gaijin* qui s'est essayé dans ce sport, un Californien qui a rejoint la Hanakago-beya en 1968. C'était un bon espoir, remportant un *jonidan* yusho et parvenant jusqu'au milieu de la *sandanme*. Je ne l'ai jamais vraiment bien connu et je ne sais pas pourquoi il est parti. Je me rappelle l'avoir rencontré une nuit, et il n'arrêtait pas de m'appeler Jesse, mais dans le monde du sumo un lutteur mal classé ne s'adresse pas comme cela à un *sekitori*, par son prénom. Il doit l'appeler « *sekitori* » ou ajouter « san » ou « zeki » au nom de lutteur. J'étais assez gêné devant les autres lutteurs, qui m'enjoignirent de lui donner une bonne leçon sur l'étiquette dans le sumo. Croyez-moi, je sais que c'est dur pour quelqu'un d'un environnement culturel radicalement différent de réussir dans la société du sumo, mais si vous voulez devenir sumotori vous vous devez d'accepter tout le style de vie qui va avec.

***Gishiki*, télévision, sunlights et saké.**

Le *kesho-mawashi* que je porte pour ma première cérémonie d'entrée sur le *dohyo* est sans aucun doute le symbole le plus éclatant de mon nouveau statut de *sekitori*. Et alors que je parade vers et hors du cercle avec les autres membres de la division, je prends soudainement conscience d'être un petit bout d'un long cérémonial traditionnel qui met en exergue la dignité et le formalisme du sumo et le place à part de la majeure partie des sports populaires. La cérémonie d'entrée sur le cercle (*dohyo-iri*) est l'un des nombreux *gishiki* (rituels, cérémonials) effectués par les différents acteurs et renferme les codes anciens qui se déroulent à chaque journée de *basho* et visent à glorifier, ornementer et consacrer les combats eux-mêmes.

Mais pour compenser la solennité des *gishiki*, il y a les fans buveurs de saké et pique-niqueurs, entassés à quatre dans de petits boxes, qui crient les noms de leurs gladiateurs favoris et ajoutent juste ce qui faut de touche iconoclaste à l'ensemble. Et au dessus de toute cette scène, qui fut un jour dédiée aux dieux, sont suspendues les lumières et les caméras de la nouvelle divinité, la télévision, qui enregistre et dans certains cas dicte ce qui se passe en bas. L'ensemble finit par se mélanger pour créer un environnement global et unique connu sous le terme de sumo *basho*. Même si le regarder à la télévision dans votre salon n'est pas mal du tout, la seule véritable façon de recevoir le message est de faire un voyage au *Kokugikan* de Tokyo ou dans l'une des autres villes où se tiennent des tournois.

L'action débute le matin de la veille de l'ouverture du tournoi. Les *yobidashi* paradent dans les rues en deux équipes qui battent le taiko, un gros tambour suspendu à une longue perche et porté par deux hommes, pour annoncer qu'un *honbasho* est sur le point de se tenir. À l'intérieur du stade, à dix heures du matin, le *dohyo-matsuri* (cérémonie de bénédiction) commence, un antique rituel shinto qui perpétue la tradition du *shinji-zumo*. Le *dohyo-matsuri* vise à purifier le champ de bataille pour les quinze jours à venir, pour s'assurer qu'aucun accident n'aura lieu, et pour signifier le serment des lutteurs de lutter d'une manière correcte et digne. Les prières offertes aux divers dieux du ciel et de la terre en appellent aussi à un temps clément (une survivance des temps anciens où le sumo se tenait en extérieur), à de bonnes récoltes et à la protection des calamités et des désastres. Ce sont trois *gyoji* qui officient, des hommes qui servent comme les grands prêtres du sumo et arbitrent également les combats eux-mêmes. Autour du *dohyo* sont assis les *oyakata* qui officient comme juges durant le tournoi.

Deux clapets de bois sont frappés l'un l'autre – semblables à ceux employés dans les spectacles kabuki – et le *gyoji* commence à réciter la première de nombreuses invocations dans le style chantant et maniéré d'antan. Au cours de la cérémonie, de petits piquets de bois décorés de bandes de papier plié similaires à ceux qui pendent de la ceinture du *yokozuna* sont placés au quatre coins. Du saké est répandu aux quatre coins, aux quatre points cardinaux et au centre du cercle. D'autres offrandes sont faites, et du saké est servi aux juges assemblés. Alors que le rituel s'achève, les deux groupes de *yobidashi* qui frappent le *taiko* font leur entrée dans l'arène et défilent à plusieurs reprises autour du *dohyo* – avant de sortir pour effectuer un rituel similaire dans chaque *heya*. Un bref *dohyo-matsuri* est aussi tenu dans chaque *heya* pour bénir le *dohyo* d'entraînement la veille du jour de la reprise de l'entraînement pour chaque tournoi.

Les choses sérieuses commencent le lendemain. A Tokyo, elles se déroulent dans le *Kokugikan*, une large enceinte capable d'accueillir dix mille personnes. Au centre se trouve le *dohyo*, le monticule d'argile recouvert de sable dans lequel sont fichés des balles de paille à demi enterrées aux quatre côtés du quadrilatère et au centre pour délimiter le cercle où les combats prennent place. Au milieu du cercle sont tracées deux lignes où les sumotori se placent au cours de leurs rituels d'échauffement et où ils s'accroupissent pour le *tachiai*. Suspendu au dessus du champ de bataille, en souvenir des temps où les spectateurs n'étaient pas à l'abri du déchaînement des éléments, se

trouve un toit de bois d'un style architectural ancien appelé *shinmei-zukuri*, que l'on peut voir régulièrement dans des sites sacrés du Japon tels que les grands sanctuaires d'Ise. D'énormes pompons (*fusa*) – rouge, vert, blanc et noir – pendent du toit aux quatre coins. Ces pompons symbolisent les éléments dans un système philosophique chinois complexe ayant trait aux origines de l'univers. Ils représentent les dieux des quatre directions et des quatre saisons : *seiryu*, le vert, dieu de l'est – le printemps ; *shujyaku*, le rouge, le dieu du sud – l'été ; *hakko*, le blanc, le dieu de l'ouest – l'automne ; et *genbu*, le noir, le dieu du nord – l'hiver. Jusqu'en 1952, il y avait des piliers aux quatre coins recouverts de tissu des couleurs appropriées, mais ils ont été enlevés au profit des pompons pour élargir le champ de vision des spectateurs. Mais les plaintes des fans, qui se faisaient entendre bien avant 1952, ne furent qu'une partie de l'explication. Ce n'est pas qu'une coïncidence si les retransmissions télévisées du sumo ont commencé en 1953.

Du centre jusqu'à l'arrière de la salle de trouve une série de boxes à même le sol (*masu* ou *sajiki*), de petits cubes séparés les uns les autres par des petits rails assez bas, dans lesquels quatre personnes sont censées s'accroupir sur les coussins (*zabuton*). Bien que le grand public puisse en général s'offrir un box à l'arrière, les meilleurs *masu* près du *dohyo* sont détenus par les *chaya* (littéralement maisons de thé), un petit nombre d'échoppes colorées alignées des deux côtés de l'entrée du *Kokugikan*, dont les employés guident leurs clients vers leurs sièges et leur apportent nourriture et boissons fraîches. Les *chaya* accordent les meilleurs sièges à leurs clients favoris tels que les hommes d'affaires et les membres du gouvernement, sur la base d'une saison ou d'un tournoi. Il y eut des plaintes au sujet de cet ostracisme de la part de ceux qui étaient incapables de se procurer de bons masu, et en 1957 un officiel de la Kyokai fit même une tentative manquée de suicide quand le sujet finit devant la Diète. Il y a eu des réformes, mais il reste encore nécessaire de recevoir l'invitation d'un ami qui appartient à une organisation qui détient un *masu* bien placé pour se rapprocher de l'action.

Les *suna-kaburi* et les chaises des balcons constituent deux autres sortes de sièges. Les *suna-kaburi* (recouvert de sable) sont les meilleurs sièges disponibles car ils sont les plus proches de la zone de combat, devant la première ligne des *masu*. Ils tirent leur nom du fait que les spectateurs assis sur les coussins si près du *dohyo* sont souvent éclaboussés de sable quand les choses au dessus d'eux s'emballent. Et il y a toujours le danger de se retrouver avec plus de trois cents kilos de bidoche sur vos genoux si les deux adversaires chutent brutalement et en même temps du *dohyo*. Il n'y a pas possibilité à cet endroit de se faire servir des rafraîchissements et les positions de choix sont bien souvent détenues d'une année sur l'autre par des mécènes distingués ou des amoureux du sport. Le balcon ressemble à des théâtres occidentaux et, bien que loin du *dohyo*, il offre souvent une meilleure vue de l'action que les *masu* les plus au ras du sol. Les chaises du balcon sont également recommandées pour ceux qui trouvent douloureux de s'asseoir des heures durant les jambes croisées. Haut dans les combles, au dessus des balcons et le long de chaque mur, sont suspendus les énormes tableaux commémoratifs des vainqueurs de tournois des années précédentes. Si vous mettez vos lunettes et regardez attentivement, vous verrez que l'une d'entre elles ressemble d'assez près à moi.

Pour le fan des *masu*, le sumo est véritablement un grand pique-nique. Entassés les uns contre les autres dans leur petit carrés, tout contre leurs voisins, les spectateurs festoient gaiement sur une montagne de paniers de nourriture et de boissons apportés par des assistants vêtus de pantalons et de kimonos à l'ancienne mode. Des brochettes de poulet grillé, du riz, du calmar séché, des fruits, des cacahuètes et des chips ne sont qu'un aperçu des mets que l'on peut s'enfiler avec du saké, de la bière, des sodas et du thé pour faire passer le tout. Si vous n'êtes pas venu l'estomac vide, vous pouvez emporter les restes dans un sac qui vous est gracieusement donné à cet usage. Dans cette agitation constante les fans manquent sans doute pas mal de combats, mais d'un autre côté ils créent eux-mêmes une atmosphère très particulière, en particulier après les premières lampées de saké. Car ils sont aussi importants pour l'action du sumo que les lutteurs eux-mêmes.

La salle se remplit aux environs de trois heures de l'après midi alors que les fans commencent à affluer pour arriver au moment des combats des *sekitori* de *juryo* et de *makuuchi* (la télévision n'émet qu'à partir de quatre heures et se concentre uniquement sur les combats de *makuuchi*). Mais pour se faire une idée de la hauteur de la pyramide des sumotori, il est bon d'arriver vers 1030-1100 du matin, quand le spectacle commence avec les jeunes apprentis de *maezumo*. Si vous faites cela, vous pourrez apprécier la meilleure occase que je connaisse dans le monde du sport, plus de cent cinquante combats jusqu'à six heures du soir quand le *yokozuna* monte finalement sur le *dohyo*. En plus, vous pouvez prendre n'importe quel siège de l'endroit jusqu'à ce que la salle commence à se remplir dans l'après midi. Les combats se tiennent dans l'ordre ascendant du classement, avec le crescendo de l'excitation qui se construit progressivement tout au long de la journée à mesure que des lutteurs de plus en plus bons font successivement leur entrée, jusqu'à ce que le pinacle ne soit atteint en fin d'après midi quand les plus haut classés viennent sur scène. Plus le rang d'un lutteur est élevé, plus il dispose de temps pour effectuer ses exercices d'échauffement et ses rituels, et plus il y a d'accessoires. Les jeunes gars de *maezumo* ne font que simplement monter sur le *dohyo*, s'inclinent, frappent leurs mains et chargent. Les *sekitori* de *juryo* et de *makuuchi* effectuent trois ou quatre minutes de préliminaires qui purifient l'esprit, nettoient le corps et font grimper la tension – pour eux comme pour la foule.

A environ trois heures – le programme est décalé d'environ trente minutes le dernier jour de chaque *basho* pour permettre à la télévision de couvrir une partie de la cérémonie de remise des récompenses finale – le vrai spectacle commence alors que la division *juryo* s'aligne pour effectuer son *dohyo-iri*, une cérémonie qui est répétée plus tard par les lutteurs de *makuuchi* avant le commencement des combats de leurs divisions respectives. Le *dohyo-iri* est effectué consécutivement par deux groupes, l'un faisant son entrée depuis l'est, le second depuis l'ouest, une survivance des temps où avait lieu une compétition par équipes. Menés par un *gyoji*, les sumotori descendent la *hanamichi* (chemin des fleurs), et doivent souvent fendre une foule grouillante. Revêtus de leurs *kesho-mawashi*, ils sont cérémonieusement présentés, un par un, alors qu'ils montent sur le *dohyo* et paradent autour du cercle. Quand le dernier homme est monté, ils se retournent vers le centre, frappent dans leurs mains, lèvent leur bras droit, soulèvent légèrement leur tablier de la main gauche, lèvent les deux bras, puis se retournent et s'en vont par là où ils sont venus. Le rituel est court mais pittoresque et, pour quelqu'un qui le voit pour la première fois, assez drôle. Le *dohyo-iri* procure l'occasion au public de pouvoir voir et comparer les lutteurs. Et, comme tous les *gishiki* du sumo, il a un sens. Le claquement des mains montre que le corps a été purifié. Lever les bras et le *kesho-mawashi* symbolise les exercices de *shiko* faits à l'entraînement et avant le combat lui-même. Ces actions peuvent aussi signifier que le lutteur ne porte pas d'arme cachée.

Une version particulière du *dohyo-iri* est effectuée le jour de l'année où l'Empereur vient assister au spectacle de sa loge particulière à l'étage. Les lutteurs défilent de l'est et de l'ouest comme d'habitude, mais au lieu de former un cercle sur le *dohyo*, ils s'alignent en rang devant la loge impériale et lèvent simultanément leur jambe et frappent le sol (*soroi-bumi*). Puis ils s'accroupissent et se relèvent individuellement au moment où ils sont présentés. Les temps ont changés avec la démocratisation du Japon : avant, les lutteurs allaient voir l'Empereur ; aujourd'hui, c'est lui qui vient à eux.

Après le *dohyo-iri* de *makuuchi*, les *yokozuna* entrent individuellement pour effectuer l'émouvant *yokozuna dohyo-iri* (cérémonie d'entrée du *yokozuna*). Le grand champion est accompagné de son *tachimochi* (porteur de sabre) et de son *tsuyuharai* (littéralement essuyeur, un héraut en fait), et les trois hommes portent des *kesho-mawashi* coordonnés, un ensemble luxueux de tabliers qui occasionnent une dépense considérable pour le *yokozuna*. Par le passé, le *tachimochi* s'assurait que le *yokozuna* non armé ait un sabre à portée de mains au cas où un spectateur samurai se serait montré indiscipliné ; le *tsuyuharai* dégageait le chemin qu'il devait arpenter. Aujourd'hui, les deux hommes sont des lutteurs de *makuuchi*, en général des camarades de *heya* du grand champion.

Le *gyoji* monte en premier sur le *dohyo* et s'accroupit. Puis le *yokozuna*, qui porte l'énorme ceinture blanche qui symbolise son rang, monte avec ses deux assistants qui restent accroupis tout au long de la cérémonie. Les mouvements recherchés et solennels du grand champion insufflent la solennité, la puissance et la grandeur de l'homme qui est en charge de la plus grande exemplarité de ce sport. Accroupis et entouré de ses assistants, il ramène tout d'abord ses bras en arc de cercle au dessus de sa tête avant de ramener ses mains devant lui en un claquement sonore pour attirer l'attention de dieux. Après avoir frotté ses mains il répète le mouvement, mais cette fois le finit en étendant les bras sur les côtés, paumes des mains ouvertes, pour montrer qu'elles sont vides. Il se lève alors et se rend au centre du cercle. Il répète alors le mouvement de frappe et de bras étendus paumes ouvertes, mais cette fois accompagne ces gestes de trois puissants *shiko* pour chasser tout démon résistant qui n'aurait pas été purifié par le *dohyo matsuri* avant l'ouverture du tournoi. Après avoir frappé du pied, il se penche en avant, les genoux pliés, un bras collé contre son torse, l'autre étendu [NdT : cela vaut pour le style Unryu, le Shiranui réclame les deux bras étendus, étant un style « offensif »], le regard fixe, puis il ramène lentement ses pieds vers l'avant par de petits mouvements de cheville jusqu'à se retrouver totalement debout. Chaque frappe du pied provoque des grondements dans la foule. Quand il en a fini au centre, il revient s'accroupir entre ses assistants et répète les mêmes mouvements exécutés en introduction. Il se lève enfin, s'incline, et sort en compagnie de ses assistants, le *gyoji* fermant la marche. L'ensemble du *yokozuna dohyo-iri* est censé représenter une prière aux dieux pour la tranquillité de l'univers, et la paix et la prospérité de la nation.

Après le *dohyo-iri* les lutteurs s'en retournent dans la *shitaku-beya*, l'un des deux énormes vestiaires qui se trouvent à l'arrière du bâtiment. C'est là qu'ils rangent leur *kesho-mawashi* et passent leur *mawashi* de tournoi avant d'attendre leur combat. La *shitaku-beya* employée tout au long de la journée par toutes les divisions, est une longue pièce ouverte pourvue d'une large plate-forme sur trois de ses côtés. Sur l'un de ses côtés, le plus près de l'entrée, on trouve les bains. Les lutteurs et leurs *tsukebito* sont assis sur des nattes de paille le long de la plate-forme. Le côté le plus éloigné des bains est réservé au *yokozuna* et aux quelques six ou sept lutteurs qui le servent. Sur les deux côtés on trouve les autres lutteurs de *makuuchi* et leurs assistants, avec les *ozeki* qui se trouvent le plus près du *yokozuna*, ensuite les *sekiwake*, et ainsi de suite jusqu'aux hommes les plus mal classés le plus près des bains. Juste avant qu'un lutteur ne quitte la *shitaku-beya*, l'un de ses *tsukebito* va porter son coussin personnel orné de son nom (*basho-buton*) dans la salle pour qu'il soit placé en dessous du *dohyo* quand le lutteur attendra son combat, rapportant par la même occasion le coussin du lutteur qui est déjà sur le *dohyo*.

A environ 1630, après une courte interruption pour permettre de balayer le *dohyo* et de changer les juges, les combats de la division *makuuchi* commencent. Chaque lutteur entre dans la salle alors que les combattants du deuxième combat le précédant en sont à leurs préliminaires. Il s'assied sur son coussin en dessous du *dohyo* environ en même temps que son adversaire, qui entre depuis l'autre vestiaire et s'assied de l'autre côté du *dohyo*. Quand c'est l'heure, le *yobidashi* (héraut) monte sur le *dohyo* face, tour à tour, à l'est et à l'ouest, étend son éventail, et psalmodie le nom de chaque adversaire d'une voix haut-perchée et stylisée. L'arbitre les présente ensuite une nouvelle fois tandis que les deux lutteurs montent sur le *dohyo* pour effectuer une série de rituels préliminaires qui incluent des *shiko*, à priori pour effrayer tout démon personnel, projection de sel, purification du corps et de l'esprit avec de l'eau, et *shikiri*. Chacune de ces actions est répétée plusieurs fois.

Le lancer de sel est supposé purifier le champ de bataille et est un privilège accordé à ceux des lutteurs qui se trouvent en *makushita* et au dessus. La purification symbolique à l'eau n'est allouée qu'aux *sekitori* de *juryo* et de *makuuchi*. La purification est l'un des premiers actes effectués après l'entrée sur le *dohyo*. Le lutteur se voit offrir une louche d'eau (*chikara-mizu*, ou « eau de force ») prise dans un seau placé au coin du *dohyo*, soit par le vainqueur du combat précédent s'il se trouve du même côté du *dohyo*, ou par le lutteur qui attend de pouvoir combattre du côté où le précédent lutteur a perdu ; un perdant serait en effet incapable d'offrir de la force et pourrait attirer le mauvais

sort sur le suivant. *Chikara-mizu* signifie également que le lutteur combattra de toutes ses forces. Le lutteur se rince la bouche avec la *chikara-mizu* puis crache derrière le *chikara-gami*, le « papier de force », un morceau de papier mouchoir qu'il a reçu du même donneur. L'esprit purifié, le sumotori emploie symboliquement le *chikara-gami* pour nettoyer symboliquement son corps en s'essuyant les aisselles. Le *chikara-gami* est également censé porter la signification symbolique de supprimer tout vice caché.

Ces préliminaires, sur lesquels je vais revenir quand je décrirai en détail l'un de mes combats, sont bien souvent un ennuyeux report du moment de vérité pour le spectateur non initié, et ils durent bien plus longtemps que l'action elle-même. Mais pour l'aficionado du sumo, qui peut souvent dire beaucoup sur l'état de la préparation mentale d'un lutteur ou la façon dont il planifie son attaque en regardant la façon dont il effectue chacun de ces mouvements, ces actions sont un élément important de l'appréciation globale du spectacle. Et bien entendu, pour les deux hommes qui se trouvent dans le cercle, la guerre psychologique qui caractérise le *shikiri* est un élément essentiel de la lutte. Ceux qui ne parviennent pas à rentrer dans ce jeu peuvent toujours regarder les autres spectateurs, ou se consoler en se disant qu'il y eut une époque où il n'y avait aucune limite de temps. Les combattants pouvaient attendre jusqu'à ce que le pinacle psychologique idoine eut été atteint, quelque soit le temps que cela pouvait prendre. En 1928, une limite de dix minutes fut mise en place en division *makuuchi*, qui fut ensuite progressivement réduite. Mais les dieux qui contrôlent la programmation serrée de la télévision n'étaient pas encore satisfaits et la limite fut encore réduite. Aujourd'hui les rikishi de *makuuchi* se voient accorder quatre minutes pour se préparer, les hommes de *juryo* trois, les *makushita* deux et ceux en dessous encore moins.

Une autre courte pause suit l'achèvement de la première moitié des combats de *makuuchi*, durant laquelle les juges sont à nouveau changés et au cours de laquelle le chef des *gyoji* annonce les combats du lendemain en tenant de grandes feuilles de papier qui portent les noms des lutteurs, et en clamant leurs noms. Les lettres merveilleusement calligraphiées sont rédigées par les *gyoji* eux-mêmes. Dans la seconde partie survient le sommet du jour avec les combats qui mettent aux prises les lutteurs des trois grades de la *sanyaku* et les *yokozuna*.

Cette journée longue et passionnante s'achève avec le spectaculaire *yumitori-shiki*, ou cérémonie de l'arc. La cérémonie est apparue en 1575 quand l'un des plus grands chefs militaires du Japon, Oda Nobunaga, offrit l'un de ses arcs favoris à Miai Ganzaemon, le vainqueur d'un tournoi qui s'était tenu en sa présence. Le vainqueur fut si exalté par cet honneur qu'il dansa en faisant tournoyer l'arc, en signe de remerciement. Les sumotori *sanyaku* vainqueurs se voyaient dans le temps offrir des présents après leurs combats du dernier jour (*senshuraku*). Le *komusubi* recevaient une flèche, le *sekiwake* une corde d'arc et l'*ozeki* un arc. L'*ozeki* effectuait alors la cérémonie de l'arc pour mettre fin de manière formelle au tournoi et se faire l'interprète de la joie de tous les lutteurs vainqueurs. Encore aujourd'hui, les lutteurs *sanyaku* qui remportent leur combat lors du dernier jour reçoivent des flèches avec leurs primes avant de quitter le *dohyo*. [NdT : dans les faits, c'est le vainqueur de l'antépénultième combat du *senshuraku* qui se voit gratifié de cet honneur]

Le *yumitori-shiki* est désormais effectué tous les jours pour donner à plus de gens l'occasion de le voir, mais pas par un *ozeki*. Un danseur à l'arc spécial est choisi dans les rangs des lutteurs, en général un *makushita*, et il fait de ce rituel sa spécialité. Revêtu d'un luxueux *kesho-mawashi*, il fait tournoyer l'arc au dessus de sa tête, le fait passer dans son dos, creuse la terre avec, et le fait finalement reposer sur ses épaules avant d'effectuer des *shiko* et de s'élever lentement depuis une position accroupie, en une geste assez similaire au *yokozuna dohyo-iri*.

Les acteurs principaux de la dramatique d'un tournoi, en dehors des sumotori eux-mêmes, sont les *gyoji*, les *shimpan* (juges) et les *yobidashi*. Nul doute que les plus chatoyants sont les *gyoji*, habillés dans les anciennes robes de cérémonie de cour (*hitatare*) aux couleurs et motifs vifs, et portant sur

la tête la coiffe noire (*eboshi*) des nobles de cour. Les *gyoji* officient dans toutes les cérémonies du sumo telles que le *dohyo-matsuri* et le *dohyo-iri*, mais leur rôle le plus important est celui d'arbitre. Maniant son *gunbai*, ou éventail de guerre, le *gyoji* supervise chacune des étapes du combat, du moment où les lutteurs grimpent sur le *dohyo* jusqu'au moment où ils le quittent. Il étend le *gunbai* et les appelle lorsqu'ils se lèvent ; les surplombe avec son *gunbai* levé pour voir s'ils effectuent bien leur *shikiri* ; et il les informe formellement quand les préliminaires sont achevés et que le combat doivent s'engager, verbalement et en s'accroupissant face à eux tout en faisant pivoter du poignet le *gunbai* vers l'arrière. Il crie de constants encouragements quand les combattants sont aux prises l'un l'autre (*hakkeyoi*, en gros « continuez ! ») ou quand le mouvement autour du cercle est furieux (*nokotta*, « vous êtes encore dans le cercle! ») ; il arrête le combat en cas de blessure ; gèle la position des lutteurs d'un coup à l'arrière du *mawashi* pour réajuster une ceinture qui serait devenue lâche ; sépare les lutteurs pour un bref repos (*mizu-iri*) s'ils se sont épuisés au cours d'un combat prolongé, puis il les remet précautionneusement en place dans une position identique pour qu'ils reprennent le combat ; montre le vainqueur en pointant vivement le *gunbai* vers l'est ou l'ouest ; et, quand une prime a été offerte par un sponsor, il place l'enveloppe sur son *gunbai* et la tend au vainqueur.

Le *gyoji*, toutefois, n'est pas l'autorité suprême. Bien qu'il soit attendu de lui qu'il pointe son *gunbai* dans la direction du vainqueur immédiatement après le combat, sa décision peut être annulée par les juges *oyakata* qui sont assis autour du *dohyo*. Dans cette circonstance le *gyoji* peut devenir un personnage pitoyable et impuissant, en dépit de ses habits et de ses actions majestueuses. Avec son seul œil pour déterminer si un genou ou un coude ont touché le sol en premier avant que deux sumotori se soient écrasés simultanément en dehors du *dohyo*, il doit, comme on le dit de manière si proverbiale dans le base-ball, dire les choses comme il les sent. Mais à la différence des hommes en bleu, sa décision n'est pas forcément irrévocable.

N'importe lequel des juges peut lever sa main après un match au couteau et appeler un *mono-ii*, une conférence des juges au centre du *dohyo*. Au cours de cette réunion, le chef des juges peut se servir d'une oreillette pour se mettre en contact avec un juge qui se trouve dans une pièce en dehors de la salle principale et lui demander son avis sur la vidéo enregistrée du combat au ralenti. Au cours de la conférence, le *gyoji* peut être consulté, mais il n'a pas le droit de vote dans la décision finale. Les juges, après avoir estimé les preuves humaines et vidéo, peuvent annuler la décision de l'arbitre et ordonner un nouveau combat (*tori-naoshi*), ou retourner la décision de l'arbitre (*sashi-chigae*, changement de direction du *gunbai*).

Bien que cette situation arrive très rarement, il est établi dans les règles du sumo qu'un lutteur qui attend en dessous du *dohyo* peut aussi appeler un *mono-ii*. Si cela se produit, le lutteur ne participe pas à la conférence des juges et n'a par conséquent pas de droit de vote. [NdT : le dernier lutteur à avoir provoqué un *mono-ii* fut l'*ozeki* Takanonami]. Les lutteurs dont le combat résulte en un *mono-ii* attendent dans leurs coins respectifs du *dohyo*, en priant.

Si un *tori-naoshi* n'est pas mis au débit d'un *gyoji*, c'est le cas pour un *sashi-chigae*, et un nombre trop important de ces points noirs peuvent mener à des rétrogradations, voire dans les cas les plus extrêmes, à des retraites anticipées. Le *tate-gyoji* (chef arbitre) porte une dague symbolique et l'on dit que l'une de ses utilités était dans le passé de lui permettre de se suicider s'il devait être jugé dans l'erreur.

Cette impuissance en dernier recours du *gyoji* ne vient pas d'un quelconque manque d'expérience ou de compétence professionnelle. Très loin de là. La recrue dédie sa vie à son travail. A l'instar des sumotori, il commence sa carrière comme jeune adolescent et doit affronter une longue ascension dans la structure hiérarchique dès la fin de sa période de formation de cinq années. Devenir *tate-gyoji* est peut-être encore plus difficile que d'atteindre le rang de *yokozuna*, les plus vieux des

arbitres n'ayant pas l'obligation de prendre leur retraite avant l'âge de soixante-cinq ans et un strict système d'ancienneté existant. Les arbitres ont leur propre *heya* (*gyoji-beya*), menée par le *tate-gyoji*. [NdT : plus en vigueur aujourd'hui, les *gyoji* sont intégrés aux différentes *heya*] Il y a environ trente *heya* en tout, bien que des règles permettent d'aller jusqu'à 45, et chacun porte soit le nom de Kimura, soit celui de Shikimori, suivant la tradition des deux écoles de *gyoji* qui existaient durant la période guerrière avant le règne des Tokugawa. Il n'existait pas de *gyoji* sous le *sechie-zumo*. L'ère du *buke-zumo* produisit les ancêtres des arbitres actuels et il y avait des familles de *gyoji* dans les différentes régions du pays. Les maisons Kimura et Shikimori perdurèrent sous l'ère des Tokugawa quand le sumo commença à s'organiser, et la pratique de l'emploi de ces deux noms s'est maintenue même si les *gyoji* actuels n'en sont pas les véritables descendants.

Le rang d'un *gyoji* peut être déterminé en regardant ses pieds et le la longue corde munie d'un pompon qui pend depuis son *gunbai*. Les arbitres de rang inférieur sont pieds nus. Ceux qui officient pour des combats en dessous des deux rangs supérieurs de *makushita* ornent le *gunbai* de noir, de bleu ou de vert. Les *gyoji* qui arbitrent en *juryo* et au dessus portent des tabi (chaussettes traditionnelles japonaises) blanches et la corde à pompon est blanche et verte pour les combats de *juryo*, rose et blanche pour les combats de *maegashira*, et violette pour les rangs des *sanyaku*. Les *gyoji* des rangs *sanyaku* et les *tate-gyoji* au dessus d'eux sont autorisés à porter des sandales de paille sur leurs *tabi*. Au sommet de la pyramide se trouvent deux *tate-gyoji*, même si les deux postes ne sont pas toujours honorés. Juste en dessous du sommet se trouve Shikimori Inosuke qui contrôle les deux combats précédant le dernier, et porte du violet et du blanc comme décoration pour son *gunbai*. Le *yokozuna* du monde des *gyoji* est Kimura Shonosuke, dont la corde violette montre que lui seul est qualifié pour officier lors du dernier combat de la journée (*musubi-no-ichiban*) quand le grand champion fait son apparition. S'il n'y a pas de Shonosuke durant un certain laps de temps, Inosuke préside aux deux derniers combats. Quand un Shonosuke prend sa retraite, l'actuel Inosuke est en général promu au sommet, mais ce n'est pas systématique. De la même manière, si Inosuke monte en grade, le *gyoji* juste en dessous de lui peut être promu ou le poste d'Inosuke laissé libre jusqu'à ce que lui ou quelqu'un d'autre soit jugé apte à l'assumer.

Les *shimpan* sont nommés pour un an parmi les 105 *oyakata* de la Kyokai. Ils ne font pas que juger les combats, mais ce sont également eux qui déterminent les affrontements deux jours à l'avance et établissent les recommandations pour les promotions, qui sont en général entérinées par le comité des directeurs de l'Association. Le nombre de *shimpan* varie avec le rang des sumotori en action. Les combats de *makuuchi* et de *juryo* en nécessitent cinq, les *makushita* quatre, les autres rangs trois ou quatre. L'un des juges sert toujours de surveillant de la montre, levant sa main droite pour informer le *gyoji* quand la limite de temps des préliminaires est atteinte.

Les juges sont assis aux quatre côtés du *dohyo* et sont changés fréquemment comme les *gyoji*, bien que beaucoup reviennent une deuxième fois présider au cours de cette longue après midi. Le chef des juges est assis sur le côté nord, connu comme étant l'avant (*shomen*). Les juges à l'est (*higashi-damari*, ou « place d'attente est ») et ouest (*nishi-damari*, « place d'attente ouest ») sont placés entre deux lutteurs qui attendent de combattre. Le juge du côté sud (*muko-jomen*) est assis aux côtés du *gyoji* qui attend son tour pour arbitrer. Quand il y a cinq *shimpan*, deux juges sont placés au sud.

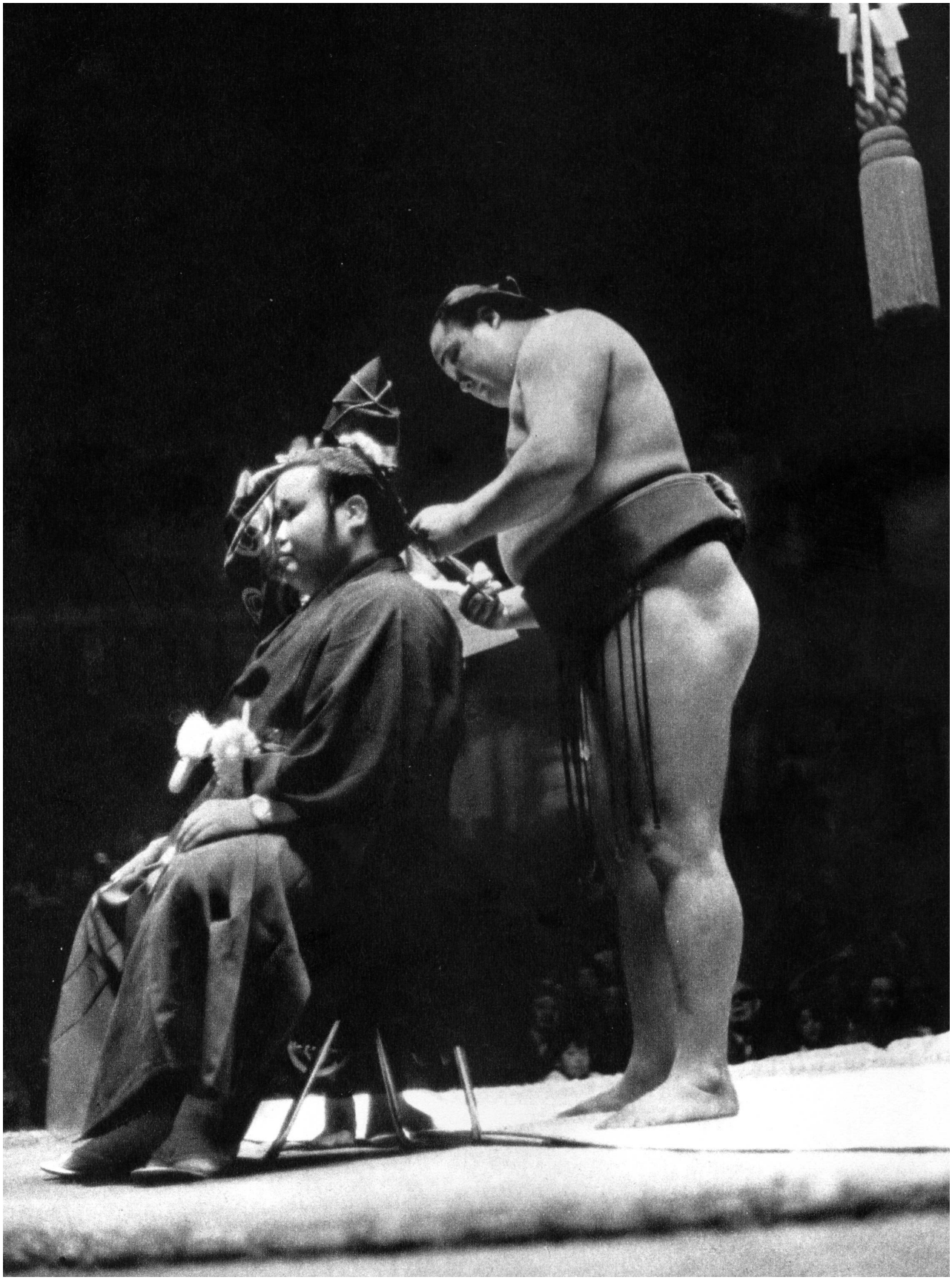
Les ralentis vidéo n'ont pas été utilisés par les *shimpan* au cours des *mono-ii* avant mai 1969. Les combats de sumo sont brefs et la vitesse et la proximité de certaines chutes rendent une décision instantanée quasi impossible, comme le *gyoji* en est parfaitement conscient. En regardant les ralentis télévisés, des spectateurs pouvaient fréquemment trouver des erreurs d'arbitrage, mais tout appel au verdict des *shimpan* était impossible. Le sujet est devenu très sensible au second jour du tournoi de mars 1969 à Osaka. Le *yokozuna* Taiho avait remporté 45 victoires consécutives et visait le record de Futabayama de 69 succès d'affilée. Dans une décision au cordeau à la *tawara*, le *gyoji* attribua la victoire à Taiho, mais les juges inversèrent sa décision lors du *mono-ii* et donnèrent le

combat à son adversaire, Toda (connu plus tard comme Haguroiwa). La série de Taiho était brisée. Mais les ralentis et les photos des journaux du lendemain montrèrent clairement que le pied droit de Toda était à moitié sur le sable en dehors du *dohyo* alors que Taiho était encore dans les limites. Le scandale sur ce sujet et sur une autre erreur évidente qui impliquait l'homme qui allait finalement gagner amena l'Association à autoriser l'emploi des vidéos à partir du tournoi suivant. Malheureusement pour Taiho, la décision n'était pas rétroactive.

Le nom du *yobidashi* est extrêmement trompeur, car l'appel des lutteurs n'est qu'une partie infime de son travail. C'est littéralement le cheval de trait du monde du sumo. Les *yobidashi* non seulement construisent le *dohyo* lui-même, mais ils le tiennent également net et balayé durant les combats du jour et le nettoient après. Ils offrent des serviettes et de l'eau à chacun des lutteurs juste avant le *tachiai* et aux vainqueurs qui viennent juste d'en finir, placent et enlèvent les coussins des lutteurs, portent les bannières publicitaires autour du *dohyo* avant les combats, et effectuent d'innombrables autres tâches à travers le *Kokugikan*, dont des courses ou des services pour les officiels de l'Association. En tournée ils précèdent les lutteurs pour mettre en place les barrières, transporter les équipements, et faire les réservations. Ils transportent et battent en outre le tambour pour annoncer l'ouverture d'un *basho*, et montent sur la haute tour placée devant le *Kokugikan* pour battre le tambour qui s'y trouve au début et à la fin de chaque journée de tournoi. Les *yobidashi* appartenaient auparavant individuellement à chaque *heya*, mais ils sont désormais regroupés dans un quasi-syndicat (Yobidashi Kumiai) sous la férule de l'Association. Leur nombre est limité à 38, mais il n'y en a actuellement qu'une grosse vingtaine en raison de la pénibilité du travail et du salaire peu élevé.

Il faut mentionner brièvement aussi trois acteurs de coulisse très important dans le monde du sumo, les *wakaimono-gashira*, les *sewanin* et les *tokoyama*. Les *wakaimono-gashira*, déjà cités dans un chapitre précédent, appartiennent aux *heya* et sont en général des lutteurs retraités qui n'ont jamais atteint les rangs salariés mais souhaitent rester dans le monde du sumo. Ils s'occupent des plus jeunes lutteurs dans les divisions en dessous de la *makushita*, se levant tôt chaque matin pour réveiller leurs disciples, les supervisent dans la *keikoba* avant l'arrivée de l'*oyakata*, et leur enseignent l'étiquette du sumo. Leur travail comprend diverses autres tâches autour de la *heya* et durant les *basho*, où ils supervisent les garçons qui combattent dans les premiers combats tout comme les lutteurs qui reçoivent des prix durant la distribution du dernier jour.

Les *wakaimono-gashira* sont aidés par les *sewanin* (assistants) qui sont également des lutteurs retraités et non *sekitori*. Les *sewanin* servent de managers pour le transport et la logistique. Très peu de *heya* ont à la fois un *wakaimono-gashira* et un *sewanin* – beaucoup n'ont ni l'un ni l'autre – et ces emplois sont quasiment les mêmes.



La triste cérémonie du *danpatsu-shiki*. Quand un lutteur *sekitori* prend sa retraite sportive, ses collègues et ses mécènes coupent chacun tour à tour une mèche de ses cheveux.

Les sumotori ne se coiffent pas eux-mêmes. Ce travail est confié aux habiles *tokoyama* (coiffeurs) qui font du façonnage des *chonmage* et des *oicho-mage* une profession. On dit qu'il faut entre cinq et huit années pour apprendre comment créer le compliqué *chonmage*. Employés dans les diverses *heya*, ces barbiers du sumo doivent huiler, peigner et resserrer les *chonmage* de chaque lutteur chaque jour après l'entraînement, et couper, tailler et raser les cheveux quand cela est nécessaire. Ils accompagnent également les *sekitori* dans les vestiaires lors des journées de tournoi pour confectionner le magnifique *oicho-mage* avant le combat et revenir à la coupe normale du *chonmage* un peu plus tard. Quelques-unes des plus grandes *heya* – dont la Takasago-beya – ont la chance d'avoir trois ou quatre *tokoyama*, mais ce sont véritablement des exceptions. La plupart des grandes *heya* n'en ont qu'un. Les plus petites n'en ont pas, et doivent compter avec le styliste d'un parent de leur *ichimon* ou d'une autre *heya* du voisinage. L'odeur peut-être la plus prégnante dans toute *heya* est la senteur légèrement sucrée de l'huile employée pour garder la forme du *chonmage*. Il faut se rappeler que quelques trente coiffeurs servent tout le monde du sumo. Comme les *yobidashi*, les méconnus *tokoyama* sont en nombre restreint.

Le dernier élément du sumo *gishiki* est la triste et émouvante *danpatsu-shiki* (cérémonie de tranchage du chignon), qui se tient au *Kokugikan* les semaines suivant un tournoi à Tokyo, quand un *sekitori* a finalement décidé de raccrocher son *mawashi*. Le lutteur partant est assis au centre du *dohyo* en kimono de cérémonie et, tandis qu'il essuie ses larmes avec un mouchoir, ses amis, sponsors et quelques camarades lutteurs viennent solennellement et un par un couper une petite mèche de ses cheveux à l'aide d'une paire de ciseaux que leur confie le tate-*gyoji*. La découpe finale est réalisée par l'*oyakata* du *sekitori* qui fait disparaître entièrement le chignon.

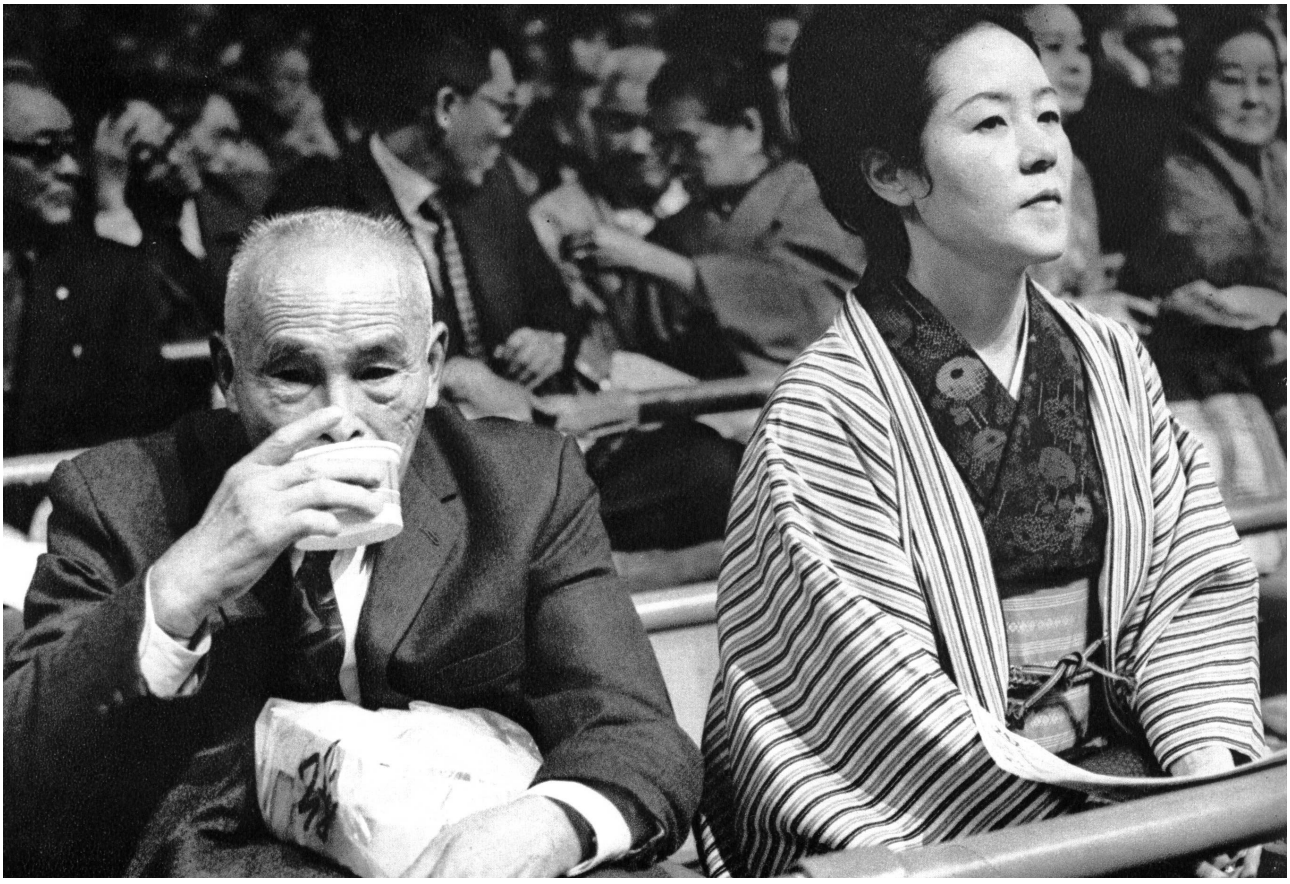
La *danpatsu-shiki* est incluse dans un programme entier d'une journée de divertissements appelé *hana-zumo*, une série de chansons, comédies et autres qui servent à alléger l'atmosphère de l'attraction principale. La recette va au lutteur en retraite. Un tournoi exhibition se tient avec de petits prix à la clé, bien que la plupart des sumotori ne résistent pas jusqu'à l'extrême limite quand ils sont acculés à la *tawara*. Lâcher un *utchari* à ce moment signifierait une dégringolade du *dohyo* avec le risque de blessure qui s'y rattache. Si les lutteurs sont à peine conscients du danger potentiel de ce type de chute quand ils sont en tournoi, il est idiot de prendre le moindre risque quand il n'y a rien en jeu.

Parmi les autres attractions du *hana-zumo*, on peut trouver le son des voix des lutteurs quand ils chantent les chants du sumo (*jinku*), individuellement ou par groupes. Deux lutteurs de *makushita* effectuent une parodie hilarante et acrobatique des vrais combats : ils se manquent complètement au *tachiai*, crachent l'eau au cours du *shikiri*, se provoquent comme des boxeurs, se poursuivent l'un l'autre jusque dans le public, viennent insidieusement dans le dos de leur adversaire pour le frapper à la tête à l'aide du seau d'eau ou dans le dos avec le balai du *yobidashi*, et effectuent une série d'acrobaties renversantes et de sauts périlleux alors qu'ils sont accrochés en *yotsu-zumo*. Puis un lutteur affronte un groupe de petits enfants, tous revêtus d'un *mawashi*. Les garçons se ruent sur leur adversaire géant, seuls, en groupe et finalement tous ensemble, leurs têtes s'écrasant à peu près au niveau du genou. Le sumotori les faire tourner un peu puis les fait gentiment tomber ou sortir du cercle, et de temps en temps il se laisse lui-même sortir.

Le *hana-zumo* est parfois effectué uniquement pour la charité (*jizen-zumo*) à des occasions où il n'y a pas de *danpatsu-shiki*. En de telles occasions les lutteurs sont rejoints par des chanteurs populaires, des groupes de musique et autres personnes du monde du spectacle. Mais les sumotori n'ont pas à rougir. La plupart des lutteurs sont d'excellents chanteurs et ils ne sont pas rares à posséder une classe professionnelle. Kitanofuji a vendu beaucoup de disques avant de devenir *yokozuna*, et beaucoup se voient demander de chanter à des fêtes et autres rassemblements informels. Je me souviens avoir emmené l'un de mes *tsukebito*, un jeune lutteur du nom de Sadamisaki, dans un cabaret une nuit avec un groupe de mes mécènes. On lui demanda de prendre

le micro, et après une petite hésitation de sa part, je lui enjoignis de le faire. Il fit honte aux chanteurs du club et reçut tant de rappels que je crus que nous ne pourrions jamais rentrer à la maison.

Le *yokozuna dohyo-iri* marque le début des combats de la division *makuuchi*. C'est un rituel solennel basé sur une tradition religieuse, qui en même temps démontre la puissance et la noblesse des *sekitori*.

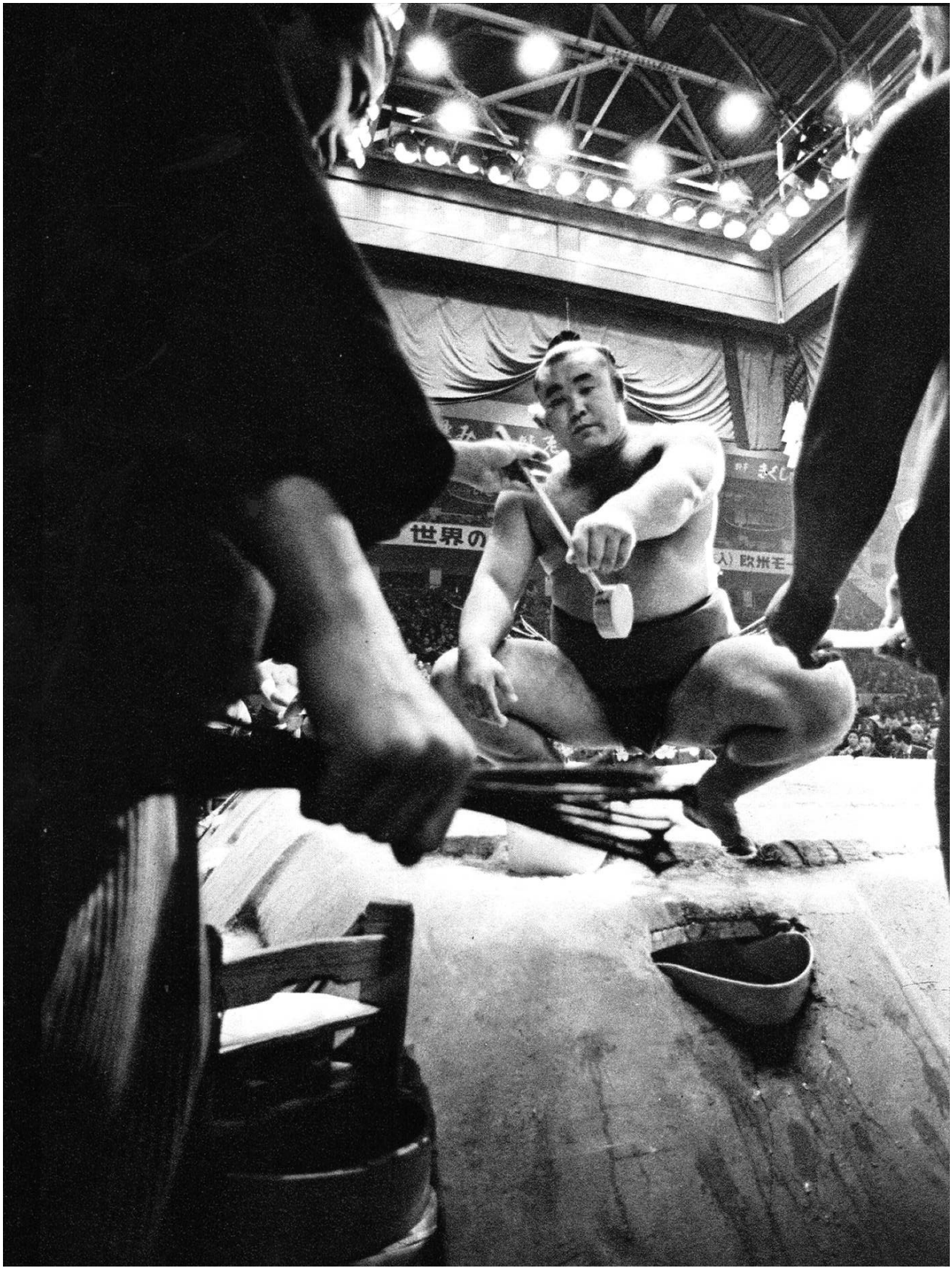


Employés de *chaya*

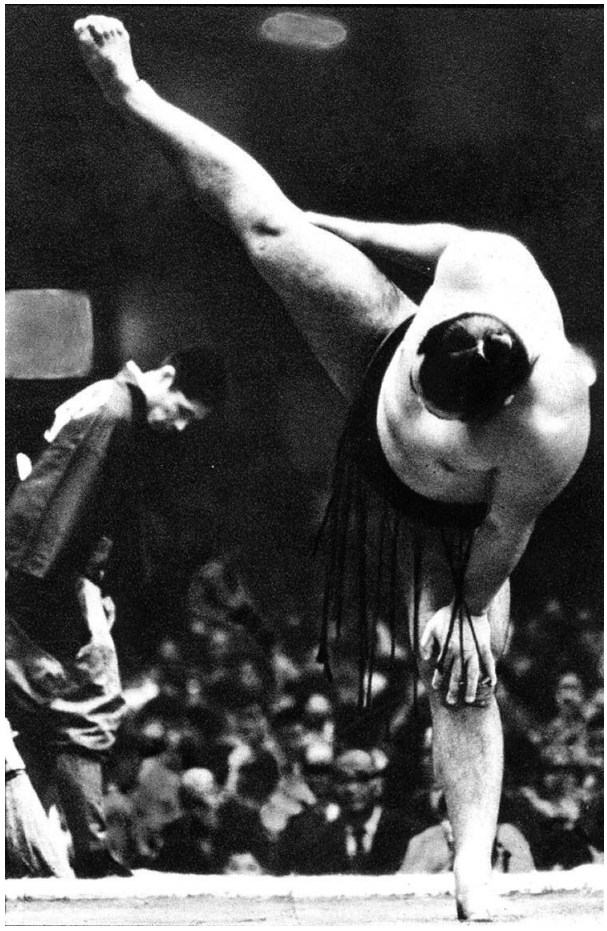
Annonce du *gyoji* et *mono-ii*

Les lutteurs dans leurs *kesho-mawashi*.

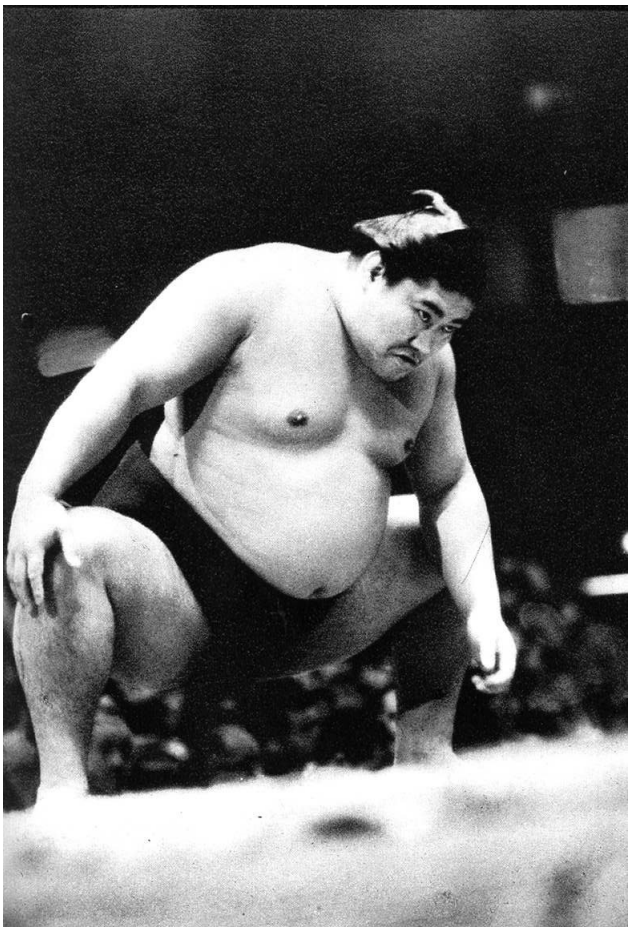
Le lancer de sel fait partie des rituels de purification d'avant-combat

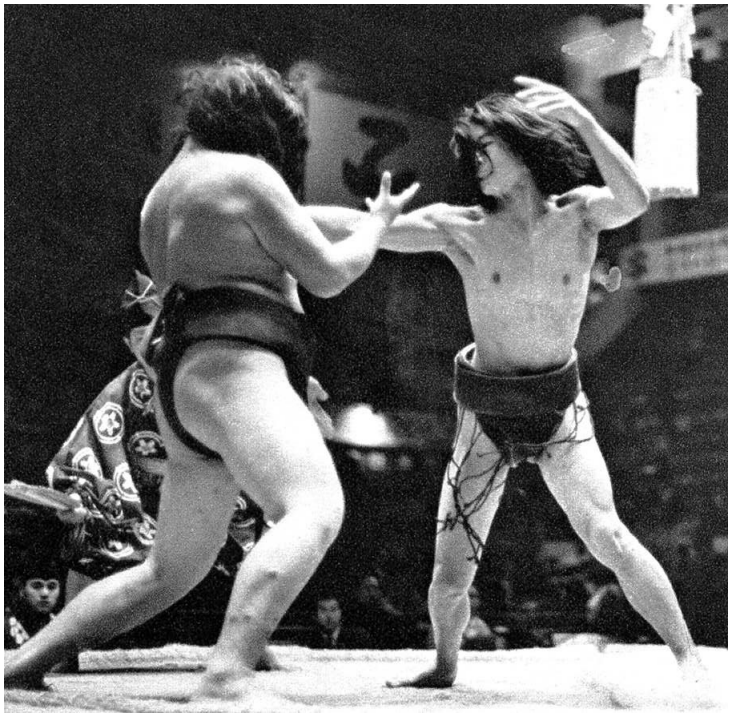


Chikara-mizu



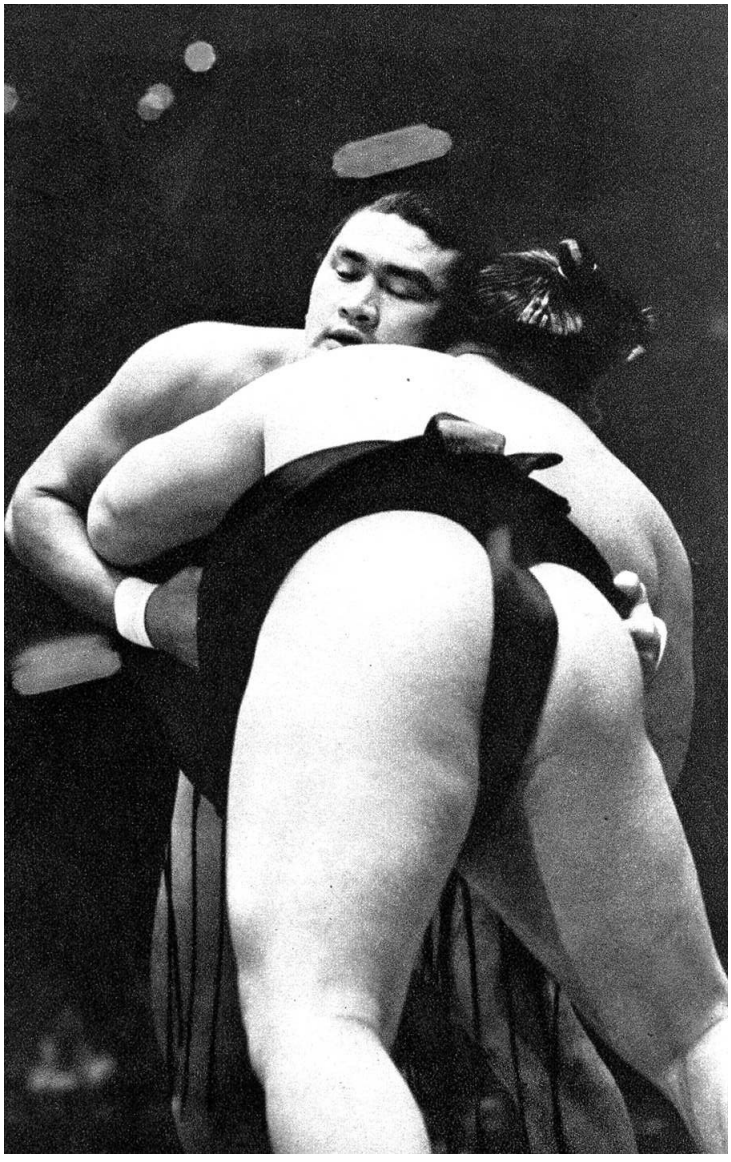
Shiko et *shikiri*

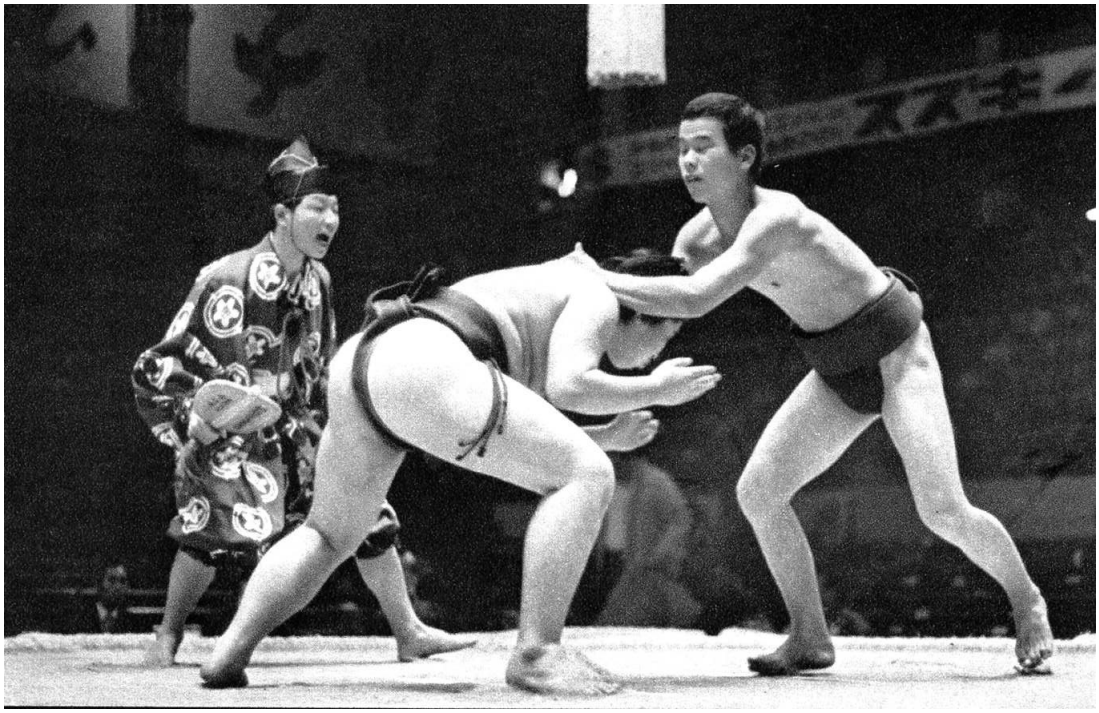




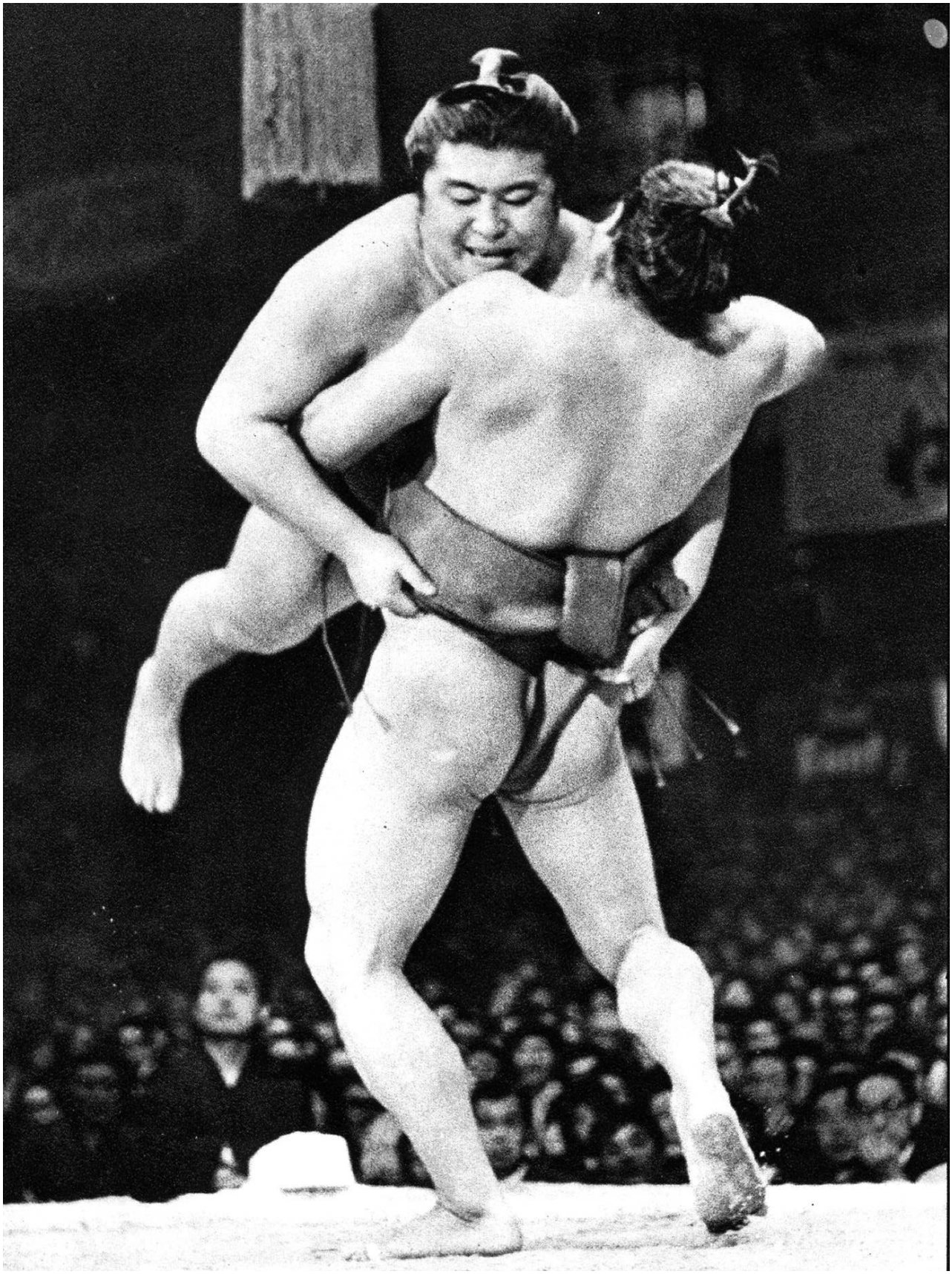
Tsuppari de jeunes lutteurs

Position de *hidari-yotsu*

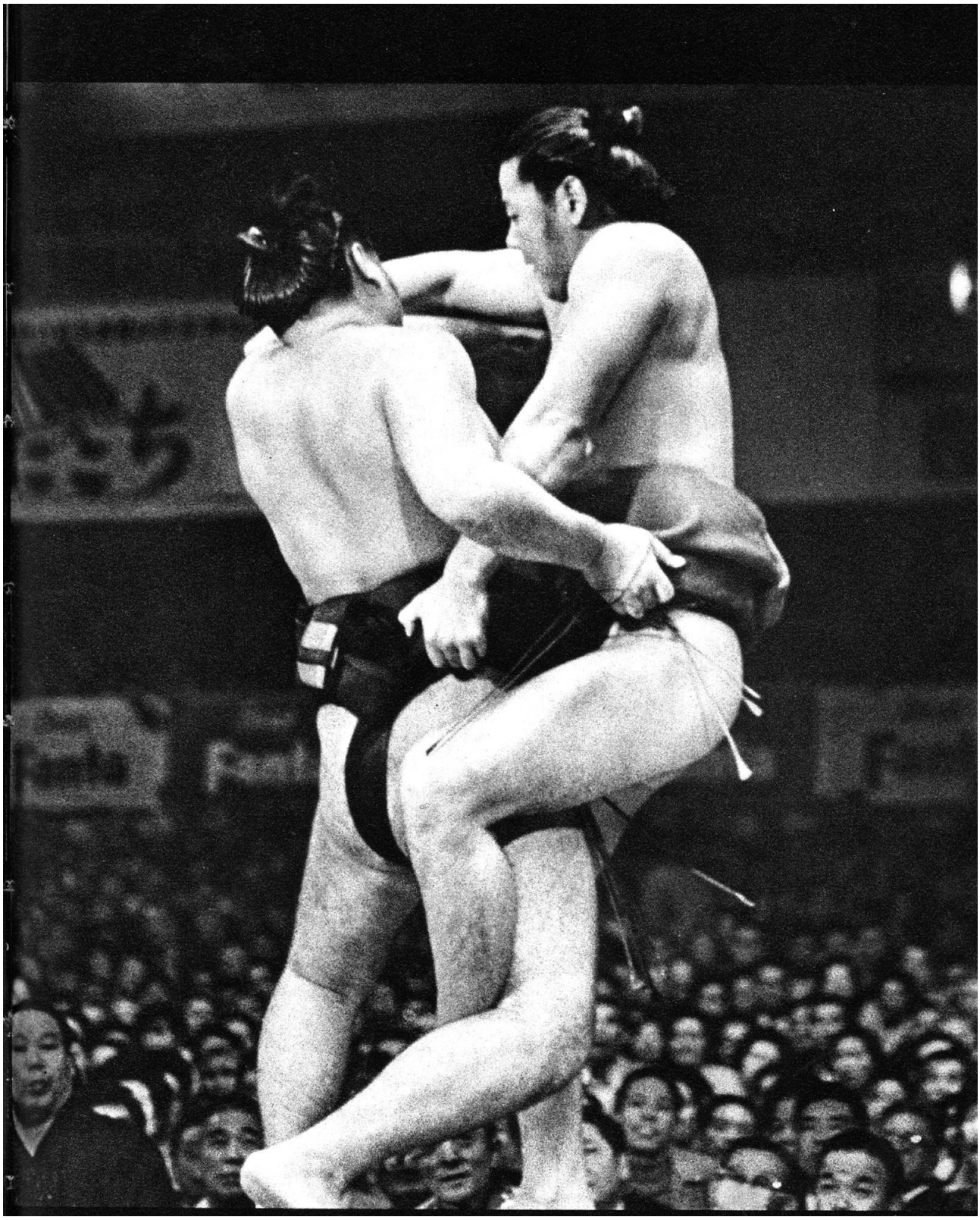




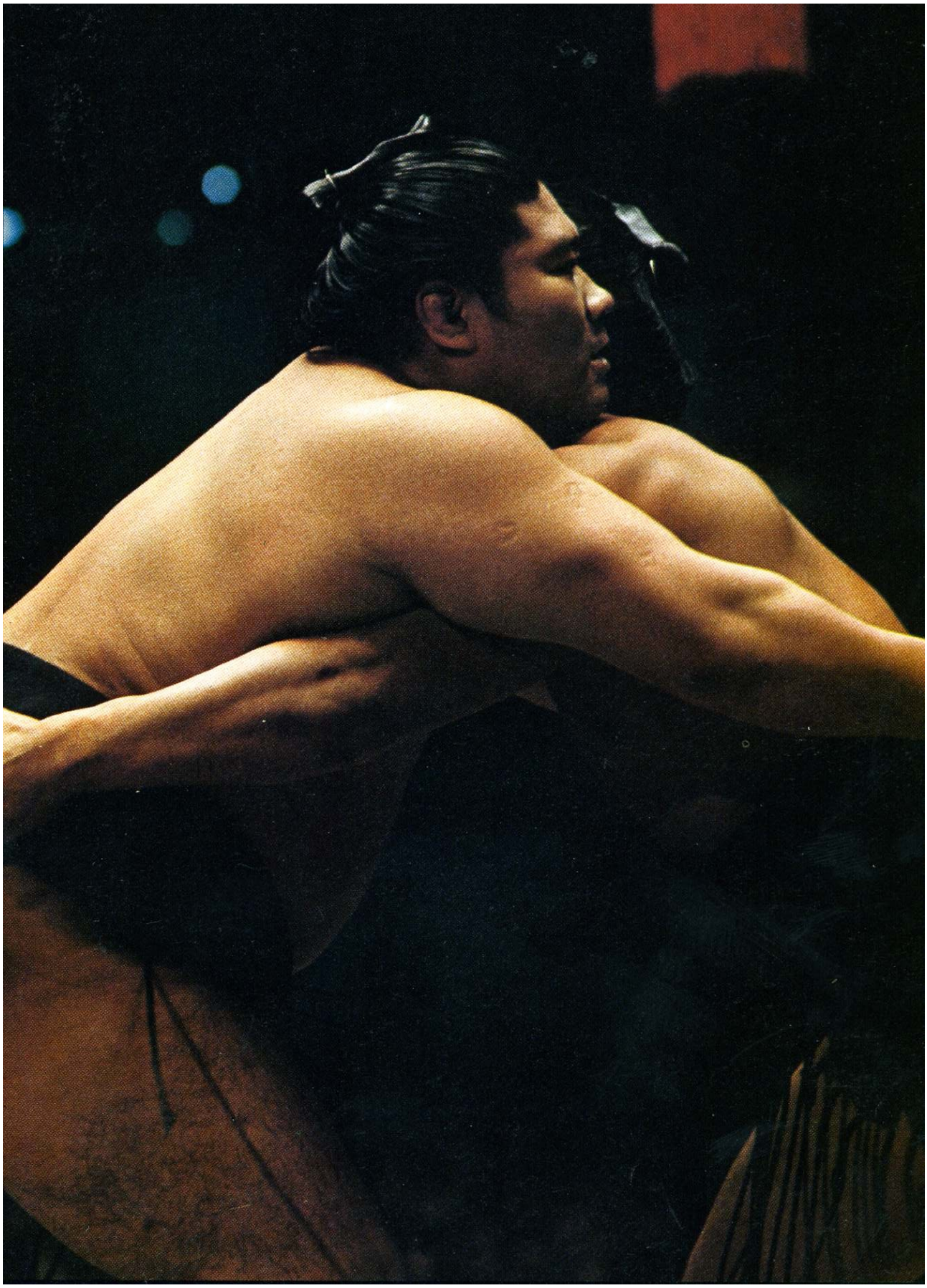
Sukuinage

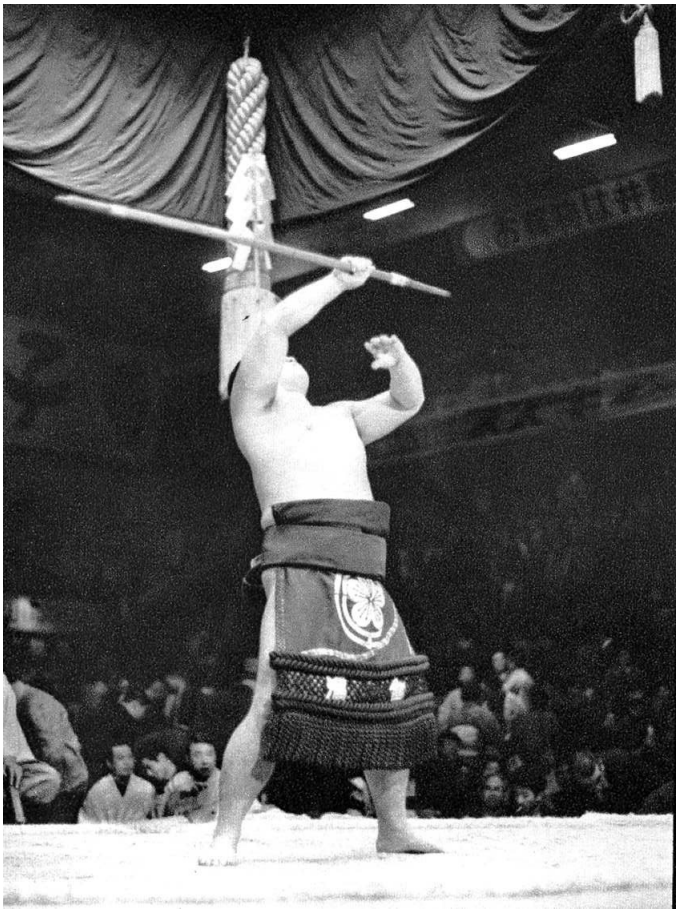


Tsuridashi

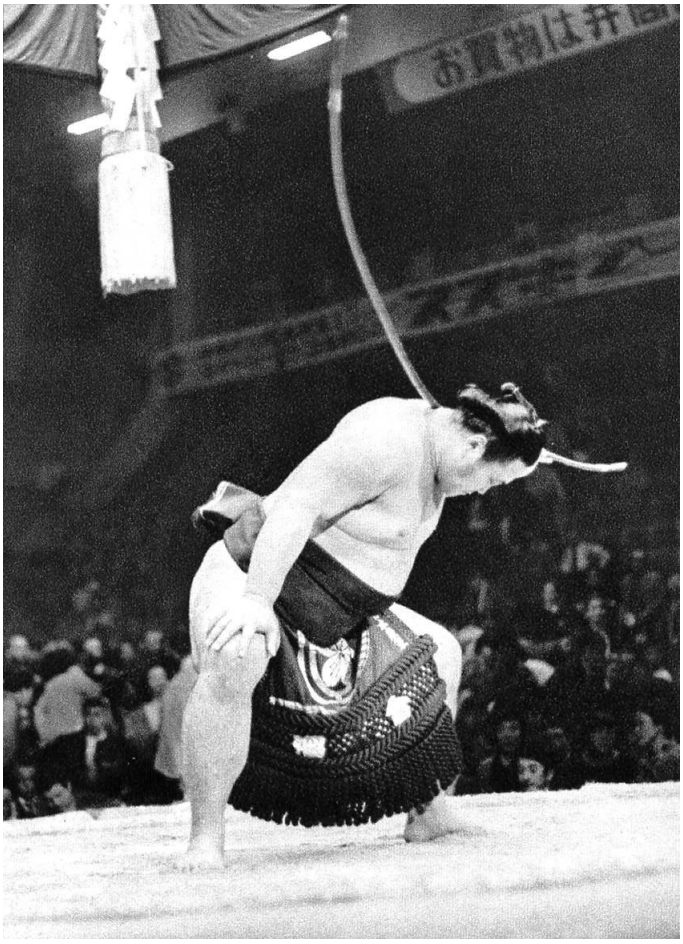


Tentative de *sotogake* (enveloppement de la jambe depuis l'extérieur)





A la fin de chaque journée de tournoi, un lutteur de makushita effectue la cérémonie de la danse de l'arc.



Shobu

En dépit de toute sa splendeur et de sa solennité, spectacle hors du temps, le sumo se finit au bout du compte en un face à face entre deux hommes sur le *dohyo*. Quand je reviens sur les combats (*shobu*) que j'ai pu effectuer au cours des ans, beaucoup d'entre eux ressortent dans ma mémoire : ma première apparition comme lutteur classé en *jonokuchi*, mon combat contre un *sekitori* un peu plus tard, la victoire finale lors du *basho* où il me fallait réunir dix victoires pour rester en *juryo*, ou chacun de mes combats lors de mon tournoi vainqueur. Mais s'il est un combat dont je me souviens avec une acuité particulière, c'est mon affrontement face au *yokozuna* Tamanoumi au premier jour du *basho* de Tokyo de septembre 1971. Je suis à cette époque *komusubi*. Combattre un *yokozuna* est une sensation extraordinaire pour tout *sekitori* et cela l'amène à donner le meilleur de lui-même. Ce combat en particulier, toutefois, est demeuré dans ma mémoire peut-être parce qu'il illustre si bien ce que je ressens sur le *dohyo*, ce que le *shobu* signifie pour moi, gagner ou perdre. Et il a pris depuis un caractère émouvant pour un fait que je ne pouvais savoir à l'époque. Cela devait être le dernier combat que je disputerais face à ce puissant *yokozuna*. Tamanoumi est mort brutalement le mois suivant, au sommet d'une carrière qui promettait d'être exceptionnelle.

Je vais essayer de me remémorer cette journée.

Dans la *shitaku-beya*, les conversations à voix basse et les voix enthousiastes des commentateurs de la télévision interfèrent dans ma concentration. Je suis assis, assez excité, habillé d'un léger kimono de coton, luttant mentalement avec mon adversaire le combat à venir, regardant alternativement la retransmission depuis le *dohyo* qui ne se trouve qu'à quelques dizaines de mètres et le sol recouvert de nattes de paille en dessous de moi. Les visages de ceux qui sont sur le départ, grimaçant leur détermination, rencontrent les expressions de soulagement ou de désespoir de ceux qui reviennent, l'esprit déjà au combat du lendemain. Pour moi, c'est encore aujourd'hui que cela se passe. Car mon combat est le dernier de la journée, puisque je suis censé affronter le détenteur supposé invincible du plus haut rang du sumo, un *yokozuna*, Tamanoumi. Je l'ai combattu pas mal de fois avant. Je le connais bien. Il est solide, costaud et intelligent. Je me remémore nos combats précédents, essayant de trouver ce qu'il est le plus susceptible de faire. Viendra-t-il au contact pour tenter de s'assurer un *migi-yotsu*, sa spécialité, ou me surprendra-t-il avec une attaque en poussée ? Dois-je charger violemment en me servant de mon avantage en termes de poids, ou éviter sa charge pour le déséquilibrer ? Je me demande aussi ce qu'il imagine que je vais faire.

J'enlève mon kimono, et mon *tsukebito* commence à enrouler mon lourd *mawashi* de tournoi en soie autour de mon ventre. Je peux sentir la sueur perler de tout mon corps tandis que mon estomac commence à se serrer. J'ai déjà vécu cela, des centaines de fois, et peut-être mon estomac ne me provoque-t-il plus de haut-le-cœur comme autrefois. Mais la boule est toujours là. Et c'est une bonne chose – cela veut dire que je n'ai pas trop de confiance en moi ; je ne commettrai pas d'imprudence. La sensation de battement et de flot dans mes temps s'est installée aussi, alors que je trépigne d'être sur le *dohyo*. C'est l'apparition du fugace mais si primordial « esprit de combativité ». Il est temps d'y aller. J'atteins le premier des trois pics mentaux de la préparation psychologique. Je suis debout. Je décide d'y aller à fond au *tachiai* et de le sortir rapidement du cercle avec une poussée constante et des attaques de bras. Mon *tsukebito* éponge la sueur de mon corps et replace une mèche rebelle sur mes cheveux, et je peux ressentir mon fighting spirit se calmer momentanément. Mais alors que je fais mon entrée dans la salle par la *hanamichi*, avant de m'asseoir sur un coussin en dessous du *dohyo* pour attendre mon tour, je peux le sentir grandir de nouveau.

Tamanoumi entre par la *hanamichi* opposée et s'assied directement en face de moi, de l'autre côté du *dohyo*. Nous croisons les bras simultanément, figeons nos regard l'un dans l'autre, et nous fixons d'un œil menaçant, inconscients des deux combattants dans le cercle au dessus de nous. Je n'ai pas

besoin de mots pour lui exprimer que sa taille, son rang et son habileté ne m'impressionnent pas, et que je vais le balancer direct en dehors du cercle. Je scrute son visage pour le plus petit indice d'un signe de faiblesse, d'un manque de concentration, pour remporter dès maintenant un gain psychologique. Se retourne-t-il juste pour rajuster son *mawashi* et m'énerver, ou ai-je remporté la guerre psychologique ? Je suis très impatient, mon corps et mon esprit tendus vers ce moment unique où nous nous écraserons l'un contre l'autre et que je le sortirai. Aujourd'hui je me sens bien, fort. Je suis prêt. Faut que j'y aille. Faut que je gagne. Maintenant.

Mon fighting spirit culmine pour la deuxième fois tandis que mes oreilles sifflent de la voix stridente du *yobidashi*, qui est debout au dessus de moi, son éventail étendu. « A l'Ouest, Ta – ka – mi – ya – ma ». Enfin, c'est l'heure. Le *yobidashi* se tourne vers l'est pour appeler mon adversaire. Je me lève, lentement, m'accroupissant un instant pour assouplir mes jambes tandis que mon adversaire lève sa bedaine de son coussin. Nous montons sur le monticule d'argile ensemble.

Dans des coins séparés du *dohyo*, nous entamons les préliminaires : pour les puristes, peut-être, il s'agit d'un rituel religieux, un rite de purification, mais pour moi ce sont quelques derniers exercices d'assouplissement et, plus important, une intensification de la guerre froide. Nous frappons tout d'abord nos mains ensemble pour attirer l'attention des dieux. Qui aideront-ils cette fois-ci, je me le demande. Puis, levant chaque jambe tour à tour haut en l'air, nous les rabattons au sol dans un bruit sourd. Je ressens le frisson du *dohyo*, et j'espère que, derrière moi, avec les esprits malins, Tamanoumi tressaille aussi. Je ressens que ma puissance se rassemble tandis que je m'approche du dernier et plus intense pinacle de tension.

Le *gyoji* nous a rejoint pendant ce temps, et il annonce nos noms une fois de plus. Après avoir jeté une poignée de sel prise dans un seau situé dans le coin, je m'accroupis au bord du cercle, face à mon ennemi. Nous frappons nos mains à l'unisson une fois de plus, puis levons nos bras haut et sur les côtés et faisons tourner les paumes vers l'avant pour montrer que nous n'avons pas d'arme. Comme si j'avais besoin d'une arme aujourd'hui. Je fixe mon adversaire de l'autre côté, et joue mentalement avec l'idée d'éviter sa charge, une tactique que je n'emploie que rarement et à laquelle il n'est sans doute pas préparé. Nous nous levons, puis retournons dans notre coin pour encore plus de sel. Puis nous revenons au centre du *dohyo*, effectuons un dernier *shiko*, et nous accroupissons face à face pour entamer le dernier acte de la guerre des nerfs, le *shikiri*.

Je fais face à une montagne : dans les 140 kilos de larges épaules, de ventre protubérant, et ces piliers que l'on appelle cuisses et jambes chez les autres mortels. Je peux voir les muscles saillir de son ventre alors qu'il respire. Et il est un *yokozuna*, invincible, un terrible avantage psychologique qu'il exploite à plein en me toisant avec le dédain d'un homme qui s'apprête à écraser un cafard. Je lui rends son regard. Nous nous relevons lentement, nous penchons doucement pour placer nos poings sur la terre battue devant nous, le dos parallèle au sol. Les regards se croisent et s'enflamment, à quelques centimètres de distance. Son cou descend, une véritable montagne de muscles qui jaillit de ses épaules. J'écrase mes poings au sol, jetant un regard à travers lui vers cet endroit en dehors du cercle où il sera bientôt, dans si peu de temps, expulsé vers une défaite. Nous levons nos poings du sol, commençons à nous relever, nos yeux se rapprochent momentanément encore plus. Presque à se toucher. Relevés complètement, nous continuons à nous lancer des regards noirs. Il se retourne en premier, et nous revenons dans nos coins pour encore un jeter de sel. Il est fort au *mawashi* – il faut que je l'empêche de décrocher son *migi-yotsu* favori. Mais il n'en aura pas le temps de toute façon. Jetant le sel en l'air, nous nous rencontrons une nouvelle fois au centre du cercle. Une nouvelle fois au sol, les poings ancrés dans la terre, le silence s'intensifie.

Nous nous relevons à nouveau, les yeux dans les yeux, mais je lui tourne le dos dans un geste soudain de dédain. Il est à moi aujourd'hui. J'attends avec impatience le moment où il l'aura compris. Mon envie dépasse le temps. Quatre minutes ne peuvent pas être aussi longues. La tête

explose, l'estomac est retourné. Je reprends une poignée de sel. M'accroupis à nouveau, les poings serrés recouverts de sable, frappant la terre. Mes sens sont aux aguets et je note tous les détails : les gouttelettes de sueur sur son ventre massif, le noir de son *mawashi* sur sa peau rose, la chaleur des lumières surplombant le toit qui s'abat sur mes épaules. Il doit être l'heure. Pas encore. Nous nous regardons, nous relevons. J'entends la foule pour la première fois, une voix qui crie mon nom. Mais le son baisse, tout comme la conscience de la présence du *gyoji* à quelques centimètres. Nous sommes seuls, n'effectuant ce ballet mortel qu'à l'intention de l'autre. Je meurs d'envie de lâcher ma puissance, de relâcher le ressort comprimé à fond que mon corps est devenu.

Le coin du sel une fois de plus, mais cette fois-ci un *yobidashi* est debout au bord, porteur d'une serviette humide. Le signal. C'est l'heure. Enfin. Je jette une dernière poignée de sel, la projetant dans les cieux, et je porte mes doigts à ma langue. De retour au centre, mais cette fois-ci sans que les poings ne se plantent dans le sol. Nous plions nos genoux et nous penchons en avant, le *gyoji* au dessus de nous ramenant son *gunbai* vers l'arrière pour nous signifier ce que nous savons déjà. On y est. Je me ramasse, les yeux plantés sur ma cible, abandonnant à la dernière seconde toute velléité d'éviter la charge. Je vais lui rentrer dedans avec tout ce que j'ai et l'envoyer valdinguer. Une énorme veine palpite sur son cou. Tout devient d'un seul coup tout blanc. Je ressens de la force à l'état pur.

Tachiai ! Nous bondissons l'un sur l'autre. Collision. Je plante une main à sa gorge, puis sur son torse. Choc, du poignet au coude. C'est comme balancer un rocher. Mais il est sur le reculoir. Il contre d'une poussée à ma poitrine, mais je ressens à peine ce qui me fera certainement mal plus tard. J'accélère mes poussées. Je l'ai. Nous sommes sur le rebord. Ses pieds s'ancrent sur la corde de paille. Juste une dernière bonne poussée. Trop pressé de le finir, je glisse quelque peu sur lui, et nos poitrines s'entrechoquent. Me reprenant, je viens projeter ma main droite sous son menton. Mon *nodowa* contraint son corps à se plier comme un arc. Il enroule son bras derrière mon dos, tentant désespérément de retrouver une position, de rester dans le cercle. Ses genoux commencent à plier. Personne ne peut tenir comme ça. Il doit tomber, c'est obligé. Soudainement, contre toute attente, il tourne sur la droite. Déséquilibré, je suis au bord de la défaite. Je m'agrippe désespérément pour trouver une prise, n'importe laquelle, sur son *mawashi*. Il poursuit son mouvement sur la droite le long de la *tawara* tandis que j'essaie de redémarrer mon attaque en poussée. Faut que je retrouve l'équilibre. Puis je sens son bras s'abattre sur mon épaule comme un marteau. *Sukuinage*. J'ouvre mes poumons – et c'est du sable que je respire. La foule gronde.

Je me remets sur mes pieds, le cou endolori, chaque respiration déchirant ma gorge serrée. Retraversant le cercle, je m'arrête pour faire face à mon vainqueur et m'incline, luttant pour ne pas laisser la déception que je ne fais que commencer à ressentir se voir sur mon visage. Les vives lumières au dessus de moi, un instant avant si chaudes, si protectrices, exposent désormais crûment, et de fait semblent magnifier, ma défaite aux yeux des milliers de spectateurs. Je n'ai envie que d'être loin, n'importe où pourvu que je ne me trouve pas devant tous ces gens. Tandis que Tamanoumi s'incline vers moi et s'accroupit pour recevoir les primes des sponsors tendues par le *gyoji*, je descends le *dohyo*, m'arrête au coin pour m'incliner de nouveau, puis de hâte de descendre la *hanamichi* en direction des vestiaires. J'apprendrai plus tard que le combat a duré deux secondes et sept dixièmes.

Takamiyama se réjouit après avoir lu le *banzuke* et y avoir constaté qu'il atteint la division *makuuchi*.

VII/ *Okome*

« Combien vous gagnez ? », « Comment êtes-vous payés ? ». Tout le monde semble vouloir le savoir. En argot de sumotori, on appelle cela *okome* (riz), terme qui date de la période Tokugawa quand les lutteurs se voyaient allouer des traitements en riz par leurs mécènes féodaux.

Malheureusement, il n'y a pas de réponse simple. Un système incroyablement complexe employé par la Kyokai détermine les salaires, les allocations, les prix et les avantages en nature. Un facteur qui complexifie encore plus la situation réside dans le fait que les sumotori reçoivent une large part de leur *okome* de mécènes et autres sources qui varient énormément d'un lutteur à l'autre et défient tout calcul. Expliquer dans le détail ne serait-ce que la partie pouvant être calculée nécessiterait un livre complet. Je vais simplement essayer de donner une idée générale des éléments de base du système et de sa perverse complexité. Je ne sais parfois pas moi-même combien je devrais toucher. [NdT : il est bien évident que ces chiffres sont très datés. Pour avoir une idée plus actuelle, se reporter au numéro 16 du Monde du Sumo, disponible en téléchargement]

Gekkyu, teate et hoshokin

Depuis 1957, les *sekitori* se sont vu attribuer un salaire mensuel (*gekkyu*). A cela on ajoute une allocation spéciale mensuelle (*teate*). Des augmentations ont été accordées périodiquement, mais les chiffres de janvier 1972 sont les suivants :

Rang	***Gekkyu***	***Teate***	**Total**
Yokozuna	¥315.000	¥35.000	¥350.000
Ozeki	244.000	30.000	274.000
Sekiwake et *komusubi*	158.000	25.000	183.000
Maegashira	101.000	20.000	121.000
Juryo	80.000	15.000	95.000

(1 dollar U.S. = environ ¥270)

Le salaire n'est, toutefois, que le début. Il faut aussi inclure l'allocation spéciale de tournoi (*basho teate*), les indemnités pour dépenses des *basho* en dehors de Tokyo, et un complexe système de récompense de la performance (*hoshokin*). Le *basho teate* n'est accordé qu'aux lutteurs qui sont dans les quatre premiers rangs du sumo. Il est payé pour chaque tournoi, six fois par an. Les indemnités de dépenses pour les trois *basho* de Nagoya, Fukuoka et Osaka sont payées à tous les *sekitori* et calculées sur la base d'un logement quotidien et d'une somme forfaitaire multipliée par 45, le nombre de jours nécessaires dans l'année. Les *basho teate* et indemnités de voyage sont les

suivants:

Rang	***Basho teate*** **(six fois par an)**	**Dépenses de voyage (trois fois par an)**
Yokozuna	¥200.000	¥210.000
Ozeki	150.000	157.000
Sekiwake et *komusubi*	50.000	108.500
Maegashira	-	73.500
Juryo	-	52.500

La façon dont le *hoshokin*, ou prime de récompense, est déterminé n'est sans doute comprise que par les pauvres employés de l'Association qui doivent rester sur leurs chaises à faire les calculs. Mais cet argent, qui concerne tous les lutteurs depuis les *jonokuchi*, est cumulé tout au long de la carrière d'un sumotori. Il est payé à chaque *basho*, et constitue une part très importante de son okome. Pour des raisons assez archaïques, le *hoshokin* est calculé en très petites unités de yen et de sen (une vieille unité qui n'a plus court, 1 yen = 100 sen) et ne paraît qu'une maigre pitance sur le papier. Heureusement, chaque unité est multipliée par 1000. Le *hoshokin* est payé à chaque tournoi et a pour base de calcul le rang.

Rang	**Unité de base du *hoshokin***	**Revenu réel (x1000)**
Yokozuna	¥150	¥150.000
Ozeki	100	100.000
Sekiwake, komusubi et *maegashira*	60	60.000
Juryo	40	40.000
Makushita et en dessous	3	3000

Ces unités de base sont un minimum garanti pour chaque rang, mais il faut y ajouter un minimum d'explications. Le *hoshokin* d'un lutteur est basé sur ses victoires. Dès l'instant où un sumotori est passé par les fourches caudines du *maezumo* et apparaît sur le *banzuke*, il est crédité de 50 sen (en réalité 500 yen) pour chaque victoire en tournoi qu'il acquiert après qu'il ait décroché son *kachi-koshi* (une majorité de victoires), y compris le combat qui le lui a fait décrocher. Le montant est indifférent du rang du lutteur. Pour des sumotori en *makushita* et en dessous, chaque victoire à partir du quatrième succès, celui-ci inclus, signifie 500 yen. Pour ceux en *juryo* et au dessus, la prime est appliquée à compter de la huitième victoire. Par conséquent, un lutteur avec un score de 8-7 recevra 500 yen, celui qui décroche un 15-0 parfait, 4000. Chaque unité de 500 yen gagnée ne peut plus être perdue, et elle devient une part permanente du revenu *hoshokin* que le lutteur perçoit le mois suivant. Prenons par exemple un *maegashira* décrochant lors d'un *basho* un score de 10-5 : ses huitième, neuvième et dixième victoires lui rapportent un total de 1500 yen à ce tournoi, mais il recevra bien plus car ces 1500 sont ajoutés à chaque unité de 500 qu'il a remportée depuis sa première apparition en *jonokuchi*. Pour calculer le montant qu'il percevra en *hoshokin* pour ce tournoi, il faut faire son total en carrière. Par exemple, s'il a eu auparavant 130 victoires au dessus du *kachi-koshi*, il aura reçu ¥65.000 au précédent tournoi (130x500). Cette fois-ci, il recevra ¥66.500 en *hoshokin* (65.000+1500) et commencera le prochain *basho* sur cette base. Il n'y a pas de pénalité. S'il ne devait remporter que cinq combats au tournoi suivant, il recevrait toujours les ¥66.500. S'il remporte neuf victoires, il ajoutera mille yen de plus. Si le total en carrière d'un lutteur est inférieur à l'unité de base de la division ou du rang auquel il est promu, il recevra

automatiquement la base de ce rang à sa promotion ; s'il a plus, cette base n'a aucune signification pour lui puisqu'il sera payé sur la base du montant le plus élevé.

D'autres unités peuvent être également ajoutées à ce total. Un *maegashira* qui fait chuter un *yokozuna* (on appelle cela recevoir une *kinboshi* ou étoile d'or) reçoit une unité de dix yen (soit 10.000 dans les faits) qui devient au même titre que les cinquante sen de chaque victoire une composante permanente de son *hoshokin* mensuel. Une *kinboshi*, toutefois, n'est pas conditionnée à l'obtention d'un *kachi-koshi*. Si l'étoile d'or devait s'avérer la seule victoire du *basho* pour un lutteur, il recevrait tout de même ses 10.000 yen mensuels. De la même manière, remporter la Coupe de l'Empereur rapporte une unité de 30 yen (¥30.000), tandis qu'un tournoi vierge de défaites signifie un ajout de 50 points (¥50.000). Il est donc possible pour des tueurs de géants et des vainqueurs de tournoi d'amasser des totaux supérieurs à ceux de lutteurs mieux classés qu'eux. Lors du *basho* de septembre 1970, par exemple, le *komusubi* Hasegawa, qui se débrouille particulièrement bien face aux plus grands, a accumulé ¥158 (¥158.000) et le *maegashira* huit Wakanami, qui avait remporté un tournoi précédent, a totalisé ¥143 (¥143.000), ce qui les plaçait respectivement en sixième et septième position au total des *hoshokin*. Par contraste, le total de l'*ozeki* Maenoyama n'était que de ¥104 (¥104.000), bien que son salaire et ses allocations fussent bien entendu plus élevés que ceux des deux lutteurs précédemment cités. Le mieux payé de tous les temps fut peut-être le *yokozuna* Taiho. On dit que Taiho, qui a remporté un record de 32 tournois, certains sans concéder la moindre défaite, recevait vers la fin de sa carrière ¥1.489.000 rien qu'en *hoshokin*.

Les lutteurs en dessous des rangs *juryo* ne reçoivent en fait pas de *hoshokin*, même si leur total est enregistré. Cet argent n'est touché qu'après qu'un lutteur soit devenu *sekitori*, moment auquel il recevra pour son premier *basho* en *juryo* soit le total de ses scores de *hoshokin*, soit la base de ¥40, en fonction du chiffre le plus important. Les sumotori de *makushita* et en dessous reçoivent, toutefois, une prime fixe, non sujette à des coefficients de multiplication, en fonction des victoires et de deux types : pour chaque victoire, quelle qu'elle soit ; et pour les victoires au dessus du *kachi-koshi* (inclus) :

Rang	**Toute victoire**	**A partir du *kachi-koshi***
Makushita	¥1.000	¥3.000
Sandanme	600	2.000
Jonidan et *jonokuchi*	400	1500

Mais ces lutteurs ne combattent que sept fois par *basho* et l'argent, qui n'est pas cumulatif comme les *hoshokin*, n'est pas grand-chose. Pour chaque tournoi ils reçoivent aussi un *basho teate* de la manière suivante :

Rang	***Basho teate***
Makushita	¥25.000
Sandanme	17.000
Jonidan	14.000
Jonokuchi	12.000

Les autres allocations comprennent le train vers et depuis le site du tournoi comme des faveurs et des pourboires de la part des *sekitori* ou des groupes de soutien de la *heya*. Il n'y a pas de salaire fixe, ou d'*hoshokin* encaissable tant qu'ils ne parviennent pas en *juryo*. Ces lutteurs sont la preuve vivante de la dureté du monde du sumo et des très pertinentes sources de motivation à devenir

sekitori. L'argent va aux puissants.

D'autres émoluments mineurs sont le privilège des plus hauts rangs. Les *yokozuna* et *ozeki* reçoivent des prix de félicitations de ¥200.000 et ¥100.000 respectivement quand ils atteignent ces rangs prestigieux. Les *yokozuna* se voient en outre accorder une allocation de ¥100.000 par *basho* pour renouveler leur corde de cérémonie.

Le dernier élément des revenus officiels des sumotori est constitué par les primes. Remporter un tournoi dans l'une des six divisions apporte de l'*okome* en même temps que le trophée. La prime accordée au vainqueur de la Coupe de l'Empereur est de ¥1.000.000 – et ce en sus des unités de base du *hoshokin*. La récompense est moindre pour les couronnes des championnats inférieurs. Chacun des trois prix que les lutteurs en dessous du grade d'*ozeki* peuvent remporter en division *makuuchi* à chaque *basho* – le *shukun-sho* (prix de la performance, accordé à celui qui a fait chuter le plus de *yokozuna* et d'*ozeki*), le *gino-sho* (prix de la technique) et le *kanto-sho* (prix de la combativité) – rapporte ¥200.000. Les vainqueurs de tournoi dans la division reine reçoivent également un grand nombre de coupes et de plaques commémoratives de la part de gouvernements, médias et sociétés, qui comportent souvent des enveloppes d'argent en plus.

Enfin, il y a les primes accordées par les sponsors (*kensho*). Quand les *yobidashi* font le tour du *dohyo* en file indienne avant un combat en portant de larges bannières qui arborent le nom de compagnies ou d'établissements écrits dessus, il y a de l'*okome* dans l'air. Chaque bannière signifie ¥15.000, et c'est le vainqueur du combat qui rafle la mise. Le lutteur vainqueur remporte en fait ¥10.000, le reste étant placé et attribué à sa retraite. La plupart des combats ne sont pas sponsorisés, et ceux qui le sont n'ont en général qu'une ou deux bannières. Mais le nombre peut approcher la dizaine pour des luttes entre deux sumotori très populaires.

Parvenir à faire le total des revenus d'un lutteur pour arriver à une somme annuelle est une tâche risquée en raison des bénéfices cachés et de la complexité des calculs en jeu. Mais pour se faire une idée, nous pouvons prendre un rikishi hypothétique qui est monté et descendu entre les rangs de *komusubi* et de *sekiwake* et dont le *hoshokin* cumulé est de ¥65 (¥65.000), et qui a remporté le *shukun-sho* et le *kanto-sho* une fois chacun dans l'année (le *hoshokin* changerait bien entendu d'un *basho* à l'autre si ses scores sont bons). Son *gekkyu* et son *teate* mensuel feraient un total de ¥2.196.000 pour douze mois. Si l'on y ajoute ¥300.000 en *basho teate*, ¥390.000 en *hoshokin*, ¥325.500 en allocation de voyage et ¥400.000 pour les deux prix, cela fait un total de ¥3.611.000, ou un peu plus de 13.000 dollars U.S. Mais même ces chiffres approximatifs sont trompeurs car ils ne comprennent pas l'argent des primes de sponsors, les pourboires pour les apparitions télévisées, et l'*okome* primordial donné par les mécènes, source incalculable qui peut et souvent double ou triple les revenus du lutteur. Les *yokozuna* et les *ozeki*, bien sûr, ont des revenus plus importants. Même les hommes qui sont au sommet de la pyramide, toutefois, et cela inclut des lutteurs d'exception tel que Taiho, ne peuvent espérer gagner plus de la moitié que ce que touchent les plus grandes stars des autres sports comme le base-ball ou la lutte pro.

Les *sekitori* reçoivent une allocation de retraite (*yorokin*) quand ils décident de raccrocher le *mawashi*. Un *yokozuna* reçoit ¥6.500.000, un *ozeki* 5.000.000, les autres *makuuchi* 3.500.000 et les *juryo* 2.500.000. À ce montant de base est ajoutée une allocation par *basho*, ce qui accroît considérablement le total final et diffère selon le rang tenu. Elle est calculée sur la base du nombre de *basho* que le rikishi qui se retire a disputé à chaque niveau tout au long de sa carrière. Les *yokozuna*, *ozeki*, *sekiwake* et *komusubi* sont éligibles pour la pleine retraite de leur rang un seul tournoi après leur promotion. Les hommes qui se retirent au niveau *maegashira* ou *juryo* doivent avoir combattu vingt *basho* consécutifs ou un total de vingt-cinq *basho* dans leur division pour être éligible pour les revenus complets de leur rang respectif, bien qu'un seul tournoi comme *komusubi* qualifie un lutteur pour les revenus complets de *maegashira* et un seul *basho* de *maegashira* pour

les revenus de *juryo*. Ceux qui ne remplissent pas ces conditions sont payés une somme moins importante, qui se dégrade d'une manière complexe sur la base de leurs statistiques en carrière. Les *yokozuna* et *ozeki* qui sont supposés avoir contribué grandement à l'amélioration du sumo peuvent recevoir à leur retraite des « primes pour services exceptionnels », déterminées par le comité des directeurs de la Kyokai.

Comme pour le cas des salaires, les lutteurs non-*sekitori* sont mis à l'écart du filon de la retraite. La seule paie garantie pour les hommes qui partent en *makushita* ou en dessous est une pitoyable indemnité : au moins ¥50.000 pour un *makushita*, 30.000 pour un *sandanme*, et 20.000 pour un *jonidan* et un *jonokuchi*. Pour être éligible à cette indemnité, un lutteur doit être apparu dans au moins quinze *basho*. Ces hommes reçoivent également probablement un pourboire de l'Association pour leurs efforts, mais le sort financier d'un homme qui a tant peiné sans devenir *juryo* n'est pas rose.

Tanimachi

La part obscure des revenus d'un *sekitori* vient très largement de ses mécènes, ou *tanimachi*. Le mot viendrait du quartier Tanimachi d'Osaka où, à la fin de l'ère Meiji (début du vingtième siècle) vivait un dentiste qui était un tel fan de sumo qu'il soignait gratuitement tous les sumotori. Les groupes de soutien et fan clubs pour le sport ou le spectacle sont une pratique courante au Japon, un héritage de la longue histoire du mécénat féodal. Les sumotori dépendent beaucoup de leurs mécènes pour compléter des revenus sans commune mesure avec la plupart des sports modernes. Un observateur renommé a un jour fait remarquer que tant que la générosité des *tanimachi* perdurera, les salaires n'augmenteront que petit à petit.

Les *tanimachi* soutiennent soit un lutteur ou une *heya* individuellement ou se constituent en associations de soutien (*koenkai*). Ces *koenkai* existent pour encourager et renforcer soit le sport en tant que tel, une *heya* ou un seul *sekitori*. Deux exemples de clubs qui soutiennent le sumo en général sont le Tamarikai (en référence aux *tamari*, les places près du *dohyo* où attendent les lutteurs et les *gyoji* avant de monter au combat) de Tokyo et le Tozaikai (club Est-Ouest) d'Osaka. Le nombre des membres du Tozaikai est limité à 70, et le droit d'entrée est de ¥300.000, avec une cotisation annuelle de ¥50.000. On attend des membres qu'ils assistent aux quinze journées du *basho* d'Osaka tous les mois de mars, assemblés en un groupe compact en habits traditionnels et assis près du *dohyo*. Comme le Tamarikai, le Tozaikai existe pour promouvoir le sport dans tous ses aspects. En particulier il aide ceux qui en ont le plus besoin, les lutteurs non-*sekitori*, en leur donnant des récompenses pour de bons résultats et en les invitant à dîner avec des membres du club.

Pratiquement chaque *heya* a sa propre *koenkai* et certaines, comme la Takasago-beya, en ont plusieurs. Ces groupes sont en général dirigés par des hommes d'affaires en vue ou des politiciens et visent à aider, matériellement et spirituellement, une *heya* particulière à se développer. Les droits d'entrée varient d'adhésions spéciales de plusieurs dizaines de milliers de yen à des adhésions ordinaires qui ne coûtent pas plus de quelques centaines. Les membres rendent de fréquentes visites à la *heya* pour voir l'entraînement ou se détendre avec l'*oyakata* et les lutteurs. Ils invitent également les rikishi aux fêtes du club. Les membres du club sont, en retour, invités aux fêtes (*oiwai*) qui se tiennent dans chaque *heya* le soir de chaque fin de tournoi. A ces rassemblements, les *koenkai* offrent des primes en cash aux *sekitori* comme aux non-*sekitori* qui ont atteint le *kachi-koshi*. Ils aident aussi souvent un nouveau *sekitori* à acheter les accessoires de son rang, comme le *kesho-mawashi*, ou le lutteur qui se retire à acquérir le coûteux *toshiyori kabu*.

Les *koenkai* peuvent avoir aussi une influence majeure sur la direction même de la *heya*. Quand il y a plus d'un *oyakata* qui ait la stature et l'influence pour devenir le successeur d'un *oyakata* qui se retire ou décède, le soutien de la plus forte des *koenkai* de la *heya* peut devenir le facteur décisif.

Car la capacité à s'assurer la continuité du soutien financier pour la *heya* tout comme la recherche de nouveaux mécènes est une part importante des lourdes responsabilités d'un maître. Dans les *heya* où il y a plus d'une *koenkai*, il peut arriver que le soutien se divise entre plusieurs candidats. Dans de tels cas l'*oyakata* qui a le groupe le plus influent derrière lui est dans la position la plus favorable.

Contrairement aux *koenkai* de *heya*, tous les *sekitori* n'ont pas la chance d'avoir leur groupe de soutien. Les lutteurs qui ont le plus de *tanimachi* sont en général les plus puissants et les plus populaires, mais la personnalité et d'autres facteurs impalpables jouent un rôle majeur au même titre que le succès. La première *koenkai* d'un *sekitori* est en général de son district natal où la fierté local se combine à l'intérêt dans le sport pour aboutir à la formation d'un club. Le nouveau *sekitori* a pu également faire la connaissance de certains des plus vieux mécènes de ses camarades de *heya* en les accompagnant en sortie quand il n'était que *tsukebito* et donc recevoir un peu d'aide au départ de ceux-ci. Les groupes de soutien locaux sont souvent organisés quand le héros local est encore en *makushita* pour s'assurer que l'aide financière sera prête pour le grand jour où le *sekitori* nouvellement promu sera à la recherche d'argent dans de brefs délais pour assurer les besoins de son nouveau statut. A mesure qu'il s'élève de *juryo* en *makuuchi* et au dessus, d'autres, individuellement et collectivement, se joignent à la danse. Les vainqueurs, c'est naturel, attirent le plus de disciples.

Les *tanimachi* d'un lutteur viennent de tous les horizons, de la politique et des affaires au spectacle et au commerce local. La raison pour laquelle les gens s'offrent ce hobby souvent coûteux est le prestige gagné à avoir un énorme *sekitori* en kimono lors de rassemblements d'amis ou de repas d'affaires. D'autres sont attirés par un lutteur en particulier en raison de liens locaux ou familiaux ou simplement en raison de son style ou parce que sa personnalité impressionne. Et il y a partout de ces individus qui aiment être sur les photos en compagnie de stars. Mais le grand dénominateur commun est l'amour du sumo et un vrai désir de le voir prospérer.

Les *sekitori* qui ont beaucoup de *tanimachi* et de *koenkai* sont constamment de sortie. Un flot constant d'invitations au restaurant, boîtes de nuit et réunions afflue des sponsors et il est souvent impossible de les honorer toutes et d'avoir encore l'énergie de s'entraîner et de participer aux tournois. En de telles occasions, les *sekitori* reçoivent en général une enveloppe de dons qui contient soit un don individuel ou une collecte des membres de la *koenkai*. La générosité des *tanimachi* constitue une part essentielle des revenus de la plupart des *sekitori* et est l'un des soutiens majeurs de la société du sumo.

J'ai eu la chance insigne de recevoir des soutiens d'individus et de groupes à la fois à Hawaï et au Japon. Ma plus grande source de soutien au Japon est une *koenkai* présidée par un industriel du transport, Ryoichi Sasagawa. Le vice-président en est Otoshiro Hamada, qui préside l'Association Hawaï-Japon, un groupe qui vise à la promotion des échanges et des bonnes relations entre mon pays de naissance et le Japon, et qui m'aide aussi personnellement. J'ai également de plus petites *koenkai*, comme le Takamiyama Furendokai (Club des Amis de Takamiyama), dirigé par des restaurateurs de Kyushu, le Takasaki Koenkai, du nom d'une ville de la préfecture de Gunma qui est le quartier général du chef du club, un mareyeur, et d'autres dans des villes telles qu'Osaka, Nagoya et Sapporo. A Hawaï, en dehors du soutien que j'ai reçu du club des vétérans de la 442° et de l'Association de Sumo de Maui, j'ai plusieurs fans clubs, dirigés par des amis du monde des affaires ou des gens qui me connaissent de l'époque où je pratiquais le sumo amateur à Maui. Et en dehors de ces groupes organisés, je reçois encouragements et assistance de beaucoup de personnes à Hawaï comme au Japon. Sans tous ces gens passionnés et généreux derrière moi, je ne serais sans doute pas lutteur de sumo aujourd'hui.

La majeure partie de mon temps libre se passe en compagnie de supporters, soit à bavasser dans un

restaurant, ou à participer à des activités plus formelles, comme l'ouverture d'un nouveau magasin. J'emmène en général l'un de mes *tsukebito*, pour lui donner l'occasion de sortir et peut-être de profiter des largesses du mécène. Ca peut également s'avérer pratique. J'ai une fois emmené mon *tsukebito* le mieux classé, un lutteur du nom de Yamatoryu qui est en outre un grand cuisinier, alors que j'étais invité à un restaurant suriyaki. La serveuse était derrière la table à cuisiner la viande frémissante et les légumes à ce qu'elle pensait être la perfection, avant de nous servir. Yamatoryu prit une bouchée, et remplaça la femme estomaquée pour les opérations. Je dois admettre que c'était bien meilleur après son intervention.

Les activités organisées avec un mécène comprennent en général un *sainkai,* ou séance d'autographes. Mais les chasseurs d'autographes en ont en général pour leur argent avec moi plus qu'avec les autres *sekitori*. J'ajoute en général « Jesse » au côté des trois gros caractères de « Takamiyama ».

Les sumotori appartiennent véritablement au domaine public. Dans quelque endroit public où je vais je suis touché, palpé, pressé, j'imagine pour constater que c'est vraiment de la chair qu'il y a en dessous de mon kimono. Les écoliers se battent pour serrer ma main et les mamans me jettent dans les bras des bébés braillards pour un cliché habituel ou dans cette croyance qui veut que la force puisse être transmise par une étreinte passagère. Bien que tous les Japonais connaissent le sumo pour l'avoir vu au moins une fois à la télévision, quand les gens me rencontrent ou l'un des autres énormes lutteurs, en chair et en os pour la première fois, leur réaction est de l'incrédulité. « Dekkai na ! » (« il est vraiment énorme ! »). Mes mécènes les plus attentionnés achètent deux billets d'avion pour que je puisse avoir deux sièges quand je voyage pour aller les voir. Mais que je prenne un ou deux sièges, je me demande toujours pourquoi les gens me regardent avec angoisse juste avant le décollage, puis arborent un large sourire, comme s'ils étaient soulagés, une fois que nous sommes dans les airs.

VIII/ *Sanyaku*

Après m'être stabilisé dans les rangs supérieurs de la *makuuchi* dans la deuxième partie de 1968, la vie en général commence à devenir plus facile, moins agitée que durant mes difficiles premières années. Je suis encore loin d'être satisfait de mes performances sur le *dohyo*, toutefois. Il me faut maintenir un rythme élevé d'entraînement pour conserver l'allure et perfectionner mes techniques au *mawashi*, améliorer mon *yorikiri*, et empêcher mes adversaires d'utiliser les projections face auxquelles je reste encore bien faible. Les rangs de *yokozuna* et d'*ozeki* sont toujours là, ironiques, au dessus de moi, et la seule manière de parvenir à donner le gros coup de collier dont j'ai besoin est, comme me le rappellent constamment mes entraîneurs, du *keiko*, du *keiko* et encore du *keiko*. Mais je parviens dans les rangs *sanyaku* comme *komusubi* à l'occasion du Kyushu *basho* en novembre 1969, et j'occupe ce rang plus souvent qu'à mon tour durant les dix-huit mois suivants, jusqu'à ma promotion comme *sekiwake* pour le *basho* de Tokyo de septembre 1972, le tournoi qui suit ma victoire. Et enfin je me sens à l'aise et en sécurité comme lutteur de sumo au Japon.

Je me sens le plus à l'aise à la Takasago-beya. Faire son entrée en *sanyaku* est la grande étape suivante pour tout lutteur qui arrive en division reine et ma promotion, même si je vais et je viens au rang de *komusubi*, fait de moi le second lutteur le mieux classé de la *heya* après l'*ozeki* Maenoyama. Non seulement je peux manger, mais je peux en plus apprécier véritablement toutes les variétés de nourriture japonaise et, enfin, je parviens à comprendre de plus en plus de nuances de la conversation avec les camarades japonais. Je suis devenu un participant actif dans un environnement au sein duquel il m'avait fallu me battre, dans comme en dehors de la *heya*. Mais un moment difficile reste à venir.

L'un des jours les plus tristes de ma vie est le 17 août 1971, quand Takasago décède de problèmes hépatiques. L'entraîneur Furiwake lui succède comme cinquième Takasago. Takasago aura été un patron strict mais engagé qui a pris le pari sans précédent de me donner ma chance dans le sumo. Il était aussi une figure du père, peut-être encore plus pour moi que pour les autres *deshi* parce qu'il me fallait dépendre entièrement de lui au début de mon odyssée. Il savait très bien ce que j'endurais dans mes premières années, mais il était également conscient que son obligation envers moi n'était pas d'être l'épaule sur laquelle pleurer mais de me faire donner le meilleur de moi-même, de me faire devenir *sekitori* le plus vite possible, et de me donner les armes pour que j'aille le plus loin possible. Il m'a donné ce qu'il connaissait le mieux, la force mentale et physique. Sans aucunement minimiser le soutien et l'aide que j'ai reçu dans toutes ces années de tant de gens, c'est Takasago qui a fait de moi ce que je suis aujourd'hui. Et la seule manière dont je pouvais m'acquitter de ma dette était sur le *dohyo*. S'il avait vécu ne serait-ce qu'un an de plus, il aurait pu être avec moi à Nagoya. Cela aurait bouclé la boucle de mon tournoi.

Fête à la Takasago-beya.

Japonais d'Hawaï, Hawaïens du Japon

En tant qu'unique membre bilingue de ma profession, j'imagine qu'il est naturel que je serve d'intermédiaire entre le monde du sumo et les étrangers, tout particulièrement les Américains, qui vivent ou visitent le Japon. Bien que peu connu aux Etats-Unis en dehors d'Hawaï, le sumo est étonnamment populaire parmi les étrangers qui vivent au Japon. Le nombre de ceux qui font le voyage jusqu'au *Kokugikan* ou dans les autres stades des villes en dehors de la capitale est plus élevé à chaque *basho*. Il y a même un manuel qui contient des informations basiques sur le sport et un *banzuke*, le tout en anglais, remis à l'entrée du *Kokugikan*. Beaucoup viennent également à la Takasago-beya pour assister à l'entraînement et me poser des questions. J'ai été surpris encore et encore de rencontrer des enfants occidentaux qui suivent ce sport avec assiduité et connaissent les lutteurs et leurs classements dans le détail de la même manière que leurs contemporains aux Etats-Unis connaissent les stars du baseball ou du football. Une mère au foyer américaine m'a dit un jour que le seul rayon de soleil de sa journée quand elle est arrivée au Japon et qu'elle avait des problèmes d'adaptation était la retransmission télévisée d'un *basho*. Tant de résidents étrangers voulaient en savoir plus sur le sumo après ma victoire en tournoi que le club des Correspondants de Presse Etrangers tint une « nuit du sumo » avec les deux *sekiwake* en pleine ascension, Wajima et Takanohana, et moi-même. La soirée comprenait des films sur le sumo, une séance de questions-réponses et un repas *chanko-nabe*.

On fait en général appel à moi pour aller voir les étrangers en visite qui expriment leur curiosité sur ce sport, quand j'en ai le temps. En novembre 1971, j'ai emmené Kitanofuji et Maenoyama voir l'équipe des Baltimore Orioles qui était à Kyushu, pile au moment où nous y étions en train de combattre, pour une série de rencontres amicales avec les équipes japonaises. Comme beaucoup d'autres, tout voulaient savoir ce que nous mangeons et buvons pour devenir si gros, et j'ai donc expliqué ce qu'est le *chanko-nabe* et les énormes quantités de bière et de saké que certains sumotori consomment. Tous les lutteurs ne boivent pas, mais il y a d'innombrables légendes de grands buveurs du passé. L'actuel record de la Takasago-beya, qui n'est peut-être rien en comparaison avec le bon vieux temps, a été établi par un lutteur qui est aujourd'hui l'un des entraîneurs : cinquante-neuf bières en une soirée.

Un autre visiteur intéressé fut le champion poids lourd Mohammed Ali. Il est venu au Japon au printemps 1972 pour un combat face à Mac Foster, et j'ai eu un dîner à pleurer de rire avec lui, à la plus grande joie d'une foule aux anges. Il a posé beaucoup de question sur notre nourriture et notre entraînement avec sa finesse habituelle, mais ce qui l'a vraiment impressionné est quand je lui ai parlé du *yokozuna*. Quand je lui ai dit que cela signifie grand champion, il a immédiatement voulu en combattre un, en disant que s'il le battait il deviendrait grand champion du Japon.

En tant qu'Américain, mon ascension dans le sumo et mon adaptation à son style de vie ont été scrupuleusement suivis par les Japonais et m'ont rendu très connu. Ma carrière m'a également rendu populaire au pays, à Hawaï. Il semble incroyable que les journaux hawaïens, quand ils font référence à moi, emploient les termes de « héros de l'Etat » ou de « fierté de Maui ». Je me demande comment j'ai eu la chance d'être revendiqué par deux pays, mais je ne me plains pas. Parfois des gens me demandent si je ne deviens pas un peu schizophrène, mais je me sens véritablement chez moi dans les deux endroits. Quand je suis à Hawaï ou avec des amis américains au Japon, je me sens Américain. Et quand je suis avec des sumotori ou des amis japonais, je me sens Japonais. Il est dur de dire laquelle des sensations est la plus forte.

Je pense toutefois que je m'établirai au Japon une fois retraité des *dohyo*. J'ai rencontré ici quelques-unes des personnes les plus gentilles au monde, qui respectent ce que j'ai accompli et m'acceptent véritablement comme l'un des leurs. En plus, je vis ici depuis que j'ai dix-neuf ans et je me suis vraiment habitué au style de vie. Il serait difficile de changer à nouveau. Beaucoup

parlent de la voie que j'ai ouverte et pensent que d'autres étrangers me suivront dans le sumo. Peut-être, mais ce sera dur. Ce n'est pas tant l'entraînement, qui est difficile dans n'importe quel sport, mais le style de vie qui doit être accepté jusqu'à ce qu'on s'habitue à la vie de la *heya*, et la servitude de l'apprenti du sumo. Quand des lutteurs amateurs au pays m'ont posé des questions sur le sport professionnel au Japon, leurs premières questions sont été « Combien vous gagnez ? ». Ils sont assez abasourdis quand on leur évoque la situation financière des lutteurs non *sekitori*. Quand d'autres sports offrent d'énormes primes pour attirer de jeunes talents, je doute que beaucoup d'étrangers puissent être intéressés par le sumo, même s'ils peuvent parvenir à surmonter le choc culturel. Mais je crois que le sumo amateur peut s'exporter, même dans des endroits où il n'y a pas de grosse immigration japonaise comme Hawaï. J'aimerais un jour avoir l'occasion d'emmener un groupe d'amateurs japonais à Hawaï et ailleurs pour entraîner des garçons issus d'autres cultures.

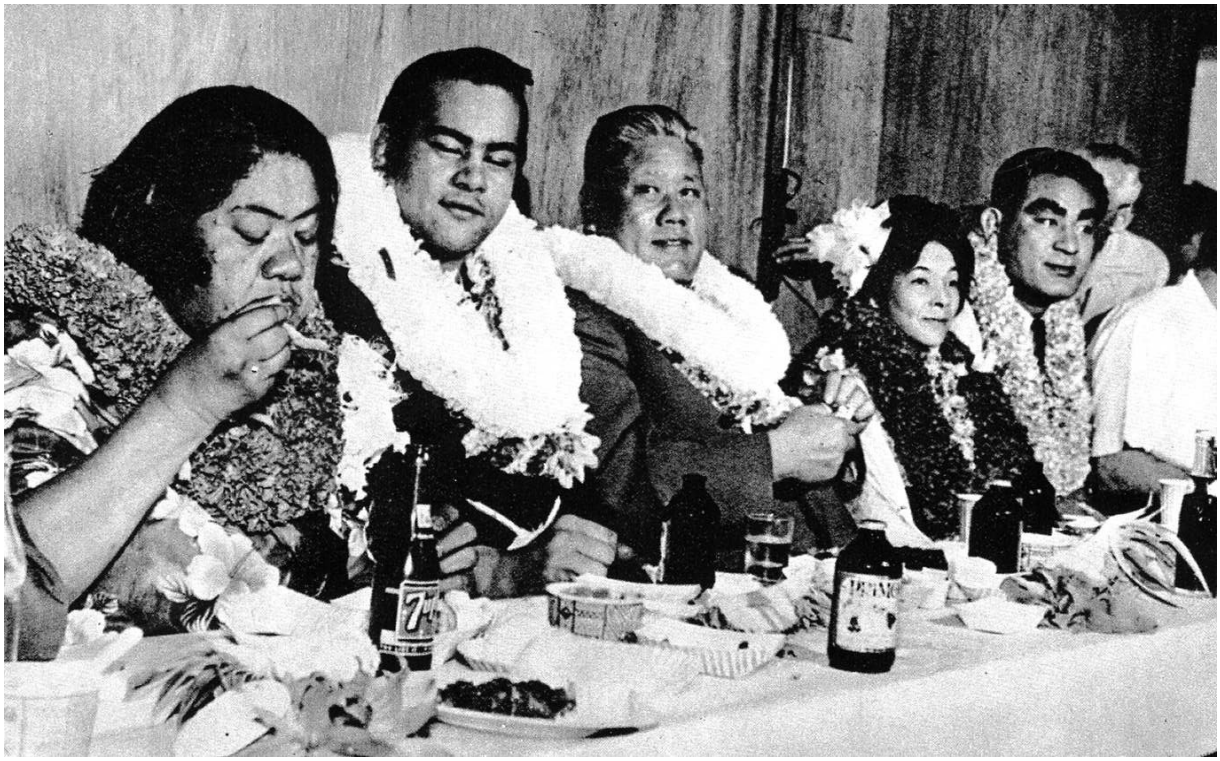
Yusho et avion « Takamiyama »

Le pinacle de ma carrière reste bien sûr ce jour où à Nagoya je bats Asahikuni pour décrocher le tournoi (*yusho*) et recevoir la Coupe de l'Empereur. A l'ouverture du tournoi suivant en septembre à Tokyo, mon portrait de *yusho* est hissé dans les combles du *Kokugikan* pour rejoindre ceux des vainqueurs de tournois des précédentes années. Tout le monde dans le monde du sumo, toutefois, n'est pas si heureux de regarder avec plaisir mon visage. Car la société fermée du sumo craint tout défi aux traditions scrupuleusement préservées du sport, à son identité nippone. Pour certains, une victoire en tournoi par un étranger pose une telle menace à l'intégrité du sumo.

Au cours de ce *basho* vainqueur, les principaux journaux du Japon consacrent article après article sur mes origines, et sur des commentaires d'experts ou d'hommes de la rue, sur ma possible victoire. Ma charge dure et mes violentes techniques de poussée me valent le surnom du « bulldozer », de « camion benne » et de « typhon ». Après la neuvième journée du *basho*, quand je m'empare seul de la tête du tournoi avec un score de 8-1, un *oyakata* se plaint que le Japon s'apprête à être humilié. Le pays a perdu la médaille d'or dans les toutes catégories par la faute d'un Hollandais aux Jeux Olympiques de Tokyo en 1964, et il semble maintenant que le sport national lui-même est sur le point de tomber dans l'escarcelle d'un étranger. Trois jours plus tard, alors que je suis toujours en tête avec un 10-2, un journal sportif titre « Sport National en danger ! Arrêtez Jesse ! ». Certains officiels se plaignent, ne plaisantant qu'à moitié, qu'il faudra songer à remplacer l'hymne japonais par celui de la bannière étoilée si je devais l'emporter. Des puristes s'opposent aux internationalistes sur la question de savoir si les étrangers sont bons pour le sport ou non. Quand la victoire est acquise par mon treizième succès lors du dernier jour, un critique de sumo commente avec colère : « Ce n'est pas une plaisanterie. Pouvons-nous encore appeler cela notre sport national ? En dépit de ses points faibles, il n'y a eu que deux lutteurs qui ont pu parvenir à battre Takamiyama. J'imagine que nous ne pouvons plus nous gargariser à propos de notre sport national ».

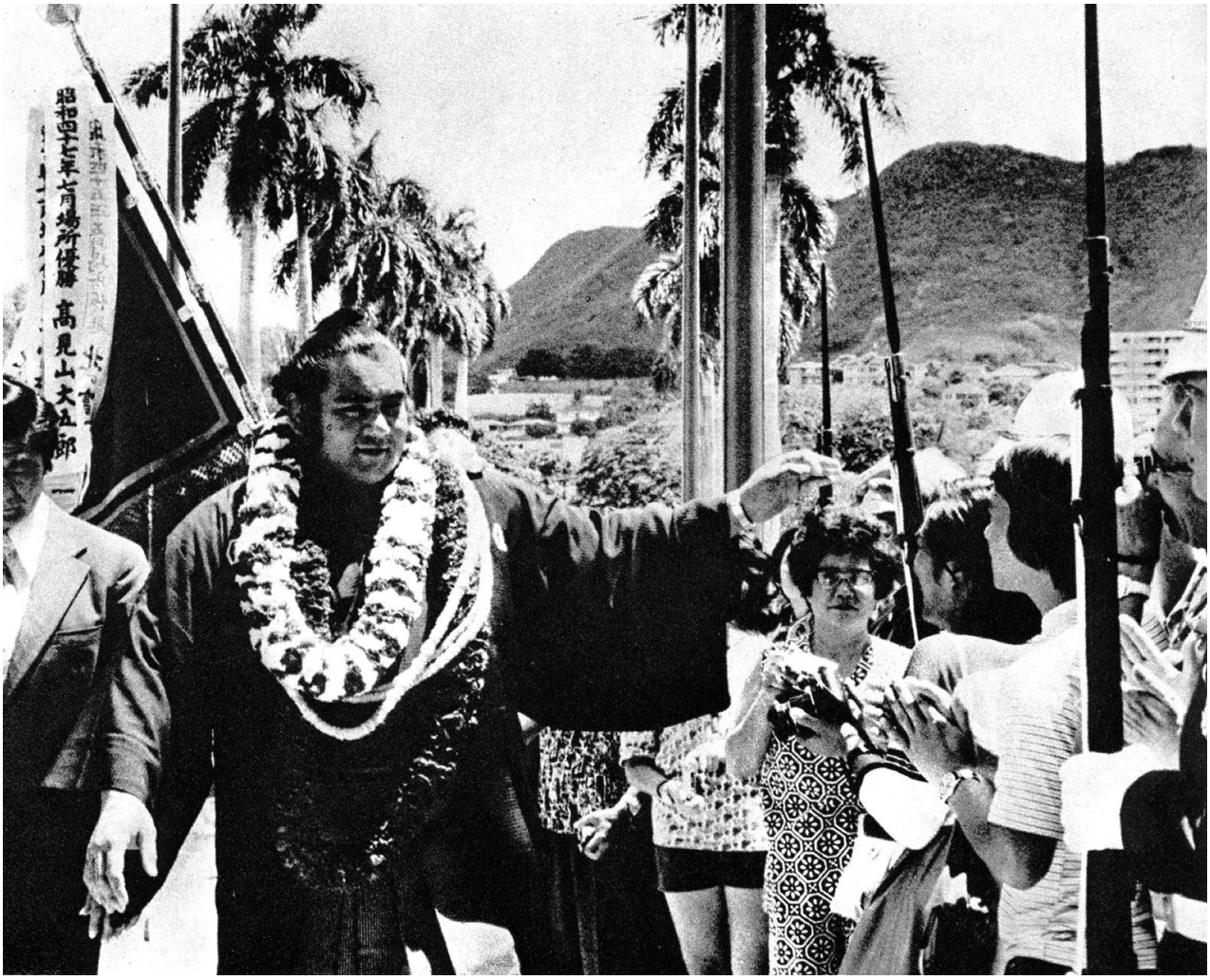
Fort heureusement, de telles voix sont véritablement minoritaires, et dans bien des cas elles sont je pense le reflet de l'éclatement d'une certaine frustration sur les performances médiocres des *yokozuna* et *ozeki* dans les tournois qui viennent de se dérouler. Bien plus fréquents seront les témoignages de félicitations et de respect, qui rendent gênante pour moi la lecture des journaux. Le Président de la Kyokai fait remarquer que si la défaite en judo avait été concédée à un homme formé dans son propre pays, ma victoire était le produit durement gagné de longues années au Japon sous la férule d'entraîneurs japonais. Les journalistes sportifs soulignent ce qu'ils appellent mon incroyable quantité d'entraînement et me flattent encore plus en notant que bien des lutteurs japonais qui tirent au flanc seraient bien inspirés de prendre exemple sur moi. Et la réaction de la majeure partie des fans me conforte dans mon impression d'être chez moi. Le meilleur exemple en est la remarque faite par le président d'une société de Nagoya : « Il a lutté depuis plus de huit ans dans un pays étrange. Je suis, pour tout vous dire, le plus heureux des hommes qu'il ait gagné. Il

n’est plus Américain, il est Japonais ». Mais le commentaire de l’un des plus célèbres commentateurs télévisé de sumo, l’ancien lutteur Shoichi Kamikaze, sera celui qui me rend le plus fier : « La notion selon laquelle on ne peut concéder de défaite à un étranger dans le sport national est étrange. Takamiyama est venu au Japon il y a neuf ans et il a travaillé deux fois plus dur que les autres lutteurs. Il n’est pas un étranger. Il est un lutteur de sumo du Japon ».

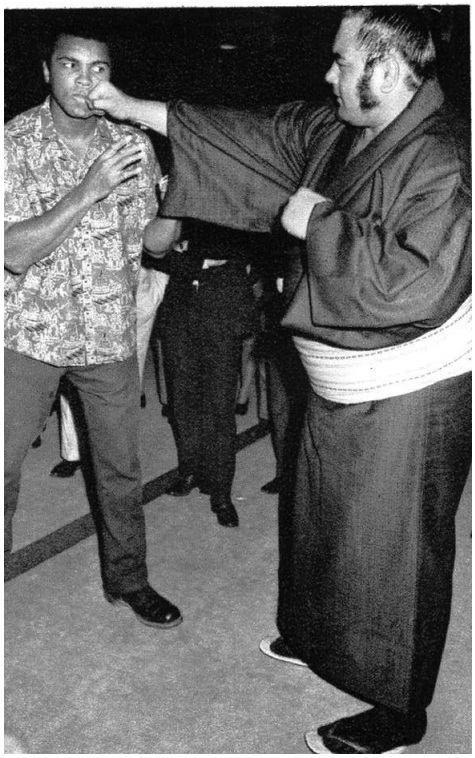


Au dessus : un banquet à Hawaï. De la gauche vers la droite, la mère de Jesse, Jesse, Takasago IV, son épouse et coach Furiwake (futur Takasago V)
En dessous : ouverture du Takamiyama Sumo dohyo au cours d’une visite après le tournoi vainqueur.

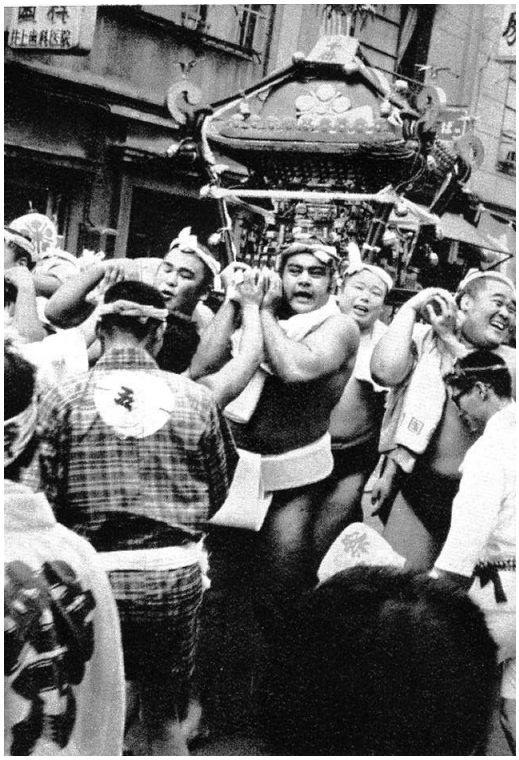
Ce déferlement de mots est bientôt suivi par une vague de coups de téléphone. Je n'ai jamais été aussi occupé de toute ma vie. D'un seul coup, des gens dont je n'ai jamais entendu parler veulent me rencontrer et me faire faire quelque chose, de la promotion de produits à des apparitions télévisées, en passant par des ouvertures de magasins. Même si cela fait un certain temps que je suis habitué à être sous l'œil des projecteurs, la starification instantanée est quelque chose d'autre, amusante dans les premiers jours et pesante par la suite. Je finirai par demander à mes *tsukebito* à la *heya* de dire à tout le monde que je suis dehors, au bain, n'importe quoi. Simplement de faire le tour des amis et des mécènes me laisse à peine le temps de dormir. Je suis même reçu par le Premier Ministre Kakuei Tanaka, avec qui je ris pas mal lorsque nous comparons la taille de nos mains. Et tous les gens au pays réclament mon retour aussi vite que possible. Mon emploi du temps chargé au Japon avant et après mon bref retour à Hawaï pour y être honoré ne me laisse alors que peu de temps pour l'entraînement, et est peut-être responsable pour la médiocre performance de 5-10 que j'effectue au tournoi suivant en septembre.



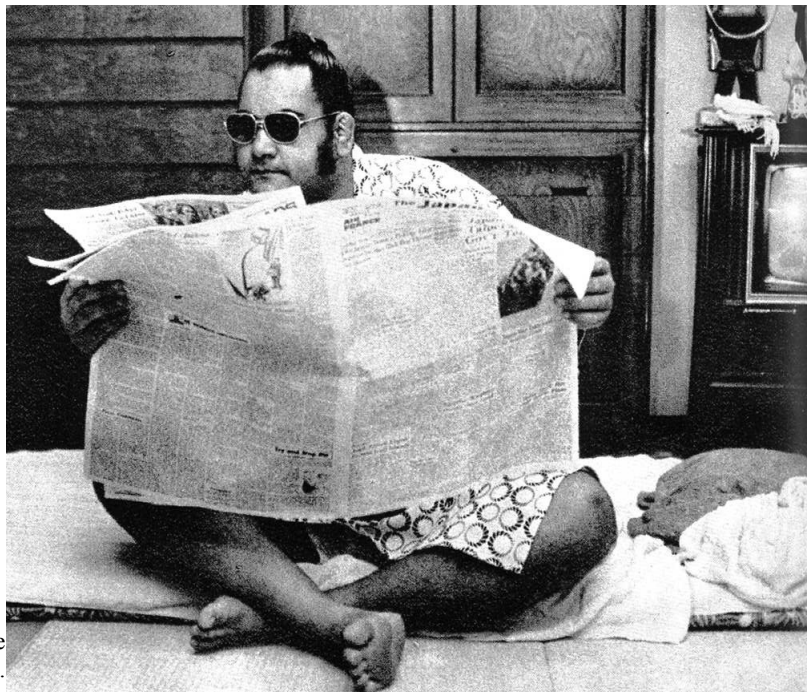
Bien que je sois rentré à la maison plusieurs fois depuis mon premier retour en 1966, et ai été toujours reçu chaudement, mon voyage de trois jours en août 1972 est au delà de toutes mes attentes. Mon entourage inclut la veuve de mon shisho, l'actuel Takasago et son épouse, mon ami et mentor Otoshiro Hamada, mon plus ancien *tsukebito* Yamatoryu, et le coiffeur Takaju Hinahata. L'avion de la Pan Am dans lequel nous avons l'habitude de faire le voyage est renommé pour l'occasion « Clipper Takamiyama-go », en de grandes lettres peintes sur le flanc de l'appareil. Le jour de mon arrivée à Honolulu, le 23 août, est officiellement proclamé « Journée Takamiyama » par le gouverneur, et je me retrouve dans la position assez unique d'être invité d'état chez moi pendant toute cette brève visite. Après un accueil délirant à l'aéroport et une escorte motocycliste jusqu'au Parlement de l'état, je suis officiellement accueilli pour mon retour par le gouverneur John



Au Japon, Takamiyama face à Muhammad Ali.



Des lutteurs de la Takasago-beya transportent un autel dans les rues de Tokyo.

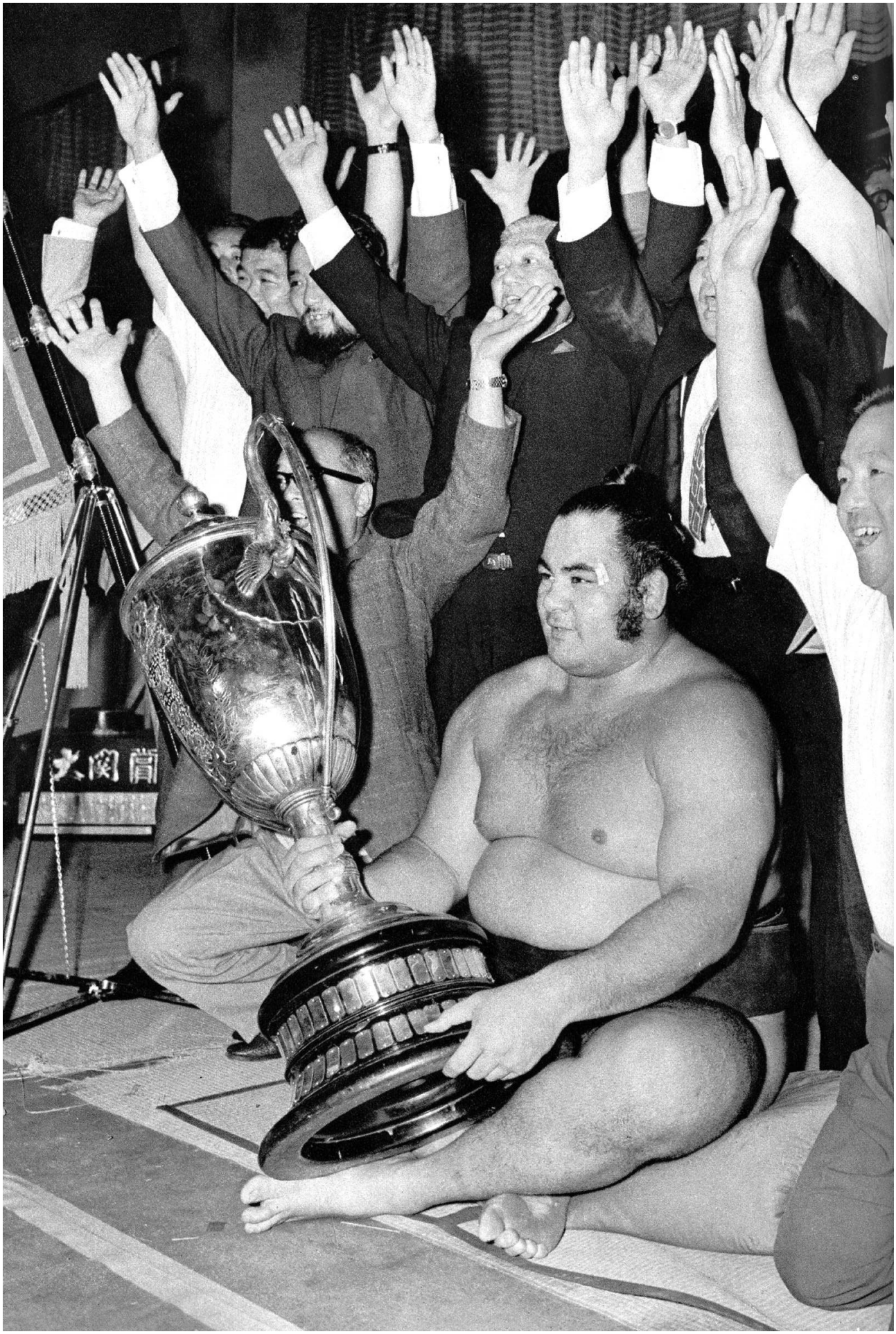


Lecture des comptes-rendus du sumo le lendemain des combats.

Burns et reçois des cadeaux. Cette nuit là, je me vois invité à un cocktail et à une réception. Durant les trois journées, qui comprennent des escales à Maui et sur l'île principale de Hawaï, le gouverneur adjoint George Ariyoshi ne quittera jamais mes côtés, même quand les célébrations se poursuivront jusqu'au petit matin.

Le retour à Maui le 24 me montre que les gars de chez moi n'ont pas l'intention de voir les officiels de Honolulu me faire de l'ombre. J'ai droit à une énorme réception à l'aéroport, et me vois invité à un gigantesque *luau* cette nuit-là. Le point d'orgue de la journée est le baptême d'un nouveau

dohyo d'entraînement du Maui Sumo Club à mon nom : le Takamiyama Sumo Dohyo. Il se trouve dans le complexe du mémorial de guerre de Maui, juste à côté du lycée de mon enfance, Baldwin. Après les cérémonies, j'enfile mon *mawashi* en monte sur le *dohyo* pour affronter des amis d'enfance et quelques espoirs amateurs. Le lendemain, je quitte Maui pour revenir sur Hawaï pour une brève visite avant de retourner sur Honolulu pour prendre l'avion du retour. La visite est courte, mais intense et exaltante, et partout où j'irai durant ces trois jours les gens me diront qu'ils s'attendent à ce que je sois *ozeki* à mon prochain retour. J'espère qu'ils auront raison.

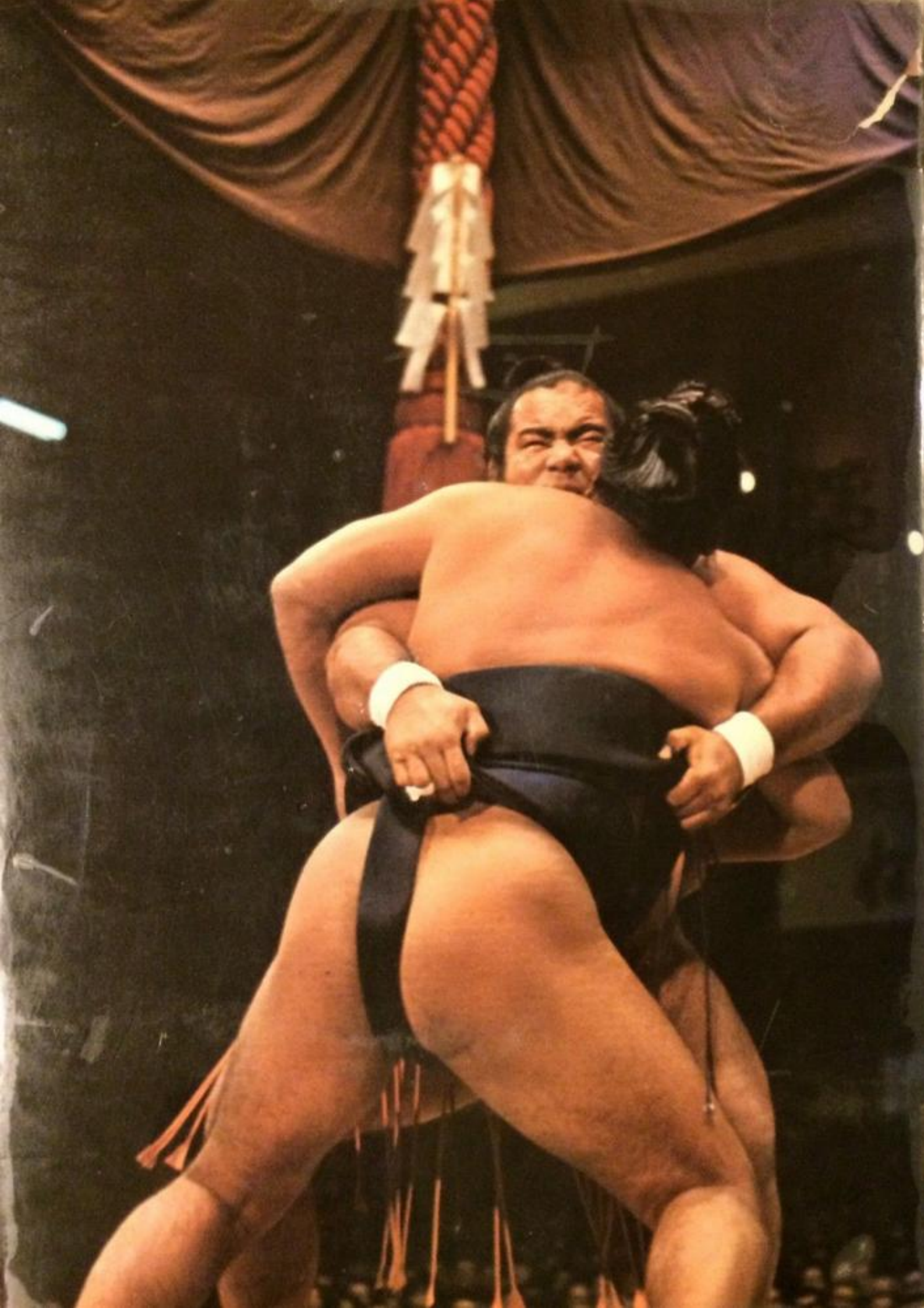


Amis et mécènes entourent le nouveau champion, qui tient assis la Coupe de l'Empereur, pendant les traditionnels cris de « Banzaï ! »

Epilogue

Nagoya, 16 juillet 1972 – Soirée

Dans le vestiaire, je me change rapidement en kimono de cérémonie et sors du bâtiment pour traverser une mer de fans qui crient et applaudissent. Je monte dans la décapotable, flanqué à l'arrière de la voiture de mes deux camarades de *heya*, les *makuuchi* Maenoyama et Fujizakura, ce dernier brandissant bien haut l'étendard du tournoi. Puis nous entamons une lente parade à travers les rues de la ville jusqu'aux quartiers temporaires de la *heya*. Les gens emplissent les trottoirs et se pressent aux vitres des bâtiments pour encourager et applaudir. Je sens que mon visage n'est qu'un sourire et fais des signes de victoire à tout le monde. Il faut un certain temps avant d'avoir effectué les quelques kilomètres, mais je ne suis plus conscient du temps jusqu'à ce que nous n'arrivions finalement devant le temple.

Je bondis de la voiture et fends la foule de curieux et de journalistes. Je suis accueilli par un comité de réception formé par le nouveau Takasago, son épouse, l'autre *oyakata*, quelques amis et les mécènes. Mais la première personne que je vais voir est une petite et élégante dame en kimono que je serre avec enthousiasme dans mes bras. La veuve de l'homme avec qui j'aurais le plus aimé partager ce moment décoche un petit baiser sur ma grosse joue. Au départ, il n'y a pas mot. Puis, sanglotant, elle dit tout haut ce que tous les gens rassemblés ici doivent penser : « S'il avait pu vivre un an de plus... mais je sais que, quelque part, il peut voir la joie sur le visage de Jesse ».

Je la repose doucement et vais ouvrir un gros tonneau de saké avec le nouveau Takasago. L'*oyakata* donne un toast – le premier de ce qui promet d'être une longue série. La cérémonie initiale achevée, nous nous dirigeons vers la grande salle de prières où beaucoup d'amis et de supporters sont déjà assemblés pour la fête, buvant, mangeant et parlant pour une nuit qui s'annonce courte. Tandis que je gravis les escaliers, m'arrêtant fréquemment pour les photographes, des souvenirs traversent rapidement mon esprit. La nuit à Honolulu quand j'ai été invité au Japon, la promesse faite à ma mère de réussir, les nombreuses occasions où la rigueur de Takasago m'a poussé jusqu'aux larmes et à des idées de fugues. Puis, tandis que j'atteins ma place à la table principale pour boire la première gorgée de saké de l'énorme bol de la victoire en argent, me reviennent en mémoire les mots de mon ancien patron : « Il n'y a personne d'autre que Jesse qui ne soit plus *sekitori*, qui ne soit plus Japonais, que lui ».